

MEMOIRES

ET

LETTRES

DE

M. LE MARQUIS

D'ARGENS.

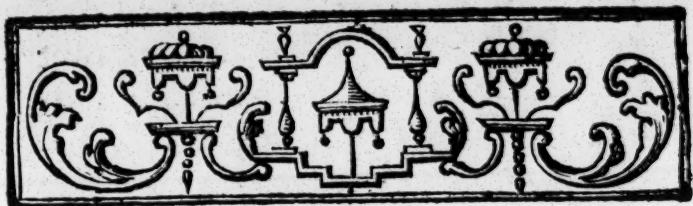


A LONDRES,

AUX DE'PENS DE LA COMPAGNIE.

M. DCC. LV.

R 31039



MEMOIRES

D E

M. LEMARQUIS
D'ARGENS.

LIVRE PREMIER.

LEs aventures qui me sont arrivées , ont quelque chose de si surprenant & forment des incidens si particuliers , que j'hésiterois à les écrire , si elles n'étoient connues de bien des gens , sous les yeux desquels elles se sont passées , ou si je les destinois à être imprimées. Mais je ne les couche sur le papier que pour ma satisfaction.

A y Je

2 M E M O I R E S

Je suis assuré qu'elles ne verront jamais le jour. Rien n'a pû m'obliger à farder ni à déguiser la vérité. J'ai dit naturellement ce que je pensois sur des matières assez délicates. C'est-là, je crois, la façon dont il seroit à souhaiter que tout le monde écrivît, & c'est aussi ce qui me met en repos sur la vérité de mon recit.

Naissance & Famille du Marquis d'Argens.

Je suis né à Aix-en-Provence d'une famille noble & distinguée dans sa Province. Je fus destiné en naissant à être de robe, ainsi que le sont chez moi la plupart des aînez, & quatre frères que j'avois, dont trois étoient Chevaliers de Malthe, & l'autre Abbé, à tâcher de faire leur fortune, les premiers dans le Service, & le dernier dans l'Eglise. L'état qu'on me vouloit faire prendre me paroïssoit affreux. Je le regardois comme le tombeau des plaisirs. La vie voluptueuse d'un Officier avoit pour moi des charmes bien plus brillans, que le pénible soin d'instruire & de juger les Procès d'autrui.

Il Prend

Je le témoignai plusieurs fois à mon pere, qui lassé plutôt que convain-

cu

DU M. D'ARGENS. 3

cu par mes importunitéz , me plaça le parti dans le Régiment de Toulouse auprès de l'é- d'un de mes parens, Je n'avois alors ^{Pée.} que quatorze à quinze ans. Je me regardois comme l'homme du monde le plus heureux d'avoir secoué le joug de mille maîtres incommodes. Deux ans s'écoulèrent dans cette félicité parfaite. La peste, qui pour lors ravageoit ma Patrie , pouvoit à peine balancer dans mon cœur le plaisir que j'avois d'être hors de tutelle.

La contagion étant finie en Pro- ^{Il fait} vence , mon pere souhaita de me voir. ^{un vo-} Je me rendis de Strasbourg à Aix. ^{yage} Lorsque j'arrivai chez moi , mes pa- ^{en Pro-} rens furent charmez de voir combien ^{vence.} je m'étois formé. Je n'avois plus l'air du Collège , deux ans de garnison m'avoient donné les manières d'un Petit-Maître. J'avois le cœur tendre ; mais je ne m'en étois encore aperçu que vaguement. J'aimois généralement tout ce qu'on appelle femmes , & ne me croyois point susceptible d'une passion durable. J'éprouvai bien-tôt le contraire. Je devins sensible pour le reste de ma vie , & cette passion m'a jetté dans un en-

4 M E M O I R E S

chaînement de malheurs, dont je ne verrai peut-être la fin qu'avec celle de ma vie.

Il de.
vient
amou
reux
d'une
Comé
dienne.

Une Troupe de Comédiens étoit arrivée à Aix presque en même-tems que moi. J'allai à la première représentation, avec une foule de jeunes gens qui aimoient le spectacle. On representoit l'Andromaque de Racine. L'Actrice qui jouoit le rôle d'Hermione étoit une jeune brune âgée de seize ou dix-sept ans. Elle avoit la taille fine, de grands yeux noirs, la voix belle & touchante. Quelqu'attaché que je fusse à la représentation de la Tragédie, il me sembloit que d'abord qu'elle sortoit du Théâtre, la Pièce languissoit. J'avois peine à démêler des sentimens qui ne m'étois pas connus. J'attendis avec impatience que la Pièce fut finie. J'allai dans sa loge. Je la trouvai remplie d'un nombre de Petits-Mâîtres Provinciaux. Un silence, qui ne m'étoit pas ordinaire, lui fit juger, à ce qu'elle m'a dit depuis, que j'avois assez d'usage du monde. Après lui avoir dit quelques mots, je me retirai. Toute la nuit, l'idée de Sylvie

DU M. D' ARGENS. 5

vie m'occupa. Je la voyois sans cesse.
 Il me sembloit que je l'entendois dé-
 clamer. Sa voix , aussi-bien que ses yeux , avoit passé jusqu' au fond de mon cœur. J'attendis le lendemain l'heure de la Comédie avec une extrême impatience. Enfin quatre heures sonnèrent. J'arrivai le premier , & comme j'étois seule dans la sale , je passai au chauffoir , où elle étoit déjà habillée. Dans l'idée que je m'étois formée d'une Comédienne , je crus que je ne devois pas perdre une aussi belle occasion pour lui dire ce que je pensois ; je lui fis une déclaration aussi tendre que longue.

L'air de sens froid avec lequel elle m'écoutoit , me désespéroit. Ce fut bien pis , lorsqu'après m'être épuisé en beaux sentimens , elle me dit en riant , il faut avouer que le Ciel auroit dû vous faire naître dans l'état où il m'a placée. Vous auriez été un grand Comédien. Vous venez de reciter à merveilles de forts beaux morceaux. Je vous payerai quand vous voudrez en même monnoye ; car notre profession nous oblige d'a-

6 M E M O I R E S

prendre par cœur nombre de pareilles déclarations.

Comme j'allois répondre à Sylvie , une foule de jeunes étourdis entrèrent dans le chauffoir. Il fallut me contraindre. J'affectai pendant la Comédie de rendre mille petits soins à Sylvie. Je tins la même conduite pendant près d'un mois. Je lui avois demandé la permission d'aller chez elle. Elle se tira d'affaire fort poliment , sous prétexte qu'elle étoit avec sa mere , qui ne recevoit personne , & qu'elle n'étoit point sa maîtresse. J'étois devenu amoureux au dernier point , & j'avois été assez heureux pour le cacher à mes amis , parmi lesquels j'en avois plusieurs qui étoient mes rivaux.

Il ren-
contre
des ri-
vaux

Les principaux étoient le Marquis d'Entrecasteaux & le Comte de Limalle. Ils avoient tous les deux de quoi se faire aimer par leur douceur & leur politesse. Le Marquis d'Entrecasteaux joignoit à ces qualitez plus d'un million de bien. C'étoient aussi les deux seuls que je craignisse. Quoique Sylvie eût une grande indifférence pour ses adorateurs , je tremblois que quelqu'un ne pût lui plaire. Elle me fai-

DU M. D'ARGENS. 7

faisoit bien des politesses ; mais c'étoient de ses politesses ordinaires , qui ne signifient rien , sur-tout pour un cœur que l'amour rend clairvoyant.

Je résolus de m'expliquer tout-à-fait. Je ne voyois point, lorsque je parlois à Sylvie , que ses yeux s'armaient de rigueur. C'est ce qui m'enhardissoit. L'occasion seule me manquoit. Je crus qu'en allant à la Comédie avant qu'elle commençât, je pourrois l'entretenir dans sa loge. J'y fus en effet , mais inutilement. Le Marquis d'Entrecasteaux & le Comte de Limaille m'avoient devancé. Je les trouvai à sa toilette. Il fallu faire bonne mine à mauvais jeu. J'avois peine pourtant à me contraindre , & comme je sortois de sa loge , elle me dit d'un air fort obligeant ; quoi , vous sortez déjà , Monsieur ! Ces paroles dont le ton m'avoit ému , m'avoient jetté dans une espèce de trouble , qui auroit pû découvrir ce que je cachois avec tant de soin , si le Comte de Limaille , qui avoit fait un mouvement pour sortir , ne les eût prises pour lui. Comme il étoit aussi amoureux que moi , il fut si enchanté de ce reproche , que

8 M E M O I R E S

la saluant de la façon du monde la plus comique, il ne put jamais dire que bien de l'honneur, Mademoiselle, bien de l'honneur. Cet enthousiasme paru si burlesque que chacun éclata de rire; la Comédie commença: & je perdois l'espérance de parler à Sylvie, lorsque le sort me donna le moyen de la voir chez elle.

Il s'in-
finue
chez sa
Mâ-
resse.

Il y avoit long - tems que je recherchois un prétexte pour aller chez sa mere. Elle se trouvoit un jour incommodée d'un mal de dents, dont elle se plaignoit fort. Je m'avisai de faire le Médecin. Je lui dis que j'avois une opiate excellente, que si elle vouloit le permettre je lui en porterois chez elle en sortant de la Comédie, & lui apprendrois comment il s'en falloit servir. Elle me remercia beaucoup, sur l'assurance de la parfaite guérison que je lui promis. J'étois dans une joye sans égale d'avoir trouvé le moyen de voir Sylvie chez sa mere; il ne restoit que l'embaras de l'opiate. Non-seulement je n'avois point ce miraculeux remède. J'en ignorois même jusqu'au nom. J'allai chez le premier Apoticaire.

DU M. D'ARGENS.

caire. Il me donna un onguent qu'il honora d'un nom barbare , & je portai cette drogue chez la mere de Sylvie. Je lui dis d'en apliquer sur la dent & sur la gencive. Je lui racontai mille cures admirables que j'avois vuës. Elle me crut, & un quart-d'heure après, soit le remède, soit la nature, soit que l'amour qui vouloit me favoriser, fit un miracle en ma faveur, elle se trouva extrêmement soulagée. J'étois plus étonné qu'elle de l'effet de mon opiate. J'aurois bien mieux aimé que sa guérison n'eût pas été si prompte. Je comptois que sous le prétexte de sa maladie, je viendrois plusieurs jours chez elle. Par bonheur je n'eus pas besoin de cet expédient. Elle étoit si charmée du service que je lui avois rendu, que lui ayant demandé la permission d'aller le lendemain chez elle pour savoir de ses nouvelles, elle me répondit que j'étois le maître toutes les fois que je voudrois lui faire cet honneur, qu'elle ne recevoit point ordinairement de jeunes gens, mais que le caractère qu'elle m'avoit connu m'exceptoit de cette règle.

Ceux

Ceux qui ont aimé véritablement jugeront qu'elle étoit ma joie dans ce moment. Je sçus la contraindre , mais pas si bien , que Sylvie ne s'en aperçût. Je crus même entrevoir que la permission que la mere me donnoit ne lui faisoit aucune peine. Je me retirai chez moi , pour ne penser qu'à Sylvie. Je me figurois qu'il m'étoit impossible de ne trouver pas un moment pour lui dire ce que je sentoís , ayant le moyen de la voir dès que je voudrois , sans qu'elle fut obsédée d'une troupe d'importuns. Il est vrai que sa mere ne la quittoit guères. Mais il ne se pouvoit point que je ne trouvasse pas un instant. Je fus pourtant près de huit jours sans avoir l'occasion de lui parler seul. Enfin ce moment fortuné arriva.

Il ob- Jela rencontra dans l'appartement
tient de la mere avec sa fille de chambre.
une ré- Elle étudioit le rôle de Junie. Il y
ponse a de l'indiscrétion , lui dis-je , à vous
favora- détourner. Mais lorsqu'on est entraîné
ble, par un penchant plus fort que soi , on
est excusable. Du ton sérieux dont
vous débutez , me dit-elle en riant ,
notre conversation ne sera pas gaye.
Souf-

Souffrez que j'appelle ma mere , qui est dans la chambre voisine , occupée à quelques affaires du ménage. Elle y répandra bien plus d'enjouement. Aussi-bien n'êtes-vous gai que lorsque vous êtes auprès d'elle. Quoi , lui dis-je , vous m'enviez donc le plaisir de vous dire une fois que je vous adore ! Est-ce un si grand crime que de vous aimer ? Si ce n'est pas un crime , me répondit-elle , du moins je sens que je fais mal de vous écouter. Croyez-moi , cessons une conversation qui nous gêneroit tous deux. Non, non, poursuivis-je , je ne saurois plus me contraindre. Il faut que je vous avouë que je suis l'homme du monde le plus malheureux , si vous n'avez pour moi que de la haine. Je n'ai point de haine pour vous , me dit Sylvie. Je puis vous répondre de mon cœur. Quant aux autres sentimens que vous voulez m'inspirer , consultez ma mere qui vient. Elle entra en effet dans ce moment & nous fumes obligez de changer de conversation.

Depuis ce tems-là , je commençai à parler plus aisément à Sylvie. Il se
pas-

passoit peu de jours que je ne lui disse quelque chose qui lui marquoit la situation de mon cœur. Elle m'a avoué depuis qu'elle m'aimoit dès-lors , mais qu'elle faisoit ce qu'elle pouvoit pour étouffer une passion , qu'elle regardoit comme une chose qui ne pouvoit que lui être nuisible. Je ne laissai pas d'être encore long-tems sans savoir que j'étois payé du moindre retour. Enfin je vis l'heureux moment où je devois apprendre que je n'étois point haï. Je le dus à la pitié plutôt qu'à l'amour.

Décla-
ration
de Syl-
vie.

La situation de mon cœur avoit influé sur mon esprit. J'étois tombé dans une mélancolie affreuse. Un jour que j'étois chez elle ; qu'avez-vous , me dit-elle ? Vous n'êtes plus le même depuis deux mois. Votre gayeté s'est changée en tristesse. Il semble que tout vous afflige. Belle Sylvie, lui dis-je, quand on est aussi malheureux que je le suis , on ne trouve de remède à ses maux que dans la mort. Quoi ! vous voulez mourir , répondit Sylvie ! Ah ! comme votre amie , je m'opose à une pareille envie. Non , non , vous prenez

DU M. D'ARGENS. 13

nez peu de part à ce qui me regarde , continuai je. Le Ciel m'est témoin que , quoique vos rigueurs soient la cause de ma mort , je n'en accuse que mon malheureux destin. Le seul regret que j'aye à la vie est de vous perdre pour toujours. Je ne pus retenir quelques larmes qui échappèrent de mes yeux. Elles firent leur effet. Je vis Sylvie s'attendrir. Mais enfin que prétendez - vous , me dit-elle , & qu'exigez - vous de moi ? Que vous m'aimiez , belle Sylvie , & que vous souffriez que je vous aime. Que me demandez-vous , continua-t-elle ? Aimez - moi , si vous voulez , & si cet amour peut servir à votre bonheur. Mais n'exigez pas que je perde une liberté qui fait le bonheur de ma vie. Je ne sai. Depuis que je vous connois , je ne suis plus aussi tranquile. J'aime bien à vous voir. Cependant ce seroit peut-être un bonheur pour moi de ne vous avoir jamais parlé. L'air embarrassé avec lequel Sylvie me tenoit ce discours me charmoit. Je sentoís renaître dans mon cœur l'espérance & la joye. Je pris plus de hardiesse dans la suite
de

de cette conversation , & je fus assez heureux pour lui faire avouer que je ne lui étois point indifférent.

Depuis ce moment délicieux , mes jours sembloient tissus d'or & de soye, je voyois Sylvie , je lui disois que je l'aimois , elle le souffroit, je lui faisois avouer qu'elle m'aimoit. Quoique j'entrevisse que cet aveu la blessoit , il ne m'en étoit pas moins cher. Rien n'auroit manqué à mon bonheur , si l'amour chez moi eût pû être toujours spéculatif. Mais il est difficile de le réduire à ce point quand on n'a que vingt ans. D'ailleurs , dans l'idée que j'avois d'une Comédienne , j'étois étonné de trouver tant de résistance. J'avois tenté la voye des présents , elle avoit été inutile , elle les avoit tous refusez. C'avoit été avec peine que je lui avois fait accepter un bouquet. Elle avoit reçu les fleurs , mais elle avoit constamment refusé le ruban , parce qu'elle l'avoit trouvé trop beau. Nous avons été brouillez trois jours pour une toilette que j'avois envoyée chez elle , elle m'avoit forcé de la reprendre , & j'avois été obligé de la rendre au Marchand.

Je

DU M. D'ARGENS 19

Je ne savois quel parti prendre. Lorsque je voulois m'émanciper à quelque petite liberté, l'air triste & sérieux que prenoit Sylvie me remettoit dans mon devoir. J'étois tourmenté par la crainte de lui déplaire & par le desir d'obtenir ce parfait bonheur que le tendre amour prépare aux siens. Après beaucoup de peines & de soins, je m'avisai d'un stratagème qui me réussit heureusement.

J'avois demandé plusieurs fois à Sylvie un rendez-vous, lorsque sa ^{Le} mere étoit couchée. Je prenois le ^{Mar-} ^{quis} ^{obtient} prétexte que nous pourrions nous ^{un rendez-} parler plus tranquillement. Elle avoit ^{de-} toujours rejeté cette proposition. ^{vous,} Un jour que je la pressois excessivement de consentir, elle se fâcha. Je fis semblant de mon côté d'être piqué de son refus. Je fus deux jours sans aller chez elle, ni à la Comédie. Sa mere envoya chez moi, pour sçavoir des nouvelles de ma santé. Je lui fis dire que j'avois un grand mal de tête & que je comptois aller passer quelque-tems à la campagne, parce que les Médecins

m'a-

n'avoient conseillé de changer d'air. Quelque indifférence que Sylvie eût affectée pendant les deux jours que je n'avois point été chez elle, elle ne put apprendre que je partoiss sans vouloir l'empêcher. Elle m'aimoit. Toutes ses résolutions s'évanouirent, lorsqu'elle crut que j'allois m'éloigner. J'étois encore plus intrigué qu'elle de savoir comment finiroit cette Comédie, quand mon laquais me dit que sa fille de chambre me demandoit. Elle m'apportoit cette lettre.

Lettre de Sylvie. *Vous êtes fait pour me rendre malheureuse, je le sens, je le connois, & malgré cela je ne puis résister à l'envie de vous voir. Venez ce soir à minuit. Annette vous conduira dans ma chambre. Elle vous attendra à la porte du logis. Quittez le dessein de partir, ou résolvez vous à me voir dans un desespoir qui me sera fatal.*

Je baisai cent fois cette lettre & fis mille extravagances. Je dis à Annette d'assurer sa Maîtresse avec quelle joye je l'avois reçue. Je lui fis la réponse la plus tendre qu'il me fût possible. Je pensois que minuit n'ar-

ri-

riveroit jamais. Je regardois perpétuellement ma montre. Il fallut pourtant attendre près de sept heures , mon impatience ne me servoit de rien. A onze heures & demie je sortis avec un laquais , qui m'éclaira jusqu'à l'entrée de la rue. Là , je le renvoyai , & guidé par l'amour , j'arrivai à la porte de Sylvie. Je trouvai Annette qui m'attendoit. Elle me conduisit chez Sylvie.

Quels étoient dans ce moment là ^{Son} mes sentimens ! Je ne saurois les dé-entre-
finir moi-même. Toutes les passions ^{vue} s'étoient donné rendez-vous dans ^{avec} mon cœur. L'amour , la crainte , ^{le Mar-}quis.
la timidité , la honte , l'espérance occupoient mon ame à la fois. Je ne distinguois ni ce que je voulois ni ce que je souhaitois. Dans cette agitation, je me trouvai dans sa chambre sans savoir comment j'étois venu. L'état où je vis ma belle Maîtresse ne fit qu'augmenter mon trouble. Elle étoit dans un fauteuil , sa tête appuyée sur une main , dans laquelle elle avoit un mouchoir , qui servoit à essuyer des larmes , qui couloient des deux plus beaux yeux que

l'amour eût jamais animez. Vous voyez, me dit-elle, ce que je fais pour vous. Ma mere dort dans la chambre voisine. Songez où vous me réduiriez, si elle venoit à savoir quelle est ma conduite.

Je n'avois pû, pendant que Sylvie me parloit, faire aucun usage de ma raison. Je lui embrassois seulement les genoux. Otez-vous, me dit-elle, & écoutez-moi. Quel plaisir prenez-vous à me tourmenter ? Vous savez combien j'ai résisté au penchant qui m'entraînoit vers vous. Ingrat, pour quoi m'avez-vous amenée au point de ne pouvoir me guérir d'un amour, que vous ne m'avez donné que pour me rendre malheureuse ?

Quoi ! Sylvie, lui dis-je, vous croyez que ma plus grande envie n'est pas de faire votre bonheur ! Pouvez-vous penser qu'un amant aussi tendre ait de pareils sentimens. Avez-vous vû jusqu'ici que j'aye mérité ces reproches ? Eh ! n'est-ce pas les mériter, me dit-elle, que d'exiger de moi de vous recevoir ici à pareille heure ? Je m'excusai le mieux qu'il me fut possible. Sylvie ne vouloit point
me

me trouver coupable. J'avois à faire à un juge indulgent. Ma grace fut bien-tôt obtenue.

Charmé d'avoir apaisé Sylvie, je Suites
fus près d'une demie-heure sans son- de ce
ger pour ainsi dire combien ce ren-
rendez - vous m'avoit coûté de pei- dez-
nes & de soins. A la fin l'amour ra- vous.
pella ma hardiesse. J'entremêlai notre conversation de mille privautés, dont Sylvie se défendoit & que j'enlevois, moitié par ruse, moitié par force. L'amour & l'occasion parloient pour moi. Je voulus en profiter. Je pressois excessivement Sylvie. Dans ce desordre, j'oubliois insensiblement le respect. Bien-tôt je n'aurois plus ménagé du tout la pudeur de ma charmante Maîtresse. Ah ! ç'en est trop, s'écria-t-elle. Si vous ne cessez vos indignes efforts, je vais apeler ma mere. J'aime mieux lui avouer la triste situation où je me suis mise, que de souffrir vos outrages.

Les larmes qu'elle joignoit à ses discours m'arrêterent. Je fus même honteux de l'avoir violentée si fort. Je rejettai ma faute sur l'excès de mon amour. Sylvie ne me répondoit

plus. Elle pleuroit & la tristesse paroïssoit peinte sur son visage. Je restai encore quelque-tems avec elle. Je ne puis sécher ses pleurs qu'à moitié, & elle étoit encore desolée lorsque je me retirai. Elle m'en pria même de la façon du monde la plus tendre, & je sortis plus amoureux que je n'étois auparavant.

Second
rendez-
vous.

Il étoit près de trois heures lorsque je rentrai chez moi. Je passai le reste de la nuit à penser à ma Maîtresse. Le matin je reçus ce billet.

Rendez-vous à trois heures dans ma Loge. J'ai à vous parler d'une affaire qui me regarde. N'y manquez pas. Je vous attends.

Je fus ponctuel, & je trouvai Sylvie seule. Elle alloit se mettre à sa toilette. Son air sérieux que je croyois devoir être dissipé par l'intervalle de près de douze heures, m'étonna. Asseyez-vous, me dit-elle, je veux vous parler.

Si je n'avois pas résolu de ne vous plus voir, continua-t'elle, je serois la dernière des femmes de vous regarder encore après ce que vous avez fait hier. Vous avez cru sans doute qu'en m'aimant, vous trouveriez

riez de ces conquêtes aisées & passagères. Je vous avois pourtant prévenu du contraire , & il me paroît que ma manière de penser méritoit que vous eussiez une autre idée de mon caractère. Je n'ai point été assez heureuse pour pouvoir vous inspirer quelque estime ; j'espère que la conduite que je tiendrai dorénavant avec vous, pourra me faire obtenir ce que vous m'avez refusé jusqu'ici. Je vous prie donc instamment de vouloir ne plus venir chez nous. Je vous serai même obligée de m'éviter par tout où je serai.

Surpris autant qu'on peut l'être d'une pareille demande , je fus quelque-tems à répondre. Je ne vous obéirai point, lui dis je , & puisque votre mere veut bien que j'aille chez elle , je me servirai de ce prétexte pour vous rendre tous les jours le témoin de mon desespoir. Eh bien , lorsque votre présence me sera trop à charge , me répondit Sylvie avec un air piqué , je saurai m'en délivrer. Aussi bien cette femme , que vous appelez ma mere , n'a-t-elle de droits sur moi , que ceux que je veux
bien

22 M E M O I R E S

bien lui donner , puisqu'elle n'est ma mere que dans l'esprit de ceux qui ne connoissent point combien je suis à plaindre.

Ces derniers mots ne pouvoient que m'inspirer une extrême curiosité. Je priai cent fois Sylvie de vouloir m'apprendre quel étoit son sort. Je lui demandai autant de fois pardon d'une offense qu'un amour trop violent m'avoit fait faire. Après plus d'une heure de prières & de soumission ; je veux bien dit ellè achever de mettre ma destinée dans vos mains. Le Ciel m'a condamnée à y abandonner mon cœur malgré moi. Je dois vous rendre le maître du reste. Vous me reconduirez au sortir de la Comédie. Ma mere ne reviendra que long tems après moi. Elle joue dans la petite Pièce, & nous sortirons dès que la Tragédie sera finie. Voici ce qu'elle m'a prît, lorsque je l'eus conduite chez elle.

Hif- Vous me voyez aujourd'hui Comé-
toire de dienne. Mais je suis née fille d'un Gen-
Sylvie tilhomme. L'astre fatal qui a présidé à
ma naissance a influé sur tout le reste
de ma vie. Mon pere étoit de Norman-
die. Il s'apeloit du Tremblai, & étoit
d'une

DU M. DARGENS. 25

d'une très - ancienne maison. Son pere l'envoya à S. Malo pour quelques affaires de famille, qui l'arrêterent plus qu'il ne pensoit. Il logeoit chez un pauvre Officier réformé, qui n'avoit pour tout bien qu'une maison dont il occupoit le quatrième étage, & il vivoit du louage du reste. Il s'apelloit Canton. Il avoit une fille nommée Isabelle, qui étoit fort jolie. Elle plut à mon pere, qui crut qu'elle ne résisteroit pas à quelque present. Mais il eut beau lui offrir, elle tint ferme & il résolut de l'épouser en secret. Il le lui proposa. Elle l'aimoit ; elle y consentit la difficulté étoit de le faire approuver à Canton. La mort de cet Officier arrivée dans ce tems-là, laissa Isabelle maîtresse d'elle-même. Mon Pere l'épousa dans un Village auprès de S. Malo. Un Prêtre, parent d'Isabelle, fit le mariage.

Pendant trois ou quatre mois ils Com-
furent fort heureux. Mais le maria- mence-
ge de ma mere n'avoit pas échappé ment
à la curiosité des Malouins. On l'é. de ses
crivit à son beau-pere, qui, au déses mal-
poir de la sotte de son fils, fit cas- heurs.
ser

ser son mariage par le Parlement de Roüen. Mon pere ne voulut point abandonner son épouse. Il vécut quelque tems de l'argent qu'il pouvoit avoir. Bien - tôt il fut obligé de vendre la maison de ma mere , le seul bien qu'il avoit , & prévoyant qu'il se trouveroit encore aux expédiens , il prit le parti de se faire Comédien. Il étoit bien fait , il avoit étudié , il fut reçu avec plaisir à Toulouse par la Troupe qui y étoit. Ma mere accoucha de moi peu de tems après & survécut peu à ma naissance. Mon pere fut extrêmement affligé de la perte de son épouse. Pour dissiper sa tristesse , il prit un grand soin de mon éducation. Il me laissa à Toulouse où je fus élevée jusqu'à dix ans. Lorsque j'eus atteint cet âge il me fit venir auprès de lui. Je fus fort surprise de le voir marié. Cependant je m'accoutumai aisément avec ma belle - mere. Elle n'avoit point d'enfans. Elle me regardoit dès lors & m'a toujours regardée comme sa fille. C'est cette même femme que j'appelle ma mere aujourd'hui.

Environ

Environ deux ans après que j'eus joint mon pere, la Troupe dans laquelle il étoit vint à Marseille. C'est-là que pour comble de maux je le perdis pour toujours. Il eut quelque dispute avec un de ses camarades, & ayant mis l'épée à la main, il reçut un coup dans la poitrine, dont il mourut deux jours après. J'étois perpétuellement au chevet de son lit. J'arrosois ses mains de mes larmes. Mes pleurs ni mon desespoir ne purent le rapeller à la vie. *Ma fille*, me dit-il quelque tems avant cours d'expirer, *je vous laisse dans une triste situation. Le Ciel m'est témoin que de tous les malheurs que j'ai essuyez, celui de vous manquer dans l'âge où vous êtes m'est le plus sensible. Souvenez-vous que vous êtes née au-dessus de l'état où le sort vous a réduite. Mais ne vous en souvenez que pour prendre les sentimens qui vous conviennent. Vous êtes pauvre. Ainsi vous ne sçauriez vivre dans le monde. J'ai remis mille écus à votre belle-mere pour vous faire Religieuse. C'est le meilleur parti que vous ayez à prendre.*

J'étois si affligée, que je ne pouvois

C dire

Elle dit un seul mot. Quelque-tems
 entre après, on m'arracha d'aupres de mon
 dans un pere. Ce fut pour ne plus le re-
 Cou- voir. Dès qu'il fut mort, ma belle-
 vent. mere songea à remplir ses intentions.
 La Troupe étant allée à Montpel-
 lier, elle me mit dans un Couvent,
 & configna les mille écus entre les
 mains des Religieuses. J'étois si jeu-
 ne alors, que quoiqu'élevée dans
 le grand monde, j'embrassai sans
 peine un état qui m'en éloignoit à
 jamais. Je demurai un an Pension-
 naire, n'ayant point encore l'âge pour
 prendre le voile lorsque le tems de
 ma Profession arriva, les billets de
 banque furent annullez. Les mille
 écus que j'avois donnez aux Religieu-
 ses, ayant été rembourlez en papier,
 & par conséquent étant devenus à
 rien, la Mere Supérieure me dit que
 je pouvois sortir du Couvent, quand
 il me plairoit, qu'on ne pouvoit pas
 m'y nourrir plus long-tems. En vain
 lui representai-je que ce n'étoit pas
 ma faute, & que lui ayant donné mon
 argent, c'étoit à elle d'essuyer le rem-
 boursement. J'eus beau me plain-
 dre, j'avois affaire à la Nation dé-
 vote.

vote. Il fallu en passer par où elle voulut. Les Religieuses répondirent à mes raisons , que si j'avois fait Profession , je serois fondée , au lieu qu'étant simple Pensionnaire , mon argent n'étoit qu'un dépôt qu'elles avoient , & dont elles ne répondoient point. Dans cet embarras j'écrivis à ma belle-mère , & elle m'envoya de l'argent pour l'aller joindre à Bordeaux.

N'ayant plus d'autre ressource pour ^{Elle} vivre , que la Comédie , il fallut que ^{de-} je rentrasse au Théâtre. Nous vin- ^{vient} mes peu après à Toulouse. La Trou- ^{Comé-} pe y resta cinq mois. J'étois entou- ^{dien-} rée d'une foule d'adorateurs. Mais ^{ne.} j'étois si jeune que leur langage m'étoit inconnu. Un Conseiller au Parlement conçut pour moi une forte passion. Il s'appelloit de Cache. Il me le dit. Je l'écoutai sans attention. Il s'aperçut sans doute combien mon cœur étoit encore peu capable de passion. Cette remarque ne le rebuta point , & il m'aima jusqu'au moment que nous partîmes de Toulouse pour venir à Aix. Il faut même que son amour ait continué ; car

depuis que je suis ici, j'ai reçu une de ses lettres, que je lui ai renvoyée sans réponse. Je dois lui rendre justice. Il est aimable, doux, poli, & si mon cœur n'eût été réservé à d'autres sentimens, il auroit pû penser favorablement pour lui. Voilà, Monsieur, continua Sylvie, quels ont été mes premiers malheurs. J'ignore quels seront ceux que votre amour me prépare. Dieu veuille qu'ils ne soient pas plus sensibles & plus grands!

Le
Mar-
quis se
déter-
mine à
l'épou-
ser.

Cette histoire avoit fait naître dans mon esprit mille idées différentes. Je m'arrêtai à la dernière & je résolus de l'exécuter. Elle étoit d'autant plus surprenante qu'elle étoit éloignée de mon caractère. Ce fut de l'épouser & de réparer par là toute la bizarrerie de sa fortune. Cette pensée m'étoit venue dès que j'eus quitté Sylvie, & mon amour me fournissoit mille raisons pour la justifier à mes yeux. Je me disois à moi-même, que la distinction du rang n'étoit qu'un préjugé ridicule, & que la seule vertu faisoit le mérite. Je joignois à cela l'exemple de bien des gens
d'une

d'une condition plus élevée que la mienne, que de pareils engagements n'avoient point deshonoré.

Ma résolution prise, je fis une promesse de mariage avec un dédit de dix mille écus. Je fus le lendemain chez elle. Vos malheurs, lui dis-je, m'ont occupé entièrement depuis que je vous ai quittée. J'ai pensé comment on pourroit les réparer ; je n'ai trouvé qu'un seul moyen. Voyez s'il vous paroîtra bon. Je lui donnai en même-tems la promesse que je lui avois faite, avec le dédit. Que voulez-vous que je fasse de cela, me dit-elle en le déchirant ? Allez. Vous n'êtes pas sage. Je pense mieux que vous ne croyez. Vous n'êtes point votre maître, vos parens ne consentiroient jamais à un pareil établissement ; & quand vous pourriez disposer de votre main, j'ai trop de délicatesse pour vouloir attacher votre sort à celui d'une infortunée Comédienne. C'est pourtant cette infortunée Comédienne, lui dis je, qui réglera le destin de ma vie. C'est elle que je veux rendre heureuse, ou si je ne le puis pas, je vais quitter

un monde qui m'ennuye. Promettez-moi de conserver la promesse que je vais vous faire, ou je parts cette nuit pour la Grande Chartreuse. Sylvie me connoissoit capable de cet emportement. Pour me retenir, elle promit. Je lui fis donc une promesse semblable à l'autre & m'étant piqué le doigt avec une épingle, je la signai de mon sang.

Ils vi-
vent en
gens
ma-
riez.
Dès ce jour, je la regardai comme une personne qui devoit être mon épouse. Je l'appellois ma femme, elle m'appelloit son mari par complaisance. Cependant le tems agissoit pour moi. L'amour mena peu-à-peu Sylvie au point de souhaiter que je pusse effectuer ce que je lui avois promis. Je lui jurai de nouveau, que dès que l'occasion s'en présenteroit, elle pouvoit être assurée que je lui tiendrois parole. J'allois chez elle tous les soirs, lorsque sa mere étoit couchée. Nous passions une partie de la nuit ensemble. La fin de tous ces rendez-vous ne pouvoit que m'être heureuse. En effet, Sylvie se fia sur ma constance, & m'accorda les dernières faveurs. Elles
ne

ne firent qu'augmenter mon amour.
 Pour être plus libres , nous chan-
 geâmes le lieu où nous nous voyons.
 L'appartement de sa mere communi-
 quoit à la Sale de la Comédie. C'é-
 toit où je passois une partie des nuits
 avec elle. Il m'arriva dans ce tems-
 là une plaisante avanture.

Un orage des plus violens étant sur-
 venu , Sylvie craignit que le tonnerre plai-
 ne vint à réveiller sa mere , & elle me
 pria de me retirer. Je n'avois point
 de manteau & il pleuvoit à verse.
 On avoit joué la veille *Crispin Méde-*
cin. Sa robe étoit encore dans la lo-
 ge où nous étions. Je m'avisai de me
 la mettre , pour me servir de man-
 teau , & ayant allumé un flambeau ,
 qui devoit servir dans le *Festin de*
Pierre , je sortis de cette façon pour
 retourner chez moi. L'orage ce-
 pendant continuoît avec plus de vio-
 lence. Lorsque je fus au détour de la
 première rue , je trouvai un homme
 qui me voyant dans cet équipage , me
 prit sans doute pour un Lutin qui ex-
 citoit cette tempête. La peur lui
 donna des forces pour courir. Je me
 mis à ses trousses & le poursuivis , le

Avan-
 ture
 plai-
 sante
 du
 Mar-
 quis.

flambeau à la main , comme une furie , pendant près d'une demie-heure. Ce misérable pouffoit des cris étonnans. Enfin, ayant trouvé par bonheur une allée ouverte , il entra dedans & ferma la porte après lui , & moi j'allai me coucher assez fatigué.

Il est
surpris
avec
Sylvie.

Mon bonheur étoit trop grand pour pouvoir durer. Je ne tardai guères à voir commencer cet enchaînement de maux qui m'ont suivi jusqu'à présent. Une nuit que j'étois dans la loge de Sylvie , sa mere vint à s'éveiller. Elle l'appella , & ne recevant point de réponse , la curiosité la fit lever pour voir ce que sa fille faisoit. Elle entra dans sa chambre , & de-là elle passa jusqu'à la sale de la Comédie. Nous l'entendîmes venir. Je n'eus que le tems de descendre sous le Théâtre. Sylvie alla au-devant d'elle. Que faites-vous ici à cette heure , lui dit la vieille Comédienne ? Je repassois mes rôles , répondit la fille. J'ai cru apercevoir quelque clarté dans le jeu. Je suis venu voir si on n'auroit point laissé quelque chandelle qui pût mettre le feu. Voyons votre loge , dit sa

sa mere. Elle y entra. J'avois malheureusement oublié mon épée sur le Théâtre. Une épée ici, dit-elle ! & avec qui étiez-vous donc ? Elle vit bien qu'on ne pouvoit s'être retiré que sous le Théâtre. Elle y vint avec de la lumière & il me fut impossible de me cacher davantage. Dès qu'elle m'aperçut, elle me dit : Ah, Monsieur le Marquis, c'est vous ! Que vous a fait ma fille, pour la perdre d'honneur & de réputation ? J'étois trop étonné pour pouvoir répondre. Je remontai sur le Théâtre. Quelle fut ma surprise de trouver Sylvie évanouïe & sans sentiment ! Je voulus la secourir. Sa mere me prévint & lui donna de l'eau des Carmes. Elle revint peu-à-peu. Sa mere se contraignit assez pour me dire poliment, qu'elle me prioit de sortir & de faire en sorte que personne ne me vît. Sylvie étoit si saisie, qu'elle n'eut pas la force de me dire un seul mot. Nos regards seuls nous aprirent mutuellement la situation de nos cœurs.

Ceux qui ne connoissent le monde que médiocrement, seront étonnez des sentimens que je donne à deux
Co.

Comédiennes. Le Théâtre n'a pas la réputation de faire des Vestales, je le sçai & on verra dans la suite de ces Mémoires que je les connois assez bien. Mais aussi il ne faut pas croire qu'il n'y ait pas des Comédiennes sages. J'en ai connu plusieurs, sur le compte desquelles il n'y avoit rien à dire, & pour justifier par des exemples vivans mon opinion, je défie la médifance la plus maligne de trouver à rédire sur la conduite de la Sallé & de la fille de Thomassin. D'ailleurs Sylvie avoit été élevée toute sa vie dans un Couvent & ne faisoit encore que d'entrer au Théâtre.

Sylvie
quitte
sa bel-
le-me-
re.

J'étois impatient de sçavoir la conversation qu'elle avoit eue avec sa mere, & j'allois envoyer un de mes gens pour s'en informer, lorsque je reçus ce billet.

Venez chez la Robben, d'abord que vous aurez reçu ma lettre. Nous sommes ma mere & moi dans une situation à ne pouvoir plus vivre ensemble. J'ai mille choses à vous dire. Je crains bien que le malheur qui m'est arrivé hier au soir ne soit pas le dernier que j'ai à appréhender.

J'al-

DU M. D'ARGENS. 35

J'allai dans l'instant chez la Rob- Le
ben. C'étoit une Comédienne de la Mar-
Troupe. J'y trouvai Sylvie , qui me ^{quis les}
parut très-affligée. Ce qui lui faisoit ^{rac-}
le plus de peine , c'étoit d'être obli- ^{com-}
gée de se séparer de sa belle mere. ^{mode.}
Elle avoit été piquée de quelques
discours qu'elle lui avoit tenus , & el-
le n'avoit pû résister à la tentation de
lui répondre. Elles en étoient venuës
aux invectives & s'étoient mises tou-
tes les deux dans la nécessité de ne
pouvoir plus vivre ensemble. J'étois
fâché de mon côté que Sylvie quittât
sa mere. Je comprenois combien un
pareil éclat feroit de bruit. Je lui
proposai de la raccommo-der avec
elle & de me charger de cette paix.
J'y consens volontiers , me répon-
dit - elle. Mais je doute que vous
en veniez à bout. Je l'assurai que
je réüssirois. J'allai chez la mere,
qui fut d'abord étonnée de me voir.
Madame , lui dis - je , votre fille
m'envoye chez vous , pour vous de-
mander sa grace. Elle a cru qu'étant
la cause de votre brouillerie , je de-
vois me charger du raccommode-
ment. Vous croyez qu'il y a quel-
que

que chose de criminel entre votre fille & moi. J'ose vous protester , par ce qu'il y a de plus sacré , que nos sentimens sont aussi purs que le jour. Je pouvois lui parler de la sorte ; car Sylvie & moi comptant sur notre amour & notre constance , nous nous regardions comme époux. Soit que sa mere fut touchée de ma sincérité, soit qu'elle pénétrât une partie de nos sentimens , ou que l'amour qu'elle a toujours eu pour sa fille la déterminât , elle me répondit qu'elle croyoit Sylvie trop sage pour avoir d'autres sentimens que ceux que je lui donnois. Mais qu'une jeune personne se perdoit souvent par des indiscretions. Que je sentoie bien moi-même combien l'heure où elle m'avoit trouvé avec elle étoit peu convenable. Qu'elle n'avoit pû s'empêcher de lui dire ce qu'elle en pensoit. Qu'au reste elle étoit la maîtresse de revenir quand elle voudroit. Qu'elle la recevrait toujours comme un fille qu'elle aimoit. Que je serois le maître de lui parler toutes les fois que je voudrois , pourvû que ce fut à des heures qui convinssent à

la

la bienfiance. Je dis à Sylvie la réponse de sa mere. Elle retourna chez elle, & je fus témoin de leur raccommodement. Je crois que ce qui le facilita, fut que la mere avoit pénétré une partie de nos secrets.

Peu de jours après, les Comédiens partirent, pour aller à Nîmes ^{Plan} qu'il passer le tems des vacances du Parlement, la ville dans ce tems-là ne ^{forme} pour ^{épouser} pouvant soutenir un spectacle. J'a- ^{Sylvie.} vois résolu de prendre ce tems pour finir entièrement mes affaires avec Sylvie. Je comptois, lorsqu'elle seroit en Languedoc de l'épouser en secret. Un Prêtre, que j'aurois gagné pour quelque argent, eût fait cette cérémonie. Je voulois lui faire quitter la Comédie. Elle eut vécu dans quelque maison de campagne auprès d'Aix, & j'aurois attendu la mort de mes parens pour déclarer mon mariage. Mais le Ciel qui me préparoit un torrent de malheurs en disposa autrement.

Quelque-tems après que Sylvie fut partie, elle eut une nouvelle dispute avec sa mere, qui lui reprocha de l'avoir

38 M E M O I R E S

l'avoir surprise avec moi. C'étoit fraper son cœur par l'endroit sensible. Aussi sortit-elle de chez sa mere. J'en fus fort surpris, lorsque j'arrivai à Nîmes. Je lui en témoignai mon chagrin. Elle se plaignit si fort des manières qu'elles avoit essayées, que connoissant d'ailleurs son caractère, je ne doutai point qu'elle n'eût raison.

Il y avoit deux ou trois jours que j'étois en Languedoc. Tout étoit résolu, ainsi que nous l'avions prémédité. Sylvie devoit quitter la Comédie, lorsque la Troupe partiroit de Nîmes & venir me trouver en Provence dans une maison de campagne où je devois la loger. J'avois trouvé un Prêtre, qui m'avoit promis de nous marier lorsque tout changeroit de face.

Avantures de la du Lac J'entre dans la vaste mer de mes infortunes & le souvenir m'en est encore sensible après dix ans d'écoulez. Il y avoit à la Comédie une Actrice, nommée la du Lac, monstre que le Ciel avoit produit pour mon malheur. Elle avoit été long-tems entretenue par le Prévôt des Marchands de

DU M. D'ARGENS. 39

de Lyon , étant Danseuse à l'Opéra , & après avoir eu de lui cinq ou six enfans , elle s'étoit mariée à un Comédien , à qui elle avoit donné près de trente mille livres en argent ou en bijoux. C'étoit le reste d'une banque-route de plus de huit cent mille livres qu'elle avoit fait faire à son amant. Cette femme haïssoit Sylvie sans savoir pourquoi. Elle affectoit souvent de me plaindre de ce que j'étois si amoureux. Mais le peu d'attention que je faisois à ses discours , & la conduite de Sylvie , qui étoit irréprochable , faisoient qu'elle n'osoit s'expliquer clairement.

Le tems que j'avois été éloigné d'elle lui donna plus de hardiesse. Avez-vous vû , me dit-elle un jeune Abbé , qui parle à Mademoiselle Sylvie ? Il me paroît qu'elle n'est pas fâchée de l'écouter. Je ne sçai , lui dis-je , de quel Abbé vous me parlez. Mais je puis assurer que depuis que je suis ici , je n'ai vû qui que ce soit aller chez elle. Il faut donc , me dit-elle , qu'on lui ait donné son congé depuis que vous êtes arrivé. Ce discours fait d'un air ingénu , fit couler

Elle tâ-
che de
broüil-
ler Syl-
vie & le
Mar-
quis.

dans

dans mon cœur le poison le plus dangereux. J'avois ignoré jusqu'alors les maux que causoient cette passion. Je sentis tout ce qu'elle peut inspirer de rage & de douleur. J'allai chez Sylvie. Mon air triste en l'abordant l'étonna beaucoup. Elle m'en demanda la cause. Je la lui avouai naturellement. Est-il possible, me dit-elle, que vous croyez de pareilles impostures ? Avez-vous vu jusqu'ici quelque chose qui ait pu vous faire soupçonner que je fusse capable d'une pareille conduite ? Ses larmes achevèrent de me convaincre & la tranquillité rentra dans mon cœur pour quelques momens. Mais étant allé dans la loge de Sylvie, avant la Comédie, j'y trouvai l'Abbé dont on m'avoit parlé. J'ai sçu depuis, que loin de penser à elle, il étoit amoureux de la Robben.

Il lui Cette rencontre fut un coup de
proposé foudre pour moi. J'eus peine à me
de sortir contraindre. Sylvie s'en aperçut.
du Ro- Elle affecta beaucoup de froideur
yaume. pour lui ; cette froideur même aug-
menta mes soupçons. Je crus qu'elle
le vouloit me tromper. Je sortis de
sa

DU M. DARGENS. 41

sa loge, & ne lui parlai point du reste de la Comédie. Je fus dévoré pendant qu'elle dura des plus cruels mouvemens. Dès que Sylvie fut sortie, j'allai chez elle. Je la trouvai noyée dans ses pleurs. Elle avoit connu à ma conduite qu'elle étoit ma façon de penser. Eh bien, me dit-elle, nous vivions trop heureux ! Il faut que vous troubliez notre tranquillité par des chimères que vous vous forgez. Je ne sçai, lui dis-je, si mes soupçons sont bien ou mal fondés. Mais je sçai qu'il faut vous résoudre à partir cette nuit avec moi pour l'Espagne, ou bien à nous séparer pour jamais... Partir pour l'Espagne, s'écria Sylvie ! Eh que voulez-vous y faire ? Je veux vous y épouser, & y vivre avec vous jusqu'à ce que je puisse retourner en France. Il est impossible, en vous faisant quitter la Comédie aujourd'hui, que cet éclat ne soit sçu de mes parens. Cela rompt toutes mes mesures, & j'aurois peine s'ils aprenoient jamais quels sont mes sentimens, à vous mettre à couvert de leur haine. Il faut donc que je m'éloigne de la France. Cette réso-

D

lu-

solution me précipite dans de grands Inconvéniens. Mais mon cœur est trop troublé pour vous souffrir plus long tems à la Comédie.

Elle y
con-
sent.

Sylvie me representa en vain que c'étoit me perdre que d'agir de la sorte. Que j'apprenois à mes parens ce que je voulois leur cacher. Je n'ai plus rien à ménager, lui dis-je, & si l'argent me manque, je serai plus heureux étant Comédien avec vous, s'il le faut, dans le Pays étranger, que jaloux & desespéré au milieu de ma patrie par la crainte de perdre votre cœur. Sylvie n'osa résister davantage. Elle craignoit que je n'attribuasse son opiniâtreté à quelque nouvelle tendresse. Eh bien, me dit-elle, je suis prête à vous suivre. Mais du moins souvenez-vous, si vous êtes jamais malheureux, de ne vous en prendre qu'à vous-même.

Ils par-
tent
pour
l'Es-
pagne.

Charmé d'avoir fait consentir ma Maîtresse au projet insensé que j'avois formé, je préparai tout pour mon départ. Je la fis habiller en homme, pour qu'elle fût moins connue. Je fis tenir ma chaise de poste prête pour neuf heures du soir, au sortir de
la

la Comédie , parce que la Troupe ne jouant point le lendemain , cette circonstance me donnoit deux jours à courir sans qu'on s'aperçut de notre évasion.

Il m'arriva en passant par Perpignan, ^{Avan-}
 un incident qui me jetta dans un ^{ture}
 grand embarras. Quoiqu'il y eût ^{qu'ils}
 plus de dix - huit mois que la peste ^{ont à}
 fut finie , on ne laissoit entrer per- ^{Perpi-}
 sonne en Espagne sans passe - port. ^{gnan.}
 Lorsque je fus chez le Commandant ,
 il me dit que j'aurois de la peine à
 pénétrer plus avant , & qu'il ne pou-
 voit pas me donner un passe-port
 comme venant de Perpignan , puis-
 que je venois de plus loin. J'étois
 dans le dernier embarras. Je me voyois
 obligé de retourner. Je n'osois m'ar-
 rêter trop long tems sur une grande
 route , de peur que ma famille n'eût
 fait courir après moi , dès qu'elle sçau-
 roit mon évasion. Je m'avisai d'un
 moyen qui me tira d'embarras. J'allai
 trouver le Secrétaire du Comman-
 dant. Je lui dis que j'étois Officier ,
 qu'une affaire malheureuse m'obli-
 geoit de sortir de France : & que je
 le priois de vouloir dire à son Maître

de quoi , il étoit question , persuadé qu'il ne voudroit pas perdre un Gentilhomme. Deux louis d'or , & une tabatière d'argent que je joignois à mes raisons , le persuadèrent entièrement. Il me donna lui-même le passe-port , dont j'avois besoin , & j'arrivai le lendemain à la Jonquiére , première ville d'Espagne.

Le hazard me conduisit dans une
 Mar- hôtellerie , où il y avoit deux Pro-
 quis est vençaux , Capitaines dans les Trou-
 recon- pes Espagnoles , qui s'en alloient à
 nu dès Barcelone. Ils me reconnurent. J'eus
 la pré- beau vouloir leur dissimuler que je
 mière n'étois pas le Marquis d'*Argens*. Ils
 Ville m'avoient vû tous deux en France. Il
 d'Espa- fallut le leur avouer. Quoique Sylvie
 gne. fut encore habillée en homme , ils
 connurent bien que c'étoit une fille.
 Je ne leur cachai rien de mon avan-
 ture , si ce n'est le nom & la condi-
 tion de Sylvie. Je leur dis qu'elle
 étoit fille d'un Président du Parlement
 de Provence , que je l'avois enlevée
 du Couvent , & que j'allois l'épouser
 à Barcelone. Ils m'offrirent tout ce
 qui dépendoit d'eux dans ce pays ,
 & nous eumes d'abord lié une étroite
 amî-

amitié ensemble. Deux jours après nous arrivâmes.

Je voulus d'abord exécuter ce que ^{Il tra-} j'avois promis à Sylvie. Je priaï ces ^{vaille à} Officiers de m'adresser à quelque Prê- ^{son ma-} tre qui me dit la conduite qu'il fal- ^{riage.} loit tenir. Ils m'en firent connoître un, qui parloit assez bien François & qui étoit Chevalier du Saint Office, autrement dit Inquisition. Il m'assura d'abord que rien n'étoit si facile que de me marier. Que le Concile de Trente étoit reçu en Espagne purement & simplement. Que le consentement de parens n'étoit point nécessaire. Il se chargea d'en parler au Grand-Vicaire.

Le lendemain, il vint nous voir ^{Sylvie} de sa part & nous prier d'aller chez ^{entre} lui. Nous y fumes avec Sylvie. Il ^{chez} nous dit qu'il nous épouserait; mais ^{une Da-} me Es- qu'il falloit auparavant que nous ^{pagno-} nous missions pour trois jours dans ^{le.} un Couvent, pour marquer notre soumission à l'Eglise. Ce mot de Couvent fit peine à Sylvie. Le Grand-Vicaire s'en aperçut, & lui dit fort obligeamment, qu'il voyoit qu'elle n'alloit point volontiers chez des Religieuses.

ligieuses. Mais qu'il la mettroit dans une maison auprès de quelque Dame, ce qui feroit le même éfet. Ce fut chez Madame de Prédajas ; Intendante de Catalogne, que Sylvie fut mise en dépôt. Quant à moi, on me donna le Couvent des Mathurins pour retraite. J'étois pourtant le maître d'aller voir ma Maîtresse lorsque je voudrois. Ce fut ce qui nous perdit tous les deux.

L'Intendante, qui avoit d'abord pris Sylvie en amitié, eut la curiosité de me voir. J'étois si jeune, qu'elle fut étonnée que j'eusse osé enlever une fille. Je tâchai pourtant par mes discours de m'acquérir son estime. Mais plus elle crut apercevoir en moi quelque génie, plus elle eut d'envie d'aprofondir ce mystère. Lorsque je fus sorti, pour me retirer dans le Couvent où je couchois, elle tourna si bien Sylvie, qu'elle lui fit avouer nos secrets.

Elle se met dans le Couvent. Nous devions nous épouser le lendemain. Mais nos affaires changèrent bien-tôt de face. Je fus surpris d'apprendre en m'éveillant que Sylvie étoit allée dans un Couvent de Religieuses dès

dès la pointe du jour. J'y courus. Elle m'avoua qu'elle avoit eu la foiblesse d'avouer à l'Intendante qu'elle étoit Comédienne , & que cette Dame lui avoit dit qu'il ne convenoit pas qu'elle se mêlât davantage de ses affaires. Quelle s'étoit retirée par son conseil dans ce Couvent pour attendre que les trois jours fussent écoulés. Elle ajouta que ces Religieuses l'avoient parfaitement bien reçue, à la sollicitation de l'Intendante , qui lui avoit promis de la servir en tout ce qui dépendroit d'elle , pourvû que la chose ne parut point. J'allai voir mon Chevalier de l'Inquisition, qui me servoit de Procureur. Je lui avouai tout ce qui se passoit. Il me dit que je ne devois point m'étonner. Que la différence d'état & de condition ne faisoit point un empêchement au mariage ; & comme il voyoit qu'imbu des maximes de France , je doutois fort de ce qu'il me disoit , il me raconta une histoire fort particulière , qui s'étoit passée trois semaines avant que j'arrivasse à Barcelone.

Vous voyez , me dit-il , le Comte
de

Hist. de Montemar, Viceroi de cette Province. Il vient d'éprouver que la plus haute naissance, n'est point une raison pour empêcher l'effet d'un Sacrement. Il reste veuf de fort bonne heure avec deux filles. Il maria l'une avec un Seigneur. Sa cadette s'apeloit Isabelle. Elle étoit bienfaite, aimable, & auroit eu sans doute une fortune aussi brillante que sa sœur, si l'amour, qui renverse tant de projets, n'eût réglé autrement sa destinée. Le Comte de Montemar avoit dans sa maison un jeune Officier de son Régiment, qui lui servoit d'Ecuyer. Il étoit d'une fort jolie figure & plein d'esprit. Isabelle le voyoit souvent. La charge qu'il avoit chez son pere l'obligeoit de lui rendre mille services journaliers. Elle vint à l'aimer. Elle fit les premières avances. L'Ecuyer, ravi de sa bonne fortune, joignit de son côté la reconnaissance à l'amour. Isabelle gagna un Prêtre qui les maria. La Femme de Chambre qui étoit du complot, introduisit l'Amant pendant la nuit dans la chambre de sa Maîtresse. Le mariage s'y consumma. Leur bon-

DU M. D'ARGENS. 49

bonheur dura près de six mois. Mais Isabelle s'étant aperçue qu'elle étoit enceinte, il fallut songer comment elle apprendroit son mariage à son pere. Elle pensa d'abord à la sûreté de son amant, & elle l'envoya dans un Province éloignée de la Catalogne, ensuite, s'étant mise dans un Couvent de Religieuses, elle écrivit à son pere son mariage & sa grossesse. Le Comte de Montemar demeura pétrifié en lisant la lettre de sa fille. Il jura de faire périr son Ecuyer & envoya retirer Isabelle par des Soldats, du Couvent où elle s'étoit retirée. L'Eglise se scandalisa du violence de ses droits. L'affaire fut portée en Cour. Il vint ordre au Comte de Montemar de mettre sa fille en liberté, d'aller rejoindre son mari, & de lui donner une pension alimentaire. Elle est partie depuis deux jours, au grand contentement du Peuple, à qui cet exemple a fait voir que l'Eglise ne fait aucune distinction entre ses enfans.

Cette histoire dont j'avois déjà entendu parler confusément, calma un peu mes inquiétudes. J'allai chez
Diffi-
culté
que l'E-
vêque
E le

50 M E M O I R E S

*fait au
Mar-
quis.*

le Grand-Vicaire. Il me parut que l'Intendante l'avoit instruit du sort de Sylvie. Il me dit que l'Evêque feroit quelque difficulté de me marier, sans avoir auparavant une certificat comme je n'étois pas marié, & qu'il falloit écrire en France pour avoir une attestation de l'Official. Que je ne m'en devois faire aucune peine, parce que si on me la refusoit, il me donnoit sa parole de passer plus avant. Qu'étant François & Etranger, il étoit obligé d'observer plus de mesures que si j'avois été Espagnol.

*Il est
recon-
nu d'un
Pro-
vençal.*

J'allois passer les après - dînées avec Sylvie en attendant que le tems de notre mariage arrivât, & le soir je me retirois chez les Moines. Passant un jour dans les ruës, je m'entendis appeller par mon nom. Je me retournai, & je vis un homme habillé superbement, qui me dit, vous serez surpris, Mr. le Marquis, d'être connu d'une personne qui ne l'est point de vous. Je vous ai vû fort jeune. J'ai été ami de Mr. votre pere, & je serai charmé de pouvoir vous rendre tous les services qui dépendront de moi. Comme celui qui
me

me parloit avoit l'air d'une homme au-dessus du commun , je tâchai de répondre à sa politesse. Il me proposa d'entrer chez lui. J'étois auprès de sa maison , j'acceptai ses offres avec plaisir. Il étoit parfaitement bien logé. Lorsque nous fumes assis , mon nom , me dit - il , vous sera moins inconnu que ma figure. Je m'appelle Vaumale. J'ai en Provence mon frere aîné, qui se nomme Valcroissant. A ce mot, je me levai pour l'embrasser. Je connoissois sa famille & son frere particulièrement. Lorsque je lui eus témoigné le plaisir que j'avois de le voir , il m'aprit qu'ayant eu une affaire en France dans son Régiment , il avoit été obligé de passer depuis quelques années en Espagne. Qu'il étoit Capitaine dans les Gardes Valonnes. Qu'ainsi son exil de France avoit été la causé de sa fortune.

Il me demanda ensuite quel sujet Il se m'amenoit à Barcelone. Je lui en dis perd la raison. Il l'a sçavoit déjà , il l'a par une voient aprise à l'Intendance. Il ignoroit confi- dence seulement la condition de Sylvie ; qu'il & comme il me questionnoit beau- lui fait.

sur son compte , j'eus la foiblesse de faire la même faute qu'elle avoit faite auprès de Madame de Pédras. En un mot je lui avouai qu'elle étoit Comédienne. D'abord il en parut surpris. Mais le contraignant ensuite , il me dit que l'amour égaloit tous les états , & que pour lui il n'en seroit pas moins porté à me faire plaisir. Je lui fîs bon gré de ses offres , & je me livrai à lui dès ce moment. Dieu ! qu'il m'en a coûté cher , & que j'ai bien payé ma crédulité !

Il est arrêté. Il me pria pour le lendemain à dîner. Je ne pus le lui promettre , parce que j'allois régulièrement depuis une heure jusqu'à cinq chez Sylvie. Il me proposa de venir prendre du café sur les trois heures. Je crus que je ne pouvois sans impolitesse le lui refuser. Le lendemain donc je quittai Sylvie , deux heures plutôt qu'à mon ordinaire. Elle me demanda où j'allois. Je ne sçais , me dit-elle , mais je sens un mouvement dont je ne suis pas la maîtresse. J'ai un pressentiment que je ne vous verrai plus. Je traitai ce qu'elle me disoit de foibles-

foiblesse. En éfet , je n'y voyois aucune aparence. Je me rendis chez Vaumale qui m'attendoit. Nous prîmes du caffè. Il affecta de ne me parler de rien. Comme j'allois sortir , il me dit , où passez - vous vos avant-soupers ordinairement ? Je lui répondis que je n'avois encore aucune habitude , & que je me retirois de fort bonne heure dans mon Couvent. Voulez vous , me dit-il , que je vous mène dans une maison , où la maîtresse a deux jolies filles. C'est la Gouvernante de la Citadelle. J'étois si éloigné d'avoir aucun soupçon sur son compte , que s'il m'eut proposé d'aller par-tout ailleurs, je l'aurois suivi. Comme je n'avois jamais vû la Citadelle , je l'acceptai avec plaisir. Nous nous mîmes en chemin , & lorsque je fus arrivé entre le pont de l'avance & celui de la place , nous trouvâmes le Gouverneur qui sortoit. Vaumale fit arrêter ion carosse. J'ai un Mémoire , lui dit-il , à vous rendre de la part de Mr. le Comte de Montemar. Il lui donna en même tems un papier. Le Gouverneur , l'ayant lu , lui dit , qui faut-il arrêter ?

E 3 C'est

C'est Monsieur, dit Vaumale, en me montrant. Le Gouverneur alors m'ordonna de rendre mon épée au Sergent de garde, qu'il apëlla. Il m'eut été inutile de penser à me défendre. J'étois enfermé dans la Citadelle entre deux corps-de-garde. Je me contentai de dire à Vaumale; Monsieur, nous nous reverrons. Vous me sçauvez gré un jour de ce que je fais, me dit-il.

On me mena dans une tour, qui faisoit la plus belle prison du monde, s'il peut y en avoir de telles. J'y trouvai un jeune Colonel Italien, nommé le Comte Baratieri, qui avoit été arrêté pour une affaire qu'il avoit eue. Il y avoit le neveu d'un grand d'Espagne & le Fils du Commissaire Ordonnateur de la Catalogne. Ces deux-ci étoient pour un cas semblable au mien. Ces Messieurs me reçurent fort poliment. Ils parloient tous François. Je leur contai mes aventures. Ils en parurent d'autant plus touchés, que mon sort approchoit infiniment du leur. On peut juger de ce qui se passoit dans mon cœur. Deux jours s'écoulèrent sans

sans que je pusse avoir aucune nouvelle de Sylvie. Il y avoit ordre de ne laisser parler aucun des Prisonniers de la Tour à qui que ce soit.

Cependant Sylvie envoya aux Mathurins pour sçavoir de mes nouvelles. On ne sçauroit exprimer quel fut son desespoir, lorsqu'on lui aprit qu'il y avoit deux jours que je n'avois point paru. Elle crut d'abord qu'ennuyé des longueurs & des fatigues que nous essuyions, je l'avois abandonnée. Mais ensuite faisant réflexion sur mon caractère & combien il étoit éloigné d'une pareille perfidie, elle comprit qu'il falloit que j'eusse été enlevé, ou arrêté, sans qu'on le sçût.

Vaumale s'étoit bien gardé de le dire. Il avoit joué un jeu à se faire un affaire fort sérieuse, comme je le dirai dans la suite. Il avoit dit au Comte de Montemar qu'il me feroit embarquer sans qu'on le sçût. Celui-ci charmé, à cause de l'aventure qui étoit arrivée à sa fille, de faire peine aux gens d'Eglise, avoit donné l'ordre pour m'arrêter, si on pouvoit m'obliger par finesse à

sortir de la Ville , pour qu'on n'en fût rien. Le projet de Vaumale étoit de me remettre à un Capitaine de Vaisseau , qui auroit répondu de moi jusqu'en France. Il auroit réussi , si le Ciel ne m'eut inspiré un heureux artifice. J'avois demandé la permission d'écrire à ces deux Capitaines , que j'avois rencontrés en entrant en Espagne. On me la refusa constamment. Je voulus voir Vaumale. On me dit qu'il étoit parti pour Gironne. Je dis que je voulois me confesser & qu'on me fit venir un Prêtre. A ce mot de Prêtre , la Sentinelle s'inclina. Le Sergent de garde à notre Tour courut chez le Commandant , & revint me dire qu'on alloit m'amener un Confesseur.

Ce
Projet
man-
que.

Une heure après , quelle fut ma surprise , lorsque je vis entrer mon Chevalier de l'Inquisition ! Quoi ! Vous êtes ici , me dit-il , & c'est pour vous qu'on est venu me chercher ! Ah ! je vous jure sur la croix que je porte , que je vous tirerai d'ici. Je cours avertir Mr. le Grand - Vicaire & votre Maîtresse de votre situation.

DU M. D'ARGENS. 57

Il y a deux jours que la pauvre fille n'a point pris de nourriture. Mon Confesseur disparut à ces mots. Il revint deux heures après avec le Promoteur d'Officialité, qui m'arrêta dans la prison de la part de l'Eglise, & ordonna au Gouverneur d'avoir à me représenter toutesfois & quantes elle me demanderoit.

Dès ce moment, l'entrée de la Le Tour fut permise à mes amis. Je ^{Mar-}reçus des lettres de Sylvie. J'en avois ^{quis}est souvent trois ou quatre par jour. moins Elle m'écrivoit de me tranquiliser, & resser- que de la façon dont alloient nos ^{ré.} affaires, nous en verrions bien-tôt la fin. Je demeurai deux mois dans ma Tour, arrêté par le Roi d'Espagne d'un côté, & par l'Eglise de l'autre. Cependant mon départ avoit fait un bruit infini en France. On ignoroit où j'étois allé. Mais les lettres qu'on avoit écrites à Aix à l'Official, apprirent que j'étois en Espagne & que je voulois épouser Sylvie.

Démar-

Je ne sçauois exprimer la colère de ^{ches de} mon pere. Il jura de m'exhérer. ^{sa fa-} Il demanda une lettre de cachet pour ^{mille} moi, ^{contre} lui.

moi, s'il pouvoit me faire revenir en France, & envoya à Barcelonne un de ses amis, nommé Crivelly, homme d'esprit & d'un excellent caractère, pour intervenir en son nom. Il le chargea d'une procédure qu'il fit faire par le Juge criminel à Aix, où Sylvie étoit dépeinte comme la plus grande malheureuse du monde.

Mé- Dès que Crivelly fut arrivé, il vint
moires me voir & me montra l'information
qu'il qu'on avoit faite contre Sylvie. El-
présen- le me causa plus d'indignation que
te à l'E- de colére. Cependant comme je crai-
vêque. gnois qu'elle ne prévint l'Evêque &
le Grand - Vicaire, qui étoient les
deux seules personnes maîtresses de
mon fort, j'écrivis un mémoire de
vingt feuilles en latin, que je leur
envoyai. Crivelly y répondit assez
bien. Mais comme j'étois fondé &
que j'avois pour moi tous les Casui-
tes Espagnols & le Concile de Tren-
te, il me fut aisé, dans une réponse
de six feuilles, d'anéantir toutes les
objections.

Crivelly comprit bien qu'il falloit
mettre en œuvre autre chose que des
argu-

argumens. Il venoit me voir tous les jours, il étoit poli infiniment, & quoiqu'il fut mon plus grand adversaire, je ne pouvois m'empêcher de l'aimer. Je comparois ses manières avec celles de Vaumale, qui étoit un Provençal pétulant & à qui j'avois été obligé d'interdire ma chambre, de peur de m'emporter à quelque violence. Je m'étois bien promis en sortant de prison d'avoir une affaire avec lui, & lorsqu'il m'étoit venu voir, je ne m'étois contraint que pour être plus sûr de mon fait. Il n'osoit pas même agir ouvertement, parce que Sylvie, qui s'étoit fait des amis dans le Couvent, menaçoit de le prendre à partie. Ainsi Crivelly étoit le seul qui fut déclaré contre moi. Il me fonda plusieurs fois de toutes les manières imaginables. Mais il me trouva ferme dans mes sentimens, & il perdit ses peines à vouloir m'éloigner de Sylvie.

Il s'attacha à elle. Il lui demanda la permission de l'aller voir. Il se plaignoit de la commission dont il étoit chargé. Enfin il sçut plaire tant à la Maîtresse qu'à l'Amant.

Quand

Quand il vit que Sylvie l'écouloit ; il lui fit pressentir , que puisqu'elle m'aimoit véritablement , elle devoit ne point me rendre malheureux. Que mon pere lui donneroit dequoi s'établir. Que tôt ou tard , reconnoissant la faute que j'avois faite , je la quitterois. Que le lendemain que nous serions mariez en Espagne , mon pere feroit casser notre mariage en France. L'Intendante , que Crivelly avoit mise dans son parti , tenoit les mêmes discours.

Elle J'étois destiné à être malheureux.
 promet Mon sort influa dans ce moment sur
 de ne le caractère de Sylvie. Elle se dé-
 point mentit , & me sacrifia à douze mille
 épou- livres que mon pere lui donna. Cri-
 ser le velly & l'Intendante lui firent signer
 Mar- un écrit , par lequel elle se départ-
 quis. toit de tous ses droits & déclaroit
 ne vouloir pas m'épouser , quand
 même je le voudrois. Elle renditen
 conséquence les promesses & le dédit
 que je lui avois fait. Je ne pensois
 à rien moins qu'à cette rupture. J'a-
 vois reçu la veille deux lettres de
 Sylvie. Mon affaire prenoit un fort
 bon train.

Qu'on

Qu'on juge quelle fut ma surprise, lorsque Crivelly me montra la déclaration de Sylvie, & mes promesses ! Je restai immobile. Il me fut impossible de dire un seul mot. Crivelly eut l'attention, pour ne point augmenter ma peine, de sortir, & il me laissa seul avec mon Commissaire de l'Inquisition, qui étoit aussi stupéfait que moi. Je le priai de vouloir se charger d'une lettre pour elle & de m'en apporter la réponse. Il s'acquitta de sa commission. Mais la lettre de Sylvie ne fit qu'augmenter mon desespoir. Elle est si profondément gravée dans mon cœur, que je n'en oublierai jamais les termes.

Je viens de vous rendre à votre famille. Partez, & oubliez - moi, si qu'elle cela peut vous rendre heureux. Je vais lui faire des vœux, qui m'attacheront pour le reste de ma vie dans le Couvent où je suis, & me punir d'avoir donné trop facilement dans des idées qui m'ont plongée dans les plus grands malheurs. Adieu. Ne m'écrivez plus ; car je ne vous ferois point de réponse.

La lecture de cette lettre me rendit comme insensible pour un instant.

Lettre

écrit.

Déses-

poir où

il tom-

tant. be.

tant. Ensuite revenant à moi-même, je compris que mes maux étoient de ceux que la mort seule peut finir. L'unique chose qui m'embarrassoit étoit d'avoir du poison. Le désespoir m'en fit trouver. Je pillai du verre, que je mêlai avec du tabac d'Espagne excessivement fort. J'en composai dix ou douze paquets, & lorsque je les eus préparés, j'écrivis cette lettre à Sylvie.

Sa lettre à Sylvie. *Je vais mourir, cruelle, & c'est vous qui conduisez les coups qui me font descendre dans le tombeau. Je vous pardonne de m'avoir rendu malheureux. Mais je ne puis souffrir que vous m'accusiez d'être cause de vos infortunes. Au moment que vous lisez cette lettre; je ne vis plus. Oubliez mon trépas, si cela peut bannir votre infidélité de votre mémoire.*

Il prend du poison. *J'envoyai cette lettre à Sylvie par celui qui nous apportoit à manger, & comme nous allions nous mettre à table & que nous étions tous enfermés dans la même chambre, je pris les balotes de poison que j'avois, & à la première cuillerée de soupe que j'avalai, j'en glissai une. A*

la

la seconde que je voulus prendre , Et on le tabac d'Espagne s'étant fondu dans l'en ma bouche je devins violet. Dans le ^{empê-}moment le Comte Baratieri , qui ^{che.}s'en aperçut , se doutant de quelque chose , se jeta sur moi. On me trouva le reste du poison sous ma serviette. On me fit avaler de l'huile malgré mes efforts , ce qui m'ayant fait vomir , empêcha que le verre pilé ne passât dans les intestins. J'en ai pourtant été incommodé fort longtemps de la poitrine & de l'estomac. Quand on m'eut enlevé le moyen de cesser de vivre , je n'eus plus d'autre recours qu'aux larmes. Je formai la résolution de me laisser mourir de faim.

Cependant le Ciel m'avoit desti On s'é-
né à de plus grands malheurs. Sylvie ^{force}avoit reçu ma lettre. A peine l'eut-^{en vain}elle lue , qu'elle troubla tout le Cou-^{de le}vent par ses pleurs. Crivelly ^{conso-}aprit ^{ler.}jusqu'où j'avois poussé ma rage. Il vint me voir & me dit tout ce qu'il put s'imaginer. Je ne lui répondis jamais un seul mot. Il lut dans mes regards que j'avois peu de part à la vie. Il courut chez Sylvie. Elle étoit per-

persuadée que je ne vivois plus. Il la dissuada & lui aprit qu'on m'avoit sauvé. Cette nouvelle la rassura un peu. Crivelly lui dit de m'écrire, pour m'empêcher de me porter à des extrêmitez si funestes. C'étoit bien son dessein, sans qu'il le lui conseilât. Elle m'envoya cette lettre.

Vivez, mon cher Marquis, ou je vous suivrai au tombeau. Votre dernière marque d'amour me fait voir combien vous méritez d'être aimé. Je vais me servir de l'argent que votre pere m'a donné, pour vivre seule dans une maison de campagne, en attendant que vous trouviez le secret de venir me joindre. Retournez en France, puisqu'il le faut. Mais revenez le plutôt que vous pourrez. Vous me trouverez toujours fidèle. Je vous le jure par votre amour, qui m'est plus cher que la lumière des Cieux.

On le
ramène
en
France.

Qu'on est foible, quand on est amoureux ! Cette lettre remit le calme dans mon ame. J'en reçus encore plusieurs autres pendant deux jours que je restai à Barcelone. Enfin je partis avec une escorte de vingt-cinq Maîtres qui avoient ordre de me remettre

mettre entre les mains du Gouverneur de la première ville François. En vain je demandai à voir Sylvie avant mon départ. Crivelly me dit qu'il avoit des défenses expresse de mon pere. Je m'en consolai, dans l'espérance que j'avois de la rejoindre bientôt. Je la laissois avec de l'argent dans un pays où elle n'avoit rien à craindre de mes parens; hors la peine que j'avois d'être éloigné d'elle, mon cœur étoit assez tranquille. Lorsque je fus arrivé à Bellegarde, Mr. le Comte de Pertuis m'envoya avec vingt Grenadiers, jusqu'à Perpignan.

Mr. d'Andresel, qui étoit pour lors Intendant du Roussillon & qui fut peu après Ambassadeur à Constantinople, m'envoya son carrosse à la porte de la ville. Nous nous y mîmes, Crivelly & moi, & allâmes descendre chez lui. Il me dit qu'il étoit au désespoir que le Roi lui eût envoyé une lettre de cachet pour me faire mettre dans la Citadelle de Perpignan. Qu'il espéroit que ce seroit pour peu de tems. Qu'il vouloit me conduire lui-même à Mr. de Monmejan, qui en étoit le Gouver-

Il est transféré dans la Citadelle de Perpignan

verneur. Il vint éfectivement avec moi & me presenta. Le Commandant me fit mille politesses ; il me retint à dîner avec Mr. d'Andresel , pria les Officiers de la Garnison de vouloir me recevoir à leur auberge , & me donna la Citadelle pour prison, quoique la lettre de cachet portât un ordre de me renfermer.

Sylvie
se ma-
rie en
Espan-
gne.

Crivelly partit, lorsqu'il m'eut établi dans mon nouveau domicile. Je n'y fus pas long-tems sans avoir des nouvelles de Sylvie. Je reçus plusieurs lettres de différentes personnes. Il m'en vint une entr'autres du Comte Baratieri , qui étoit sorti de prison & qui me marquoit qu'on parloit fort du mariage de Sylvie, que c'étoit l'Intendante qui le faisoit. Je traitai ces nouvelles de ridicules. Je pensois que Sylvie faisoit courir ces bruits, pour faire croire qu'elle ne pensoit plus à moi, lorsqu'on me manda qu'elle étoit mariée. J'eus beau lui écrire. Je n'en reçus plus aucune nouvelle. Je m'adressai à mon Commissaire de l'Inquisition. Il me marqua qu'il étoit vrai qu'elle avoit épousé un nommé Larcher , & que c'étoit

c'étoit Madame de Pédras qui avoit fait ce mariage. Je crus pour lors que Sylvie avoit tenu une conduite indigne d'une femme-d'honneur ; & qui ne l'auroit pas cru comme moi ? Il n'en étoit rien comme je l'ai appris dans la suite.

Cependant piqué au vif contr'el-
 le, je résolus de l'oublier & de finir
 mon esclavage qui duroit depuis six
 mois. Je m'adressai à Mr. d'Andre-
 sel, qui venoit d'être nommé Am-
 bassadeur à la Porte. Je lui propo-
 sai de l'accompagner. Il l'accepta
 avec plaisir. Il écrivit à ma famille,
 & moi de mon côté je m'adressai
 au Marquis de Chateaurenard, pour
 parler à mon pere, qui étoit son
 ami depuis long-tems & qui avoit
 beaucoup de confiance en lui. Je lui
 avois en mon particulier des obliga-
 tions qui seront éternellement gra-
 vées dans mon cœur. Il m'avoit sou-
 tenu contre les premiers mouve-
 mens de ma famille, & il l'avoit em-
 pêchée de se porter à de plus gran-
 des extrêmités. Comme il étoit re-
 connu pour un homme plein d'hon-
 neur, il s'étoit acquis le droit de dire

Le
 Mar-
 quis
 obtient
 son
 élar-
 gisse-
 ment.

ce qu'il pensoit , & il soutenoit ce caractère de sincérité par une naissance illustre & par beaucoup de bien. Il me fit réponse , qu'il avoit obtenu ce que je demandois , & que je partirois avec les fils de Mr. d'Andresel , qui venoient attendre leur pere à Toulon , où je trouverois un équipage dont j'aurois lieu d'être content. Je reçus quelques jours après le rapel de ma lettre de cachet , & fis le voyage de Perpignan à Aix avec le jeune Marquis d'Andresel & son frere.

Son re- Lorsque nous arrivâmes en Proven-
tour en ce , ils allèrent chez mon pere. Je
Pro- ne les accompagnai point , & je ne
vence. vis personne de ma famille qu'un frère , que j'aimois autant que Sylvie. Il venoit de justifier , tout jeune qu'il étoit , combien il méritoit ma tendresse. Mon pere lui ayant offert , s'il vouloit quitter la Croix de Malthe , de le faire l'aîné , il l'avoit refusé constamment. Son amitié pour moi ne s'est jamais démentie , & dans les malheurs qui me sont arrivez , elle a été la seule chose qui m'ait apporté quelque consolation. Il m'aprit que ma mere auroit fort souhaité de
me

DU M. D'ARGENS. 69

me voir , mais que mon pere s'y étoit fortement oposé. Elle avoit alors une tendresse infinie pour moi. Elle n'avoit pas peu contribué à faire consentir mon pere à la révocation de ma lettre de cachet. Bien plus , comme il se plaignoit beaucoup de la dépense que je lui avois causée , ma mere lui offrit de vendre ses diamans. Son amitié pour moi a bien changé dans la suite. Il semble que c'est mon destin d'être rendu malheureux par les personnes qui m'ont le plus aimé.

Après avoir pris congé de mon ^{Il se ré-} frere , je partis pour Toulon. Mon ^{conci-} pere y vint quelques jours après. ^{lie avec} Mr. l'Ambassadeur me mena chez ^{sa fa-} lui. Il me parla assez doucement , me ^{mille,} représenta le tort que je m'étois fait dans le monde , & finit par me dire qu'il souhaitoit que ma conduite fit oublier au public ma sottise , autant qu'il l'avoit déjà oubliée. Je ne m'attendois pas à une réprimande aussi modeste. Quoique je sente qu'il avoit le cœur fort bon , comme je ne suis pas celui de ses enfans qu'il a le plus aimé , je ne pensois pas en être quitte à si

70 MEMOIR DU M. D'ARGENS.

à si bon marché. A ce qu'il me disoit ,
je n'avois rien à répondre. Aussi ne
parlai-je point. Le Marquis de Cha-
teauxenard qui se trouvoit present a
ce raccommodement , changea de
discours. Il ne fut plus question de

Il s'em-
barque
pour
Con-
stanti-
nople.

rien. Trois ou quatre jours après ,
nous mêmes à la voile pour Alger ,
où nous devions passer avant d'aller a
Constantinoble , l'Ambassadeur ayant
été chargé des négociations particu-
lières pour les Beys d'Alger , Tunis
& Tripoli.

Fin du premier Livre.



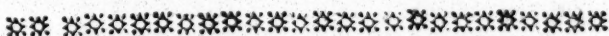
MEMOIRES



MEMOIRES

D E

M. LEMARQUIS
D'ARGENS.



LIVRE SECONDE.



L'ESCADE qui portoit Voya-
l'Ambassadeur, étoit com-ge de
posée de quatre Vaisseaux, Conf-
le *Solide* de soixante & dou-tanti-
ze pièces de canon, le *Toulonse* de nople.
soixante & seize, & deux Fréga-
res de cinquante, apellées la *Loi-*
re & la *Vestale*. Ces quatre vais-
seaux

seaux devoient suivre l'Ambassadeur jusqu'en Candie. Mr. de Grand-pré, qui commandoit l'Escadre, & qui montoit *le Toulouse*, devoit aller en Egypte avec *la Vestale*, & Mr. de Beaucaire, qui montoit *le Solide*, devoit mener l'Ambassadeur jusqu'à Constantinople, ayant la Loire pour conserve. Comme les négociations, dont Mr. d'Andresel étoit chargé, tenoient, ou à renouveler l'alliance, ou à déclarer la guerre, la France avoit voulu faire paroître quatre vaisseaux de guerre, sur ces Côtes, pour en imposer davantage.

On
mouil-
le aux
Fro-
men-
sières.

Après deux jours de navigation fort heureuse, le vent grossissant excessivement, nous fumes obligez de mouiller aux Fromentières. Les Isles qui portent ce nom, sont à quelques lieues de celles de Minorque & de Majorque. Elles ont été peuplées. Mais *Barberousse*, en revenant de France avec la Flote Turque, en fit les habitans esclaves & les vendit à Constantinople. Il n'y a plus aucune habitation. On y peut faire commodément de l'eau & du bois. Comme nous restâmes près de

huit

huit jours pour attendre le vent , je propoſai au Chevalier de Clairac , Capitaine dans le Régiment de la Marine , & Ingénieur en chef actuellement , avec qui j'avois fait connoiſſance , d'aller voir l'Iſle d'Yviça , qui n'eſt qu'à trois lieues des Fromentières. Clairac y conſentit , & ce fut dans ce petit voyage que nous liâmes une amitié , qui ne finira ſans doute qu'avec la vie. Il alloit à Conſtantinople par curioſité. Sçachant parfaitement les Mathématiques , il avoit cru pouvoir faire quelque nouvelle découverte. L'Ambaſſadeur , dont il étoit connu depuis long - tems , l'eſtimoit infiniment. Auſſi le méritoit-il. Quoi qu'il n'eût pour lors que ving-cinq ans , il y avoit peu d'hommes en France qui joigniſſent tant de ſcience & d'eſprit , à tant de jugement & de probité.

Yviça eſt une Iſle appartenante au ^{Le} Roi d'Eſpagne. Il y a une ville aſſez ^{Mar-} grande, mais mal bâtie, pleine de Cou-quis ^{va} vents des deux ſexes , ainſi que toutes ^{voir} celles qui ſont ſous la domination des ^{l'Iſle} Eſpagnols. Nous allâmes ſaluer le ^{d'Yvi-} Commandant. Il ſe tient dans le ^{ça.}

Château, situé sur une hauteur qui défend la Ville & l'entrée du Port. Ce Gouverneur se nommoit Dupuis & sortoit des Gardes Valonnes. Il nous retint malgré nous un jour entier. Nous le menâmes à nos Vaisseaux, où il salua l'Ambassadeur. Il y fut magnifiquement régalé par Mr. de Beaucaire, qui commandoit le Vaisseau où étoit Son Excellence. Cet Officier trouva le secret de manger dans ce passage plus de vingt mille écus au-delà de ce qu'il recevoit du Roi. Il étoit coutumier du fait, il n'avoit jamais commandé de Vaisseaux, qu'il n'eût perdu où les autres gagnent. Il a été fait Officier, Général depuis peu de tems, avec l'aprobation générale du Corps de la Marine.

Il ar- Le vent ayant changé, nous arri-
rive à vâmes en trente-huit heures devant
Alger. Alger. La ville salua nos vaisseaux
de vingt-un coups de canon, que
nous rendîmes coup pour coup. Une
heure après que nous eûmes mouil-
lé, le Consul de France vint à notre
bord voir l'Ambassadeur. Ils eurent
une conférence particulière.

Une

Une Escadre Hollandoise de cinq Vaisseaux de guerre , que nous avions trouvée devant Alger , fit le principal sujet de leur entretien. Elle inquiétoit infiniment Mr. d'Andresel. Il avoit des ordres exprès de la Cour de ne descendre à terre que lorsqu'il auroit parole qu'on signeroit le renouvellement de la paix. Les Hollandois las d'avoir la guerre avec eux , étoient pour traiter d'un accommodement. Cette circonstance rendoit notre négociation beaucoup plus difficile. Les Algériens ne vivent que de rapine. Il falloit nécessairement que s'ils faisoient la paix avec les Hollandois , ils rompiissent avec nous. Nous restâmes deux jours sans qu'il nous fut permis de débarquer. Le troisième , le Consul , suivi du Kiaia , ou Ministre du Bey , vint visiter l'Ambassadeur & lui déclarer de la part de son Maître , que le Divan avoit résolu de donner toute sorte de satisfaction à la France & de renouveler la paix.

Depuis ce jour , la négociation des Hollandois alla de mal en pis. La
 G 2 Ils lande.

négo- Ils en attribuèrent la cause au manque
cie auf- d'Interprète. Celui dont ils se servoient
fi. étant Esclave du Bey, ne lui osoit pas
rendre dans les termes précis ce qu'ils
disoient, & ils prièrent Mr. d'Andre-
fel de vouloir bien leur prêter le sien.
Ils furent obligez de mettre à la
voile quelques jours après, aussi fâ-
chez de notre arrivée que nous l'a-
vions été de les rencontrer.

Def- Alger est une Ville bâtie en amphi-
crip- théâtre, dont les rues sont étroites
tion & mal-propres, les maisons hautes,
d'Al- peu riantes, la plupart sans fenêtres
ger. du côté des rues. Les bâtimens sont
tous couverts de terrasses, où les
femmes vont se promener lorsque la
chaleur du soleil est finie. Elles sont
un peu plus libres en Afrique qu'en
Asie & à Constantinople. Il y a des
intrigues à Alger, mais il est dange-
reux d'en avoir. Les femmes n'y sont
servies que par des Esclaves Chré-
tiens. Elles les voyent même avec
plus de liberté que les Naturels du
pays, & de-là viennent bien des pas-
sions, qui finissent ordinairement par
d'étranges catastrophes.

Com- Lorsqu'un Chrétien est surpris avec
ment une

une Turque , il faut qu'il se fa- on y
 se Mahométan, ou qu'il soit empalé. traite
 Quoique le cas arrive assez souvent, les
 on voit néanmoins peu de Martyrs à Chré-
 Alger. Si c'est un Esclave, on se con- & les
 tente de lui donner deux ou trois cent Tur-
 coups de bâton sur la plante des ques
 pieds. L'intérêt personnel des Turcs qui ont
 a fait mettre cette différence entre affaire
 l'Esclave & celui qui est libre. Quant ensem-
 à la fille, avec lequel des deux qu'el-
 le soit surprise, elle est jettée dans
 la mer, la tête liée dans un sac, si
 son amant persiste dans le Christianis-
 me. Le Consul nous assura qu'on en
 avoit noyé une âgée de quinze ans,
 deux jours avant notre arrivée. On
 l'avoit surprise avec un Esclave Mal-
 thoïs, qui avoit essuyé quatre cent
 coups de bâton sur la plante des
 pieds, sans avoir été ébranlé. Il faut
 avouer que la grace fait quelquefois
 des Martyrs & des Confesseurs par
 des moyens bien scabreux.

Les femmes des Seigneurs ne peu-
 vent pas avoir des d'intrigues aussi
 facilement, par ce qu'elles sont gar-
 dées par des Eunuques. Mais il en
 est très-peu à Alger qui soient dans

le cas. Ces sortes d'Esclaves content infiniment, & n'étant propres à aucun travail, peu de ces Pirates sont en état d'en avoir. Je doute qu'il y ait à Alger quinze particuliers qui en ayent.

Ma-
rine
d'Al
ger.

La République n'a qu'un seul vaisseau à elle; tous les autres sont à des particuliers, & quand elle en a besoin, elle est maîtresse de s'en servir, soit pour son usage, soit pour grossir la flotte du Grand-Seigneur, à qui ils sont obligez de fournir un nombre de vaisseaux lorsqu'il est en guerre. C'est-là le seul tribut qu'ils donnent à la Porte.

Son
Gou-
verne-
ment.

Quant au reste de leur Gouvernement, ils le conduisent eux-mêmes. Ils sont les maîtres d'élire leur Dey, & de le déposer. Ils n'usent que trop de ce privilège. Peu de Deys régneront long-tems paisiblement. On nous montra le tombeau de sept Deys, qui avoient été élus & massacrés tous sept dans le même jour. Il falloit que le huitième fût bien hardi pour accepter la couronne.

Le Di-
van.

C'est le Divan général qui règle les affaires qui regardent l'Etat. Ce
Con-

DU M. D'ARGENS. 79

Conseil est composé des principaux de la Ville. Le Dey y préside. Ce sont leurs Etats - Généraux. Il y a un autre Tribunal pour les affaires des particuliers, qui revient à peu près à nos Bailliages, Leur justice est assez bonne & excessivement brève.

Le jour de l'Audience de l'Am-
 bassadeur étant fixé, il descendit à terre, au bruit de toute l'artillerie de l'Escadre. Deux des premiers de la République vinrent le recevoir sur le rivage à l'entrée du Port. Il alla d'abord chez le Consul, où il se reposa quelque-tems, & de-là il partit à pied, pour se rendre au Palais du Dey, accompagné de tous les Officiers de l'Escadre & précédé de sa maison. Le Dey le reçut dans l'appartement le plus superbe de son Palais. C'étoit une espèce de galerie, dont les murailles étoient re-blanchies & entourées de quelques sophas à la Turque assez mauvais. Il avoit autour de lui deux ou trois Turcs, quelques Esclaves Chrétiens, & deux Mousles Hollandois, qui lui servoient de Pages.

Au-
 dien-
 ce du
 Dey.

L'Ambassadeur s'assit dans un siège pareil au sien vis-à-vis de lui. Il lui parla la tête couverte & en François. La cérémonie fut faite dans un instant. On nous apporta du café & des pipes. Le Dey parla alors en Italien avec l'Ambassadeur, & nous restâmes une demie-heure avant que Mr. d'Andresel prit congé de lui. Au sortir de l'audience, l'Ambassadeur retourna chez le Consul, où il dîna, & l'après-dîné, il se rembarqua pour retourner à nos vaisseaux.

Mes malheurs & l'amour sembloient vouloir me donner le tems de respirer. Je sentoís renaître au fond de mon cœur cette liberté, après laquelle j'avois si fort soupiré. L'image de Sylvie se présentoit quelquefois à mon esprit. Mais je tâchois de l'en éloigner. J'avois repris une partie de ma gayeté, & malgré les maux que l'amour m'avoit causez, je ne pouvois haïr les femmes. Cette passion, qui m'avoit déjà fait essuyer tant de peines, pensa me courter cher à Alger.

Avan-
ture de,

L'Abbé de Biron, fils du Duc de
Biron,

DU M. D'ARGENS. 81

Biron, s'étoit embarqué avec nous, ^{Mar-}
 pour aller voir sa sœur Madame de ^{quis}
 Bonac, qui étoit à Constantinople ^{avec}
 avec son mari, a qui Mr. d'Andre- ^{une}
 fel devoit succéder. Il étoit aima- ^{Tur-}
 ble, vif, ayant beaucoup de génie. ^{que,}
 Je m'étois fait un plaisir de cultiver
 son amitié. Comme je ne le quittois
 guères, ayant passé un après-dîné
 sans le voir, je demandai à Clairac
 s'il ne sçavoit point où il étoit ? Il est
 sur la terrasse, me dit-il. Il y lorgne
 tant qu'il peut toutes les femmes qui
 sont sur les autres. Allons, lui dis-
 je, en faire autant que lui. Nous
 montâmes au haut de leur maison,
 & nous trouvâmes éfectivement l'Ab-
 bé de Biron. Vous venez un peu
 tard, nous dit-il. Il y avoit sur la
 terrasse attenante, une des plus jolies
 filles du monde. J'ai eu une conver-
 sation d'une demie-heure avec elle
 par des signes.

Dans le tems qu'il nous parloit, el-
 le reparut. Ah ! la voilà, dit l'Abbé.
 Voyez si je vous mens. Il avoit rai-
 son. J'avois vu peu de personnes aus-
 si jolies. Je la saluai à la Turque.
 Elle me rendit le salut. Clairac,
 l'Abbé

l'Abbé de Biron & moi , nous nous mêmes tous trois à gesticuler. Elle en faisoit autant de son côté.

Nous aurions bien pû lui parler , car nos terrasses se touchant & celle où nous étions étant beaucoup plus haute que la sienne , on ne pouvoit pas la découvrir. Mais nous craignions qu'on ne nous entendît & qu'il ne nous arrivât quelque-une de ces avanies , qui sont assez communes dans ce pays là.

Cependant l'occasion ne me paroissoit point aussi périlleuse que Clairac & l'Abbé de Biron le pensoient. Je lui dis que j'étois résolu de sauter dans la terrasse de la belle Turque. Etes-vous fou , me dit l'Abbé de Biron ? Ou bien êtes - vous las de vivre ? Non , dit Clairac , qui crut que je plaisantois. Il veut trouver un honnête prétexte pour se faire Turc. Il en fera tout ce que vous voudrez , lui dis-je. Mais je vais descendre dans le moment. L'Abbé de Biron & Clairac voyant que je parlois sérieusement , firent ce qu'ils purent pour me dissuader , & il n'avancèrent à rien. Soit , dit Clairac. Laissons le
 donc

DU M. D'ARGENS. 8;
donc seul , c'est son affaire , je le répète. Il n'y avoit pourtant pas autant de risque qu'ils se le figuroient. D'abord que j'étois dans la terrasse , je ne pouvois plus être vû , parce qu'elle étoit entourée de hautes murailles & que les autres maisons , excepté celle du Consul , étoient plus basses. Le seul danger que je courois étoit d'être aperçu , en montant ou en descendant la muraille , qui pouvoit bien avoir six pieds d'élévation. Le soleil étoit encore fort haut , & pendant la chaleur , il est rare que les Turcs monte sur leurs terrasses.

Ces raisons me paroissant excellentes , à peine l'Abbé de Biron & Clairac m'eurent-ils quitté , que sans consulter ma belle Algérienne , je sautai le long de la muraille dans sa maison. Elle fut si étonnée de me voir faire un coup si hardi , qu'elle ne sçut que dire. Je sçavois comment on faisoit l'amour à la Turquie. Je lui pris la main , je la lui baisai , elle ne s'en défendit pas , & après une conversation d'un quart-d'heure , où nous ne nous entendions guères l'un l'autre ,
je

je me mis dans le cas , ou d'être Turc , ou d'être empalé.

Je trouvai ma nouvelle conquête si belle , que je résolus , au risque de tout ce qui pourroit en arriver , de la revoir tous les jours jusqu'au départ des vaisseaux. Je le lui fis comprendre en Langue Franque , que je parlois un peu , & lorsque je voyois qu'elle avoit peine à concevoir , j'avois recours aux signes. Comme le jour baisoit extrêmement , elle me dit de me retirer & de venir sur la terrasse le lendemain à la même heure que j'y étois venu.

L'Abbé de Biron & Clairac , ne me voyant plus , crurent qu'il m'étoit arrivé quelque accident. Ils revinrent sur la terrasse dans le moment que je grimpois sur la muraille pour y monter. Ils ne pouvoient revenir de leur étonnement , & s'ils ne l'avoient vû eux-mêmes , ils auroient eu peine à le croire. Je leur contai mon aventure & ne pus leur cacher la résolution que j'avois prise d'y retourner. L'Abbé de Biron , qui vit combien je risquois , en avertit l'Ambassadeur , & je reçus de lui le
soir

soir un billet , par lequel il me prioit de l'aller joindre. Dès que je fus arrivé au vaisseau , il m'ordonna poliment de ne plus sortir tant que nous serions a Alger. Je vis bien qu'il sçavoit de quoi il étoit question , & l'Abbé de Biron m'avoua que c'étoit lui qui m'avoit fait arrêter. J'eus peu de tems à regretter ma Maîtresse. Nous partîmes deux jours après pour Tunis , où nous arrivâmes dans une semaine.

Nous mouillâmes à la rade auprès Des-
du Cap de Cartage, à la portée du ca-crip-
non des Forts de la Goulette, qui sont tion de
assez mauvais. On les a bâtis à l'em- Tunis.
bouchure d'un petit canal, large de
trente à quarante pieds & long de
cinq cens toises, qui joint un lac de
deux ou trois lieuës de circuit avec
la mer. Tunis est bâtie à cinq cens
pas de ce lac dans les terres & à trois
ou quatre lieuës de la mer, ce qui l'a
toujours mise à couvert des bombar-
demens.

C'est une Ville, plutôt marchande Et
que corsaire. Ses habitans n'ont que de son
de petits bâtimens, qui arment & dé- Gou-
sarment à Porto-Farine, Port de mer-menr,
à

à dix lieues de Tunis. Il y a à Tunis un Dey comme à Alger. Mais il n'a aucune autorité éfective, quoiqu'il ait tous les honneurs de la Royauté. C'est le Bey qui est le maître absolu & le Chef de l'Estat. Anciennement les Beys n'étoient que Commandans des troupes. Peu à peu ils ont dépouillé les Deys de toute leur autorité & se la sont appropriée. C'est le Bey qui décide de la paix & de la guerre, qui reçoit les Ambassadeurs, qui président au Divan.

Cour
du Bey. On nous reçut à Tunis avec les mêmes cérémonies qu'à Alger. Le Palais du Bey est infiniment plus beau que celui du Roi d'Alger. On y voit des appartemens fort bien meublées. La Cour est parée de carreaux de marbre blanc & bleu & entourée de quatre corps de logis. Ce sont des pavillons à la Turque, bâtie en demie-croix. La maison est bien mieux composée & a un air bien plus noble que celle du Dey d'Alger. Nous terminâmes aisément les affaires que nous avions avec les Tunisiens, parce qu'outre qu'elles n'étoient pas de conséquence, ils nous accordèrent tout

tout ce que nous leur demandâmes. Mais nous fûmes obligez de rester mouillez près de trois semaines pour attendre un vent favorable.

Je logeois chez le Consul de notre Nation , nommé Bignon , qui étoit de chez moi & ami de ma famille. Nous ne nous quittions jamais. Clairac & moi logions toujours ensemble.

L'aventure d'Alger m'avoit mis en goût de chercher fortune. Je le pressois sans cesse de se joindre à moi pour trouver quelque chose qui pût nous amuser. L'occasion ne tarda pas à se présenter.

Le Chevalier de Cougoulin , Officier de vaisseau , connu dans le monde <sup>Avan-
ture du</sup> par plusieurs pièces de vers de sa fa-^{Mar-}çon , qui ont été parfaitement bien re-quis à çues , s'étoit mis dans notre société. ^{Tunis.} Il aimoit infiniment le plaisir. Le hazard lui avoit procuré la connoissance d'un Juif , nommé Moïse. Ils étoient venus à parler des femmes du pays. Le Juif s'étoit offert , pour une légère récompense , de lui faire voir deux filles Juives , ou Turques , entre lesquelles il pourroit choisir , & Cougoulin avoit accepté le parti pour lui

lui & pour deux de ses amis. Il fa-
voit bien que nous ne le démentirions pas.

Il résolut que nous irions le lendemain à une lieue de la ville dans un Jardin qui appartenait à Moïse , & qu'il nous y feroit venir deux Juives & deux Turques. Pour faire la partie égale , nous menâmes avec nous un jeune Garde Marine , appelé Virville , fils du Commandant du Château de Dijon. Nous partîmes de chez le Consul sur les six heures du matin , sous le prétexte d'aller visiter des ruines antiques , qui sont autour de Tunis. A la porte de la ville nous trouvâmes des chevaux , que notre Mercure avoit eu soin de nous faire préparer. En moins d'une heure nous arrivâmes à la maison de campagne.

Nos Princesses n'y étoient point encore , & pour dissiper l'ennui que nous causoit leur absence , nous nous mîmes à déjeuner & à boire d'un excellent vin , dont nous avions apporté plusieurs bouteilles avec nous.

Il est difficile à quatre François
d'être

d'être à table , fans que les voisins s'en aperçoivent. Le vin nous inspirant de la gaieté , nous chantions à pleine tête. Un Seigneur du pays , premier Kiaia du Bey , Renégat Vénitien , dont le Jardin étoit auprès du nôtre , ayant entendu le tapage que nous faisions , demanda d'où venoit ce bruit ? On lui dit que c'étoient des Officiers François de la suite de l'Ambassadeur , qui étoient dans le Jardin d'un Juif. Il eut la curiosité de nous voir. Il nous envoya prier par deux de ses gens de vouloir bien lui faire l'honneur d'aller chez lui ; & quoiqu'il y eut à peine cent pas d'une maison à l'autre , on nous amena des chevaux de main , dont nous ne fîmes aucun usage. C'est la mode dans ce pays là d'en agir ainsi avec les personnes qu'on veut traiter avec distinction.

La politesse du Renégat ne nous fit point plaisir. Nous attendions nos Dames , & nous craignions que ne nous trouvant point au rendez-vous , elles ne retournassent à Tunis. Nous ne pouvions cependant refuser au Turc ce qu'il nous demandoit :

H notre

notre Juif nous assura que nous ne devions pas craindre que les filles s'en allassent & qu'il les retiendrait tant que dureroit notre visite. Comptant sur sa parole, & plus encore sur la précaution que nous avions eue de ne le point payer d'avance, nous allâmes chez le Renégat Vénitien.

Il étoit parfaitement bien logé. Il nous fit apporter du café & des pipes. Comme nous parlions Italien, Clairac & moi, assez passablement, nous fûmes d'abord les meilleurs amis du monde. Nous lui dûmes que nous avions de fort bon vin avec nous. Il ne refusa point d'en boire. Nous en vuidâmes plusieurs bouteilles.

Lorsque nous fûmes un peu échauffez, nous nous mîmes à parler de Religion. Cougoulin soutenoit fermement que Mahomet étoit un fort grand homme & qu'il ne doutoit pas que les Turcs ne fussent sauvez. Clairac vouloit même qu'on fit son salut dans cette Religion plus aisément que dans la Chrétienne. Avant la fin du repas, le Renégat se trouva le plus mauvais Musulman.

Auf-

DU M. D'ARGENS. 91

Aussi n'avoit-il pas embrassé cette ^{Histoire} Religion après l'avoir examinée. Aiant ^{re d'un} été fait esclave & étant devenu amou- ^{René-} reux de la fille de son Patron, il avoit ^{gat.} scû lui plaire, il s'étoit fait Turc & l'avoit épousée. Son Maître lui ayant donné la liberté, il avoit eu le secret de vendre le bien qu'il avoit dans son pays, sous prétexte de se racheter, & lorsqu'on lui en avoit envoyé l'argent, il avoit quitté ouvertement le Christianisme.

Nous en étions venus au point de ne plus faire aucun mystère. Cougoulin avoua au Renégat que nous attendions des filles dans le Jardin du Juif, & qu'aparemment elles n'étoient pas encore arrivées, puisqu'on ne nous en avoit pas avertis.

Tout yvre qu'étoit le Vénitien, il ^{Servi-} parut surpris de ce que lui disoit ^{ce qu'il} Cougoulin. C'est un grand malheu- ^{rend au} reux que ce Juif, nous dit-il. Quoi ! ^{Mar-} commettre ainsi des gens de votre ^{quis,} condition ! Gardez-vous bien de passer la nuit dans son Jardin. Nous sommes dans le tems du Ramadan. Les Turcs veillent & boivent toute la nuit. Il y a un nombre infini de

Mores répandus dans la campagne. S'ils avoient le moindre soupçon que vous fussiez avec des femmes Turques, ils vous feroient une affaire, dont tout le crédit de l'Ambassadeur ne vous sauveroit point. Ce misérable seroit peut-être le premier à vous trahir, dans l'espérance d'être récompensé.

Ce qu'il nous disoit étoit fort sensé. Mais il parloit à des gens yvres, & nous ne goûtions point ses raisons. Voyant qu'il ne pouvoit nous persuader; vous êtes donc résolu, nous dit-il, d'attendre ces filles? Restez dans mon Jardin. Je suis obligé de me trouver cette nuit chez le Bey, pour y rester jusqu'à demain midi. Je vous laisserai un Esclave Anglois qui sçait le François. Pourvû que vous ne sortiez point de mon Jardin, il n'est point de More assez hardi pour oser se présenter à la porte. Lorsque je serai parti, votre Juif peut y mener les femmes qui vous attendent. Mais ne sortez point du Jardin, que vous ne les ayez renvoyés auparavant. Nous le remercîâmes de la complaisance qu'il avoit pour nous, & étant par-

ti pour aller faire son service auprès du Bey, nous restâmes les maîtres de sa maison. Nous envoiâmes l'Esclave Anglois avertir notre Juif de venir nous trouver.

Il arriva peu de tems après, avec quatre filles assez jolies. L'une d'entr'elles étoit une Turque de seize à dix-sept ans. Elle nous plut à tous quatre. Il falloit sçavoir qui seroit possesseur de cette beauté. Le sort en décida. Elle me tomba en partage. Les autres suivirent pareillement les décrets du destin. J'avois une Turque, Clairac, de même, Virville & Cougoulin, les deux Juives. Nous nous étions pourtant promis qu'avant de finir la partie, nous troquerions d'épouses.

Après de tendres discours, dont notre Juif & l'Esclave Anglois étoient les interprètes, nous procédâmes à des actions plus sérieuses; & comme on ne peut continuer perpétuellement un exercice aussi pénible, pour nous délasser de nos fatigues, nous nous remîmes à table. Nos femmes, & sur tout les Turques, bûvoient du vin coups sur coups. Elles

les furent bien-tôt dans un état pareil à celui où nous étions depuis sept à huit heures. L'Esclave Anglois & le Juif n'étoient pas d'un plus grand sang froid que nous. Il étoit minuit, & nous comprions rester à table jusqu'au jour, lorsque nous vîmes paroître un Noir au milieu de nous.

Il avoit trouvé la porte du salon ouverte & s'étoit avancé jusqu'auprès de la table, avant que nous eussions pû l'apercevoir.

Scène
qui pen
se de-
venir
tragi-
que.

Cet homme marmotta quelques mots Turcs, que nous n'entendions pas. Dès l'instant qu'il les eut dit, la discorde se mit parmi nous. Nos femmes voulurent sortir. Les Turques sur-tout paroissoient fort effrayées. Le Juif s'arrachoit les cheveux. Le seul Esclave Anglois gardoit un silence, où il paroissoit entrer du mystère. Nous lui demandâmes ce que vouloit cet homme? Il nous dit que c'étoit le Jardinier de la maison, qu'ayant entendu qu'il y avoit des femmes, il étoit entré pour s'en éclaircir, qu'il vouloit aller avertir les Turcs, son maître ne nous ayant pas laissé son Jardin pour cet usage, qu'il falloit tâcher

cher de l'apaiser par quelque argent.

A ce mot, nous comprîmes aisément que c'étoit un jeu joué entre l'Anglois & le More, pour nous obliger de leur donner quelque chose. C'étoit aussi ce que nous pouvions faire de mieux. Je le proposai à Cougoulin. Il me traita de ridicule. Cette bagatelle vous embarrassasse, me dit-il ! Pardi voilà quelque chose de bien difficile. Je m'en vai tuer ce More. Nous attacherons l'Esclave Anglois pour le reste de la nuit, afin qu'il ne nous soit point à charge, & dès la pointe du jour nous regagnerons nos vaisseaux, & les filles & le Juif s'en iront de leur côté. Personne n'est dans le Jardin que nous. Nous ne craignons point d'insultes des Turcs, qui sont dehors & qui n'oseroient entrer dans la maison du Kiaia, outre qu'il est impossible qu'ils devinent que nous sommes ici. Ainsi mon cher, pour achever tranquillement notre partie, je vais sacrifier ce More à la triple Hécate.

C'est

C'est fort bien dit , continua Clairac. Son sang sera agréable à cette respectable Deesse , & j'ai toujours envie de tuer un Musulman.

Virville pendant ce discours s'étoit emparé de la porte du salon , pour que personne ne sortit. Comme il étoit le plus gris de tous , il chantoit , l'épée à la main , *poursuivons jusqu'au trépas l'Ennemi qui nous offense*. Allons , dit Cougoulin , il faut orner la victime de bandelettes & de guirlandes. A ces mots , il prend une serviette & s'avance vers le More , à qui l'Anglois ayant redit nos discours , avoit donné une peur épouvantable. Il se mit à genoux au milieu de la chambre. Il croisoit ses mains sur la poitrine & nous demandoit grace. Les femmes , l'Esclave Anglois , le Juif , tous pleuroient & se désespéroient.

J'ai cru , dis-je à Cougoulin jusqu'ici , que vous plaisantiez. J'ose vous assurer que tant que je vivrai , personne n'attentera sur les jours de ce misérable. Ha , ha , dit Virville , vous voulez qu'on le sa-
crifie

DU M. D'ARGENS. 97

crisie à Mademoiselle Sylvie. Eh bien soit. Tout nous est égal. Autant vaut-elle qu'Hécate. Si au lieu de l'avoir menée en Espagne, tu l'eusses conduite ici, nigaut, elle auroit pû elle-même faire le sacrifice. C'auroit été un Iphigenie en Barbarie.

Voyant combien peu j'avançois auprès d'eux, je m'adressai à Clairac. Eh quoi, lui dis-je, Chevalier, vous qui êtes rempli de sentimens, pouvez-vous penser de la sorte? Allons, me dit il, puisque tute veux, il en sera quitte pour la peur. Messieurs, continua-t'il, je sçais un moyen moins violent que celui dont vous voulez vous servir. Renvoyons les deux Turques que nous avons. Je garderai ici le More avec Virville, & d'Argens avec Cougoulin conduiront l'Anglois qui leur ira ouvrir la porte. Une fois que ces femmes seront hors du Jardin, nous refermerons la porte & nous n'aurons plus rien à craindre.

Nous nous rendîmes tous à son opinion, & nous dîmes à l'Esclave Anglois de venir avec nous. Lorsqu'il vit qu'il perdoit le fruit de l'avanie

I qu'il

qu'il vouloit nous faire, il tâcha de rassurer les Turques, pour les obliger à rester. Elles étoient trop éfrayées. Elles voulurent sortir, & ce misérable, en leur ouvrant la porte, enfonça un coup de couteau dans le bras de l'une. Cougoulin, qui s'en aperçut le premier au cri qu'elle fit, mit l'épée à la main pour tomber sur lui. Je le retins, & lui remontrai que si nous faisions du bruit, quelqu'un pourroit nous entendre, & qu'on arrêteroît ces filles infailliblement sur le chemin. Comme il commençoit à se dégriser, il se modéra assez facilement. Nous attendîmes le jour avec nos deux Juives paisiblement, & dès qu'il parut, nous retournâmes chez le Consul.

Ruines de Carthage. Il y avoit aparence que nous ferions bien-tôt route pour Tripoli. Je voulus voir les ruines de Carthage. Nous allâmes les visiter, Clairac & moi. Elles sont à trois lieuës de Tunis sur le bord du rivage. La Ville étoit bâtie sur une langue qui avance dans la Mer & qui forme un Cap, qu'on appelle encore le Cap Charthage. On y voit des morceaux d'aqueducs

99

m-

en

qui

ne sortit point du vaisseau. Il vouloit auparavant qu'on lui promît de rendre vingt cinq mille Piaftres Sevillannes, qui avoient été prises sur un Bâtiment Marseillois contre la foi publique. Ils ne voulurent jamais y consentir. Mr. d'Andrefel ayant fait dire au Bey , qu'il devoit se souvenir des François & qu'on pourroit les bombarder une seconde fois ; ils eurent l'insolence de répondre que Louis XIV. étoit mort , & que ce qui étoit aisé dans un tems , devenoit difficile dans l'autre.

Danger
que le
Mar-
quis y
court.

Il pensa nous arriver un accident des plus fâcheux à Clairac & à moi. Nous étions logez chez le Consul avec quelques autres François. Il prit envie au Bey de nous faire arrêter , pour lui servir d'ôtages en cas qu'on lui déclarât la guerre. Heureusement le Consul ayant été averti de ce dessein , nous fit retourner à nos vaisseaux. Un heure plus tard nous courions risque d'être prisonniers , & nous y aurions resté , selon toute aparence , jusqu'après le bombardement , qui se fit dix-huit mois après.

Pen-

DU M. D'ARGENS. 101

Pendant le tems que j'étois dans la ville , je vis un arc-de-triomphe de marbre blanc , beau & entier , qui est auprès du Port. Depuis mon retour en France , je l'ai vû gravé dans les Antiquitez de l'Afrique.

L'Ambassadeur n'ayant plus rien qui dût retarder son voyage de Constantinople , nous fîmes voiles vers Candie. Dès que nous l'eumes découverte , nos Vaisseaux se séparèrent. Ceux qui étoient destinés pour l'Egypte , prirent la route de Chypre , & nous poursuivîmes la nôtre pour l'Argentiére. C'est la première Isle de l'Archipel. Nous étions obligés de nous arrêter pour y prendre un Pilote particulier , que le Roi entretient pour la navigation de ses Vaisseaux dans cette mer. Dès que nous y eumes mouillé , Clairac & moi descendîmes à terre. Comme nous devions rester sept à huit jours pour faire des provisions , nous menâmes un Domestique avec nous pour nous aprêter à manger à la Françoisé. Notre premier soin fut de chercher un logement. Nous en trouvâmes un beaucoup

I 3 plus

plus commode que nous n'aurions cru.

Bonne fortune qu'il y trouve. Le jour que nous débarquâmes étoit la fête de l'Isle. Les femmes & filles Grecques étoient parées de leurs plus beaux habits. Elles se promenoient le long du rivage pour voir nos vaisseaux. Tandis que je m'informois d'un Prêtre Grec , que j'avois rencontré , s'il y avoit des cabarets , Clairac parloit à une fille fort jolie , qui paroissoit plongée dans la tristesse.

Cet homme ne m'ayant pas sçu dire , ce que je lui demandois , je rejoignis Clairac , qui me dit en Italien , qui est le langage des Isles , mêlé de quelque peu de François & de vieux Grec , vous qui êtes Médecin , n'auriez-vous point de remède pour cette belle malade ? Il faudroit , répondis-je , que son mal fût bien opiniâtre , si je n'en venois à bout. Je lui pris gravement la main , lui tâtai le poux & lui ordonnai de prendre du lait tous les matins.

Cou- tume étoit avec elle , tous les remèdes du singu- lière de monde ne sauroient la guérir. Eh quel

quel mal a-t'elle donc , lui repliquai- cette
 je ? Elle a perdu son mari , me ré. Elle.
 pondit - elle. Depuis deux jours il a
 épousé un autre fille à Metelin.
 Dans toutes ces Isles qui sont au pre-
 mier venu , les Corsaires ont établi
 la mode de se marier pour un cer-
 tain tems. Les Prêtres Grecs , qui sont
 des misérables , sans honneur , & sans
 religion , se sont prêtes à ces débauch-
 es. Isabella , c'étoit le nom qu'a-
 voit cette fille , avoit épousé un Grec
 de Millo , qui montoit une Galiote.
 Celui-ci ennuyé de sa femme , s'étoit
 remarié trois mois avant la fin de
 leur bail , & c'étoit une honte qui
 retomboit sur Isabella de n'avoir pas
 eu assez de mérite pour conserver
 son amant jusqu'au terme fixé , en-
 sorte qu'elle auroit peine à trouver
 d'autres maris.

L'amie d'Isabella nous ayant mis au
 fait de sa tristesse , pardi , s'écria
 Clairac , que ne me disiez-vous cela
 d'abord ? Je n'aurois pas apellé Mon-
 sieur le Médecin pour la guérir , &
 s'il ne faut qu'un mari pour réparer
 son honneur & la venger de ce fa-
 quin de Pirate , en voici un tout trou-

vé. Je l'épouserai pour huit jours
Et moi , dis-je , j'en offre autant de
son amie.

'Maria- Elles acceptèrent notre propo-
ge pas- tion fort volontiers. Il faut aller,
sager dit Julia , c'est le nom de ma future
du Mar- épouse , devant le Papas pour nous
quis. marier. J'irai devant le Grand Turc ,
dit Clairac. Mais au moins souvenez-
vous que ce n'est que pour huit jours.
La cérémonie du Prêtre Grec me
paroisant un peu forte , je m'y opo-
sai & dis que dans l'Isle , dès qu'on
nous verroit en ménage ensemble ,
on penseroit que nous serions mariez ,
& qu'en tout cas , il n'y avoit qu'à
dire que nous nous étions fait épouser
par l'Aumonier du Vaisseau. Elles
y consentirent , & nous allâmes nous
loger chez Isabella , Clairac , Julia ,
moi , & le Domestique que nous
avions amené.

Nous couchions tous quatre dans
la même chambre. D'abord notre
ménage fut assez tranquille. Mais
le diable s'en mêla bien-tôt. Julia
mon épouse étoit jolie. Cependant Isa-
bella avoit des yeux auxquels je ne
pouvois résister. Si Clairac eût pen-
sé

se sur ma femme comme je pensois sur la sienne , il eut été aisé de lui proposer un troc. Il n'étoit point dans les mêmes sentimens , & c'est ce qui rendoit la chose fort difficile.

Je m'avisai la seconde nuit, lors Suite
 que je crus tout le monde endormi , de ce
 de sortir de mon lit & de me glisser maria-
 dans celui de Clairac. Il m'enten- ge.
 dit marcher & fit semblant de dor-
 mir. Je passai du côté où étoit Isa-
 bella, & j'avois commencé à cocufier
 Clairac , lorsque le traître , feignant
 de s'éveiller , se mit à crier comme
 un diable. Isabella à ce bruit s'éveil-
 la. Surprise de se trouver entre les
 bras d'un autre homme que son époux,
 elle s'en arracha avec violence. Ma
 femme accourut à ce rapage , &
 me trouvant en flagrant délit , me
 prit aux cheveux & m'accabla de
 coups. Clairac riant à pleine tête ,
 disoit , c'est fort bien fait il con-
 vient de punir sévèrement l'adulté-
 re , j'aime les loix qui savent régler
 les desirs déréglez. Cependant hon-
 reux & battu , je regagnois mon
 lit. Ce fut bien pis. Mon épou-
 se jalouse ne voulut plus partager sa
 cou-

couche avec moi , & il me fallut passer le reste de la nuit sur une chaise. Le lendemain matin j'obtins ma grâce, & la paix fut mise dans notre ménage.

Le Chevalier de Cougoulin nous cherchoit par-tout. Il ne sçavoit ce que nous étions devenus. Il s'étoit informé vainement de nos nouvelles, lorsqu'étant parvenu au quartier d'Isabella , il aprit notre mariage. Nous fumes fort étonnez de le voir. Il y avoit cinq jours que nous goûtions les douceurs du Sacrement. Il nous en félicita. Nous le conviâmes à passer avec nous les trois jours que les vaisseaux devoient encore demeurer à la rade. Il s'en excusa sur ce qu'il falloit qu'il retournât le soir à bord. Il revint nous voir le lendemain avec deux de nos amis. Enfin le tems arriva où notre lien devoit se rompre par le départ des vaisseaux. Nous prîmes congé de nos épouses, qui nous reconduisirent jusques sur le rivage.

In-
cident
qui
pense

Cependant le Chevalier de Cougoulin pensa nous faire une affaire avec l'Aumônier du vaisseau. Il lui
dit

dit en badinant, que nous avions répandu le bruit dans l'Isle qu'il nous devoit mariez. Il prit d'abord la chose en plaisantant. Mais un Jésuite, nommé le Pere Baudry, que l'Ambassadeur avoit avec lui, voulut l'engager à se plaindre à Son Excellence contre nous, comme ayant joué la Religion. Il étoit sur le point de suivre le conseil du Jésuite. Mais les Officiers lui persuadèrent que c'étoit une plaisanterie de Congoulin & qu'il n'avoit point été question de lui.

La haine que le pere Baudry avoit conçue contre moi, venoit de ce que j'avois soutenu en plaisantant que Saint François Xavier n'avoit jamais été Jésuite.

De l'Argentiére nous allâmes mouiller à l'entrée du Détroit de Constantinople, vis à vis des ruines de Troye, auprès du Cap Sigée. On y voit encore quelques restes de cet *Ilium* si renommé par les Poëtes. Les Turcs en ont tiré une quantité de marbre prodigieuse pour bâtir la plupart de leurs Mosquées, & néanmoins il en reste encore considérable.

blement. Nous fûmes obligez , pour attendre le vent , de rester plus de six semaines à l'embouchure du Détroit.

Les
Turcs
enle-
vent un
Soldat
Fran-
çois.

Il arriva pendant ce tems là une affaire assez particulière. L'Ambassadeur descendoit quelquefois à terre pour se divertir. Il avoit une garde qu'on lui donnoit pour la sûreté de sa personne. Un jour en retournant au vaisseau , il s'aperçut qu'un des Soldats qui l'avoient accompagné ne se trouvoit plus. On fut près de deux jours sans en avoir aucune nouvelle. On aprit à la fin qu'il étoit dans un petit village à deux lieux du rivage , soit qu'il y eût été de lui-même , comme les Turcs le disoient , soit qu'on l'y eut conduit par force. On le reclama inutilement. Les Turcs répondirent qu'il étoit venu demander d'être Musulman , & qu'il falloit qu'il se le fit.

On les
oblige
de le
rendre.

Comme on vit leur opiniâreté , on dissimula , bien résolu de le ravoir , de quelque manière que ce fût. Le lendemain on retourna à terre sans l'Ambassadeur. On avoit fait mettre plusieurs

fleurs Gardes Marines & Officiers dans les Chaloupes, & on les avoit instruits du dessein qu'on avoit. Dès qu'on fut sur le rivage, plusieurs Turcs vinrent à leur ordinaire, pour acheter des marchandises, que nos Matelots leur vendoient. Quand il y en eut un certain nombre, M de Saurin, qui commandoit le détachement, donna le signal; on se saisit de cinq ou six Turcs, & on les traîna vers nos chaloupes. Nos Soldats, qui étoient sur le rivage, mirent la bayonnette au bout du fusil, pour empêcher qu'on ne les secourût. Il n'en étoit pas besoin, les autres prirent la fuite vers les montagnes. Nous ne pûmes en emmener que deux à nos vaisseaux. Les autres se trouvant plus forts que ceux qui les avoient saisis, s'arrachèrent de leurs mains. *Jousouppoff*, jeune Moscovite, fâché de ce que celui qu'il avoit arrêté l'avoit renversé par terre, lui tira un coup de fusil comme il s'enfuyoit. Ce coup sembla le signal de trente autres, qui partirent à la fois. Il n'y eut pourtant qu'un Turc blessé fort légèrement à la cuisse.

J'é-

Ac-
tion
hardie
d'un
Officier
Fran-
çois.

J'étois dans la chaloupe de Mr. de Saurin. Je lui aidai à y faire entrer les deux Turcs , que nous mêmes prisonniers & qu'il avoit arrêtez lui-même. Il fit une action infiniment hardie , qui lui sauva la vie. Un des Turcs qu'il avoit pris tira son poignard pour le fraper. Il n'avoit d'autres armes en main que sa canne. Il la lui plongea dans la gorge , & le renversant par terre , le fit desarmer par un Matelot. Le lendemain on nous ramena notre Soldat , & nous remîmes les deux Turcs en liberté. Nous crumes qu'on nous reprocheroit cette démarche , un peu trop vive , à la Porte. Mais le Grand Visir n'en parla point à l'Ambassadeur.

Mon mariage de l'Argentiére avoit infiniment altéré ma santé. Je fus obligé de demander à Mr. d'Andresel d'aller changer d'air aux Châteaux des Dardanelles , qui sont bâtis sur les ruines de Sestos & d'Abydos. J'y demeurai jusqu'à notre départ pour Constantinople , où nous arrivâmes trois semaines après.

Tant de gens ont fait la relation
de

DU M. D'ARGENS. III

de cette ville. On a tant décrit les cérémonies des Audiences des Ambassadeurs , & les mœurs & coutumes des Turcs sont si connues , que je ne m'arrêterai point à faire un recit de ce que j'ai vû à Constantinople. J'y ai demeuré cinq mois , au lieu de quinze jours que je pensois y rester. Mr. de Bonac arrêta les vaisseaux pendant tout ce tems-là , pour pouvoir terminer la négociation de la Moscovie avec la Porte à l'occasion de la Perse.

Cette affaire a fait un honneur infini à Mr. de Bonac. Il auroit été fâché qu'un autre y mit la dernière main. Mr. d'Andresel trouvoit extraordinaire, que lui arrivé à Constantinople , le Marquis de Bonac voulût y continuer le caractère d'Ambassadeur. Il avoit affaire à un esprit infiniment supérieur au sien. Il fallut qu'il passât par-tout où l'autre voulut.

Mr. d'Andresel avoit du génie plutôt pour le monde que pour les grandes affaires. Il entendoit bien les finances & avoit été un bon Intendant. Mais les Négociations étoient au-delà de sa sphère. Au reste

Négo-
ciation
du Mar-
quis de
Bonac
à la
Porte.

Carac-
tère de
ce Mi-
nistre
& de
Mr.
d'And-
resel.

il étoit bon , généreux , serviable ; affable , trop facile à croire ce qu'on lui disoit , & trop peu stable dans les sentimens.

Le Marquis de Bonac au contraire paroît d'abord n'avoit rien de brillant dans l'esprit. Peu de gens en ont autant que lui. C'est un aigle dans les affaires. Rien n'échape à la pénétration. Fin , délié , affectant de la simplicité , accablant de bienfaits ses parens , ses amis & ceux qui lui sont attachez , honnête homme , autant qu'un Ministre le peut être , bon François , aimant véritablement la gloire de sa Patrie. J'ai entendu dire à plusieurs Suisses à qui j'ai parlé de lui , qu'on se défoit si fort de ses talens & qu'on étoit si persuadé de l'étendue de son génie , que cette prévention lui devenoit nuisible dans bien des occasions.

Les
Turcs
peu
persua-
dez de
leur
Reli-
gion.

Je m'attachai à lui le plus qu'il me fut possible , & je l'accompagnai souvent chez les Turcs de considération , où il alloit dîner. C'est dans les repas que j'ai achevé de me persuader que par tout la Religion n'est crüe que du petit Peuple , ou
des

des personnes les plus éclairées. J'avois déjà vû en Allemagne des Luthériens fort peu persuadez. Je connoissois à fond la manière de penser des gens de condition de ma Patrie. Les Espagnols que j'avois fréquentez ne m'avoient point inspiré de dévotion. J'examinois les Turcs buvant du vin, mangeant du cochon, agitant des questions bien éloignées de l'Alcoran.

Un jour dînant avec l'Abbé de Biron, chez le fils de Mehemet Effendi Testerdar, qui avoit été Ambassadeur à Paris, il nous avoua sincèrement, que s'il pouvoit avoir son bien en France, il y passeroit avec plaisir. Et la Religion, lui dis-je ? Bon, bon, me répondit-il ! Les honnêtes gens sont de toutes les Religions.

Dans ces repas, où on buvoit copieusement, il n'étoit jamais question des femmes, ou tout au plus c'étoit des femmes Françaises. C'est une impolitesse extrême que de parler à un homme de son Sérail & de ses femmes. Leur jalousie va jusques-là.

K Aux

Histoi-
re du
Juif
Fonse-
ca.

Aux sentimens philosophiques que je puisai chez les Turcs, le hazard joignit la connoissance d'un Médecin Juif, nommé Fonseca. Il avoit long-tems dit la Messe en Espagne, où il étoit Prêtre & judaïsait en secret. L'Inquisition en ayant appris quelque chose, on alla chez lui pour le saisir, heureusement on ne trouva qu'un de ses frères. Ayant appris que le Saint Office étoit dans sa maison, il sortit de la ville & se sauva en France & de là à Constantinople, où il retourna publiquement au Judaïsme.

Je ne pouvois approuver qu'étant Juif, il eut voulu abuser de nos mystères. Que voulez-vous, me disoit-il ! Je cherchois à me cacher, & je croïois ce moyen le plus sûr de tous. Si j'avois été dans un pays libre, je ne me serois point porté à cette extrémité. Ce sont les cruautés de l'Inquisition qui m'y réduisirent. Elle avoit fait brûler mon grand-pere & mon oncle. Mon pere ne s'étoit sauvé de leurs mains que par sa fuite. Ils m'avoient pris âgé de huit ans & m'avoient baptemisé, sans sçavoir ce que je faisois.

Par-

DU M. D'ARGENS. 115

Parvenu à un certain âge, je voulus examiner la Religion qu'on m'avoit fait prendre. J'y trouvai des choses qui me parurent absurdes. Je ne me donnai pas la peine d'examiner les autres, que je sçavois ne différer que dans certains points. C'est ainsi que je retournai à la Religion de mes peres, la plus ancienne, la plus simple & la plus raisonnable, selon moi.

J'avois aussi des conversations fréquentes avec un Arménien, homme d'esprit, grand Spinosiste, qui avoit beaucoup voyagé & principalement en Hollande, où il avoit demeuré fort long tems. Quoiqu'il y eut à profiter pour bien des choses avec lui, j'étois pourtant d'un Système fort opposé au sien. J'ai toujours crû qu'il faut se refuser aux notions les plus claires, pour n'être pas persuadé de l'existence de Dieu. Il ne la croyoit pourtant pas. Il me fit présent d'un Manuscrit François fort beau, intitulé, *Doutes sur la Religion dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi.* Je l'ai perdu dans un voyage que j'ai fait en Italie.

Intri- Dans le tems que je m'apliquois
gues à la Philosophie, Clairac avoit tra-
nom- vaillé à s'emparer du cœur d'une jeu-
breuses ne personne. Il m'en parloit inces-
d'une samment comme de la meilleure for-
Fran- tune du monde. C'étoit la fille d'un
goise. Chirurgien François établi depuis
peu à Constantinople. Elle venoit
souvent avec sa mere au Palais ren-
dre des visites à Mr. d'Andresel, &
je m'apercevois que son Excellence
ne la regardoit pas avec des yeux
indifférens. J'en avertis Clairac,
qui me traita de visionnaire. Le tems
me justifia bien tôt & découvrit d'au-
tres choses, que je n'eusse jamais
soupçonnées.

Le Maître-d'Hôtel de l'Ambassa-
deur pria un jour à souper Madame
Varin & sa fille, c'étoit le nom de cel-
le qu'aimoit Clairac. Le souper de-
voit se faire dans la maison du Maître-
d'Hôtel, & l'Ambassadeur devoit s'y
trouver seul. Je ne sçai comment
Clairac en eut connoissance. Mais il
me raconta la chose en homme pi-
qué. Je lui proposai de nous mettre
de la partie, sans que l'Ambassadeur
pût

pût s'en défendre, en les surprenant lorsqu'ils seroient à table, sous le prétexte d'aller voir une femme appelée Madame Julien, qui logeoit dans la même maison.

Dès que l'Ambassadeur fut sorti du Avant-Palais & que nous jugeâmes qu'il étoit à table, nous allâmes droit à la chambre où le souper étoit. Nous trouvâmes les Convives en train de manger. Votre Excellence nous excusera, dit le Chevalier de Clairac. Nous allions chez Madame Julien & nous ne l'aurions point soupçonnée d'être ici.

L'Ambassadeur, qui ignoroit que Clairac fut bien avec sa Maitresse, crut la chose bonnement. Il ne pouvoit se dispenser de nous inviter. Asseyez-vous, Chevalier, dit-il à Clairac, & mangez un morceau ici avec le Marquis. Nous ne nous fîmes pas prier davantage. Nous nous mîmes à table, & bûmes largement à notre ordinaire.

Il y avoit cette nuit un bal chez l'Ambassadeur d'Angleterre. Nous nous doutions que Mr d'Andresel se masqueroit avec la petite Va-

118 M E M O I R E S

rin. C'étoit auffi fon deffein. Mais ne voulant point être connu , à la fin du repas il dit à la petite Varin , je vous ramenerai , quand vous voudrez , chez votre mere. Nous n'eumes rien à répondre. Auffi prîmes-nous congé de lui , & nous lui demandâmes s'il ne vouloit rien envoyer au bal. Divertiffiez vous bien , nous dit-il. Pour moi , je vai me coucher. Et ne parlez fur-tout à qui que ce foit de notre foupé.

Nous fûmes au bal tout de fuite , & une heure après nous vîmes entrer deux Masques , que nous reconnûmes bien - tôt pour l'Ambaffadeur & la Varin. Clairac cherchoit à lui parler. Mais il étoit difficile , Mr. d'Andrefel ne la quittant pas. A la fin , une femme l'ayant pris à danfer , la Varin refta feule. Clairac prit ce tems pour lui parler , & comme c'étoit avec vivacité , il ne s'aperçut pas que l'Ambaffadeur , qui avoit danfé , l'écoutoit par derrière.

Il continua de tenir un langage , qui aprit à fon rival qu'il fe trompoit.

DU M. D'ARGENS. 119

poit , s'il croyoit être le seul qui eût eu des faveurs de la Varin. Piqué de ce qu'il venoit d'entendre , il sortit du bal , sans qu'on s'en aperçut , & y laissa sa maîtresse , qui ne le voyant plus , le chercha vainement , & se douta de quoi il étoit question.

L'aventure n'ayant pû être secret. Adref-
te , il s'y trouva plus de gens inté- se d'u-
ressez qu'on ne l'auroit pensé. Le ne Co-
jeune Marquis d'Andresel fut tout quette.
étonné de trouver un rival dans son pere. Pour se venger , il montra une vingtaine de lettres de sa Princessse. Virville fut encore plus scandalisé. Elle lui avoit donné une promesse de mariage. Enfin , le fait aprofondi & mis au jour , il se trouva que depuis trois mois elle avoit ménagé quatre amans , avec lesquels elle couchoit & qu'elle auroit conservé davantage sans la surprise du bal.

Comme nous devons partir incessamment , je fis un voyage jusqu'à Re-
la Mer Noire , & lorsque je fus re- tour du
venu , nous nous embarquâmes deux Mar-
quis de quis de
France.
ou

120 MEMOIR.DUM.D'ARGENS.

deux ou trois jours après pour Toulon. J'y arrivai avec Mr de Bonac , le vingt-septième jour de notre départ de Constantinople , sans avoir relâché en aucun endroit.

Fin du second Livre.



MEMOIRES



MEMOIRES

D E

M. LEMARQUIS

D'ARGENS.

LIVRE TROISIE' ME.

DE's que je fus chez mon pere, il fallut que je pris-^{Le} Mar-
se un état que j'avois vou-^{quis}
lu éviter jusqu'alors. La ^{prend}
situation presente de mes affaires ^{le parti}
m'obligeoit de ménager ma famille. ^{de la}
Je passai Avocat & peu de tems ^{robe;}
après mon pere m'acheta une char-
ge pour m'aquérir le service, dont
L j'avois

J'avois besoin pour occuper un jour celle de Procureur Général du Parlement. Ce qui avoit engagé mon pere à vouloir me mettre dans la robe , étoit l'envie qu'il avoit de conserver dans sa famille , cet emploi dont il étoit revêtu.

Il
fait l'a-
mour
à une
bour-
geoise
qui le
trom-
pe.

Pour égayer une étude , qui me paroissoit aussi sérieuse que celle du Droit , je devins amoureux d'une petite bourgeoise , qui demeurait dans une des terres de mon pere. Je ne languis pas long-tems. La vanité d'être aimée du fils aîné du Seigneur l'auroit seule déterminée à se rendre. Je n'aimois point encore réellement. Mais je fus étonné de voir que j'étois dans le même cas que le Chevalier de Clairac avec la Varin. Jannette , c'est son nom , avoit en secret pour amant le fils d'un Fermier de mon pere. C'étoit lui qui étoit l'heureux , & j'étois celui qui fournissoit à la dépense.

Il est
de nou-
veau
trompé.
Je résolus de ne plus m'attacher qu'à des femmes de condition. Je me flâtois de trouver chez elles ce que je n'avois point rencontré ailleurs. Je fus bien-tôt desabusé, Made-
moi-

moiselle D***, à qui je m'attachai, & qui pouvoit me convenir pour un établissement solide, ne dédaigna point les vœux que je lui offrois. Je crus qu'elle ne seroit point fâchée que je la fisse demander à ses parens. J'avois déjà fait agir auprès des miens, lorsque je m'aperçus que j'avois un rival, & un rival aimé.

Piqué du peu de fidélité des femmes, & rebuté de leur caractère, je résolus de m'appliquer entièrement à l'étude, & je commençai à paroître au Barreau avec aplaudissement. La première cause que je plaidai fut assez particulière. Un Pâtissier de Paris, nommé d'Origny, s'étoit établi à Marseille. Il excelloit dans son métier, mais il avoit bien d'autres talens. La nature l'avoit infiniment avanta-^{Il plaide de une}gé par des mérites cachez, & jamais Centaure n'avoit rien porté d'égal. Soit vanité, soit qu'il tirât de-là quelque profit, il étoit coutumier d'en exhiber la vue à la plupart des filles qui venoient chez lui. Quelques-unes n'en étoient point fâchées. D'autres en profitoient. D'autres s'en scandalisoient. Une dévo-

te, qui se trouvoit de ce nombre, porta sa plainte aux Consuls. Ils firent arrêter d'Origny & le condamnerent à mille écus d'amende & à être mis sur le cheval de bois pendant trois jours, à l'heure du marché. D'Origny apella de cette Sentence au Parlement. Je plaidai pour lui & gagnai son procès.

Autre plaidoyer de l'Auteur. Cette cause, qui dans le fond étoit une plaisanterie, me donna quelque goût pour mon métier. Je fus aplaudi. Rien ne flâte plus les jeunes gens. Je voulus montrer que j'étois capable de quelque chose de plus sérieux. Je me chargeai d'une cause très importante par les circonstances. Un jeune Provençal de bonne famille avoit passé à Lausanne, où il avoit changé de Religion & épousé une fille du pays. Revenu en France il avoit abjuré. Sa femme le suivit peu après, pour demander la continuation de son mariage. Je portois la parole pour les Gens du Roi. Gêné par les Ordonnances, & ne pouvant faire autrement que de déclarer le mariage nul, je le fis de telle façon, que j'obligeai les Juges de condam-

damner ce jeune homme à une amende & à des dédommagemens considérables.

Cette affaire étonna bien des gens. Il se Ils étoient surpris qu'ayant vécu comme donne me j'avois fait jusqu'alors , j'eusse pû à l'étude. acquérir autant de facilité que j'en avois pour le sciences. Je résolus même de m'y adonner entièrement. Romans , Historiettes , tout fut banni de mon cabinet. Locke succéda à Madame de Villegieu , Gassendi & Rohault à Clélie & à l'Astrée. J'appris , pour me dissiper dans mes momens de loisir , la Musique & à peindre , & en dix-huit mois de tems , je me rendis assez sçavant pour n'avoir plus besoin de Maîtres de la Province. J'ai depuis poussé la Peinture beaucoup plus loin , & j'ai fait un voyage en Italie pour m'y perfectionner le plus qu'il m'a été possible.

Un tems aussi heureux devoit en-Il vient fin cesser. J'étois né pour être le ^{un Opéra} jouet perpétuel des caprices de l'a-^{ra à} mour & de la fortune. L'Opéra de ^{Aix.} Marseille vint passer trois mois à Aix. Le Théâtre devoit m'être

L 3 fatal

fatal encore une fois. Je sortirois si peu de chez moi , depuis deux ans que j'étois revenu de Constantinople , que mes amis furent surpris de me voir à la première représentation de l'Opéra. Quoi ! vous rentrez dans le monde , me dirent-ils ! Il faut donc que vous fassiez comme les autres. Nous sommes six , qui soupions le soir avec des Demoiselles. Vous en ferez aussi. Je le veux bien , leur dis-je. Ma Philosophie s'accommode de tout.

Ré-
flexion
sur les
mœurs
des
fem-
mes
d'Opé-
ra.

Au sortir de l'Opéra , nous allâmes souper chez la Catalane. On apelloit ainsi la première Actrice , qui chantoit aussi des airs Italiens. Ceux qui connoissent le Théâtre , savent la différence des mœurs de la Comédie à celles de l'Opéra. On peut dire sans faire l'Apologie des Comédiennes , dont peu méritent d'être canonisées comme Vierges , qu'il y a plus de différence d'elles aux Filles de l'Opéra , que des Vestales aux anciennes Courtisannes de Rome. On ne sçauroit dire combien la débauche régné parmi les dernières , & pendant le tems que j'ai vé-

cu

eu avec elles , j'ai toujours vû des choses qui m'ont paru surprenantes. Le

Notre souper ne fut pas modeste. ^{Mar-}
 J'étois auprès de la Catalane. Je la ^{quis}
 trouvai plus réservée que les autres. ^{de-}
 Aussi l'étoit-elle réellement. A six ^{vient}
 heures du matin chacun se retira chez ^{amou-}
 soi. Le lendemain je retournai chez ^{reux}
 la Catalane. Je me figurois que le ^{d'une}
 plaisir de l'entendre chanter m'y en- ^{Chan-}
 traînoit. En éfet , je ne sentoie en- ^{teuse.}
 core rien dont mon cœur dût s'al-
 larmer.

Cependant mon cabinet ne me plaisoit plus autant qu'autrefois. J'avois repris cet air de dissipation que donne le grand monde. Je soupois tous les soirs avec les filles de l'Opéra. Elles avoient chacune fait provision d'un amant en titre , dès le premier souper , & Dieu sçait si elles s'en tenoient à un seul.

Un de mes amis , nommé de Jouques , avoit pris sur son compte la Campourfi. Elle étoit jolie , aimable , mais coquette au-de'à de l'expression. Son amant au contraire avoit un caractère parfait. Il étoit sincère , généreux , officieux , d'une douceur

infinie, & joignoit à ces qualitez beaucoup d'esprit. Sa Maîtresse logeoit dans la même maison que la Catalane. C'est ce qui nous fit naître l'idée de faire des parties moins turbulentes que ne l'étoient nos soupers. Nous résolûmes de manger tous les quatre seuls le plus souvent que nous pourrions.

Il en-
dort le
mari de
cette
fem
me.

La Catalane étoit mariée, & qui pis est, contre la règle & la bienséance du Théâtre, elle avoit un mari jaloux. Il falloit pour être tranquille l'amener au point de n'avoir aucun soupçon. Il aimoit infiniment le vin. Je lui persuadai que c'étoit la seule passion dont j'étois susceptible. Je lui dis même en confidence, qu'une incommodité que j'avois me rendoit depuis près de deux ans incapable de voir des femmes. Que le chagrin m'avoit réduit pendant un tems à vouloir me retirer du monde entièrement. Mais que j'avois compris en suite qu'on pouvoit fort bien y vivre heureux sans elles. Je lui fis si bien accroire ce que je lui disois, qu'il me donna dans la suite des marques étonnantes de sa crédulité.

J'é-

J'étois tous les jours avec des gens qui ne respiroient que la tendresse. Il étoit difficile que je restasse long-tems indifférent. J'aimois la Catalane sans le sçavoir , & je fus étonné, lorsque je m'aperçus combien j'avois fait de chemin sans y prendre garde. Elle avoit autant de goût pour moi que j'en avois pour elle.

Nous eumes peu de peine à nous ^{Il se} persuader que nous nous aimions. La ^{fait ai-} première marque essentielle que nous ^{mer} nous en donnâmes , fut dans sa loge. ^{d'elle.} Si le mari eût pû m'y voir , sans doute il se seroit desabusé de l'opinion qu'il avoit de moi.

Depuis ce jour je ne vis plus mes ^{Il se dé-} livres qu'avec horreur. Je m'éton- ^{goûte} nois comment j'avois pû me plaire ^{de la} dans un métier que je croyois ne ^{robe.} convenir qu'à un pédant. La robe me parut un état affreux. Ce qui me le rendoit encore plus odieux , étoit la contrainte où il m'obligeoit de vivre. Ma famille me representoit sans cesse qu'un homme destiné à la charge de Procureur - Général devoit avoir des mœurs qui parussent plus réglées , & moi je me promettois à moi-même
de

130 M E M O I R E S

de ne pas continuer davantage un métier , qui me rendoit esclave de mille bienféances , que je regardois comme ridicules.

Sa
Mai-
tresse
lui fa-
crifie
un ri-
val.

Avant de venir à Aix , la Catalane avoit eu un amant , je ne l'ignorois pas , je lui en avois parlé , & elle m'avoit promis de me le sacrifier. Elle me tint parole , & je lui en scus d'autant plus de gré , que le sacrifice étoit essentiel. Elle quittoit un Fermier Général pour un Fils de famille. Les filles de l'Opéra hésitent peu ordinairement entre les deux.

Autre
sacri-
fice
qu'elle
lui fait.

Mais ce n'étoit pas-là le rival le plus dangereux. Dans le tems qu'elle avoit cet homme sur son compte , elle aimoit en secret un jeune homme nommé Ganteaume. L'un payoit , & l'autre avoit le cœur. Réellement , si une infidélité peut s'excuser , celle-ci étoit dans le cas. Le Fermier-Général , apellé Briches , étoit un des hommes de France le plus laid. Il affectoit de faire le bel esprit , & ce faquin , ainsi que sont d'ordinaire ses pareils , n'avoit de mérite personnel que celui d'être excessivement riche. L'autre , au contraire , étoit aimable

à

DU M. D'ARGENS. 131

& d'une jolie figure. Il vint à Aix pour voir sa maîtresse. On lui dit qu'il étoit trahi. Il se plaignit & trouva le secret d'avoir plusieurs rendez-vous sans que je le sçusse. A la fin, l'ayant appris, je voulus rompre absolument avec elle. Elle s'offrit de me sacrifier ce second amant, comme elle avoit fait le premier. J'y consentis, elle me tint parole & donna congé à Ganteaume.

L'Opéra étant retourné à Marseil. Elle le le, je suivis ma Maîtresse. Cepen. trahit.
dant il fallut que je retournasse à Aix pour sept à huit jours. Il se passa pendant mon absence des choses assez particulières. Le Comte de Vintimille, avec qui j'avois été fort uni jusqu'alors, & qui soupoit souvent avec moi chez la Catalane, en devint amoureux. Il fit si bien qu'on lui donna ma place. D'abord que mes affaires furent finies, je partis en poste pour me rendre à Marseille. Ma Maîtresse, qui ne m'attendoit pas avoir profité de mon absence pour rendre Vintimille heureux.

J'allai en descendant de cheval chez elle, & je la trouvai avec Vintimille Il Pa-
ban-
don-
dans ne.

dans une situation qui n'avoit pas besoin de témoins. Ils étoient couchés tous les deux. Cette vision me causa un étonnement sans égal. Je ne pus m'empêcher de dire au Comte de Vintimille quelques paroles assez piquantes. Il ne s'est jamais trop piqué de bravoure. Le tout se passa en douceur. Je remontai à cheval & m'en allai, pour dissiper mon chagrin, dans les terres d'une de mes sœurs, mariée au Baron de la Garde, avec qui j'ai toujours parfaitement bien vécu & à qui j'ai même plusieurs obligations.

Il va à
Paris.

Peu de jours après, j'y reçus une lettre de mon pere, dans laquelle il m'écrivoit de l'aller joindre pour faire avec lui le voyage de Paris. Nous y arrivâmes au commencement de l'hyver. Ma dernière aventure m'avoit dégoûté des femmes. Je m'occupai le tems que je passai à Paris à la musique & à la peinture. J'allois dessiner tous les jours à l'Académie, & je fis connoissance avec Mr. Casé, un des grands Peintres qu'il y ait actuellement en Europe. Les affaires de mon pere étant finies, il

re-

repartit pour retourner en Proven-
ce, où je le suivis.

Mon cœur resta encore deux ou ^{Il rede-}
trois mois oisif. Mais bien-tôt l'a-
mour y reprit tous ses droits. J'al-^{amou-}
lai voir unes de mes sœurs, Pen-^{reux.}
sionnaire dans l'Abbaye de Saint Bar-
thélemi. Dans le parloir où nous
étions, j'aperçus une jeune fille,
dont les traits sembloient être faits
au pinceau. Elle paroissoit d'une
douceur infinie. Je demandai son
nom à ma sœur. Elle me dit qu'el-
le étoit fille d'un Négociant de
Marseille, qui avoit fait une ban-
queroute de deux cent mille écus
par la perte de deux vaisseaux. Que
la mere poursuivoit un procès pour
la répétition de sa dot, & que sa fille
ayant été autrefois Pensionnaire dans
ce Couvent, elle l'y avoit remise jus-
qu'à la conclusion de son affaire. ^{Il fait}

Je priai ma sœur de me faire faire con-
noissance avec elle. Comme elles ^{con-}
étoient fort amies, elle me presenta. ^{noissan-}
^{ce avec}
J'offris le peu de crédit que je pou-
vois avoir pour solliciter le procès de ^{la fille}
sa mere. Elle me remercia de la ^{d'un}
façon du monde la plus obligeante. ^{Négo-}
^{çant.}

Je

Je m'informai avant de sortir à quelle heure elle étoit au parloir ordinairement. Elle me dit que la mere venoit la voir tous les jours a deux heures. J'y retournai le lendemain & je les trouvai ensemble. J'offris à la mere tout ce qui dépendoit de moi , ajoutant que ma sœur m'avoit prié d'agir le plus vivement qu'il me seroit possible , & que l'amitié qu'elle avoit pour sa fille lui faisoit prendre une aussi tendre part à son procès , que si c'étoit une affaire qui l'intéressât elle-même. La conversation devint générale , & les parloirs s'étaient remplis de monde , je vis Mademoiselle de Belaudin avec plus de liberté.

Il lui Sa mere étant obligée de solliciter
donne les Juges , fut forcée de la quitter , &
une sé- comme elle se retiroit , je priai ma
rénade. sœur de l'engager à rester encore
quelque-tems. Elle le fit par complai-
sance , & je ne sortis de l'Abbaye que
le plus tard qu'il me fut possible.
L'appartement où elle couchoit
donnoit sur la rue. J'avertis ma
sœur que je viendrois pendant la
nuit lui faire donner une sérénité.

Je

DU M. D'ARGENS. 135

Je vous promets , me dit-elle , si vous venez de l'engager à se mettre à la fenêtre. Elles me tinrent parole toutes deux. Dès que mes Musiciens eurent commencé , je vis paroître de la clarté , à la lueur de laquelle j'aperçus deux personnes qui me firent signe de ne pas parler. Je n'avois garde de le faire. Un instant après il y eut plus de vingt Religieuses aux fenêtres. Je me tins toujours envelopé dans mon manteau, & on ignora dans l'Abbaye que je fusse l'auteur de cette symphonie.

le lendemain je retournai au par- Il se
loir. Sa mere venoit de sortir dans fait
l'instant , & ma sœur n'étant point écou-
encore descenduë , je pris ce moment ter.
pour lui dire ce que je pensois. Elle
m'écouta sans colere. Je la priai de
me permettre de la demander , lors-
que je viendrois voir ma sœur. El-
le me repondit , qu'elle n'étoit pas
absolument la maîtresse de venir à
la grille lorsqu'elle vouloit ; mais
qu'elle y étoit ordinairement à cette
heure. C'étoit m'en dire assez.
Aussi continuai-je pendant près d'un
mois

136 MEMOIRES

mois d'y aller tous les jours. J'avois abandonné les sciences & les arts pour la seconde fois. A peine j'étois amoureux que tout m'ennuyoit, excepté ma Maîtresse, & j'étois réellement touché de la Besaudin. Je crois même qu'après Sylvie, je n'ai rien aimé autant qu'elle.

Le procès de la mere devant bien-tôt se terminer, elle tira sa fille du Couvent pour aller solliciter ses Juges. Elle m'avertit qu'elle ne rentreroit plus. Cette nouvelle me fit une peine sensible par la contrainte où je serois dorénavant pour lui parler. L'amour m'inspira un moyen, qui fit que ce qui devoit me nuire me servit infiniment. Je pensois que je pourrois la voir chez sa mere, sous le prétexte de son procès qu'elle avoit infiniment à cœur. J'y allai, comme je l'avois projeté. Elle me fit beaucoup de politesses, & me pria de vouloir bien continuer mes soins, ajoutant qu'elle sentoit combien peu elle méritoit mes attentions, mais qu'elle espéroit que les prières de ma sœur feroient plus que les siennes. Je lui promis de lui rendre comp-

Il s'introduit chez la mere de sa Maîtresse.

compte tous les jours de ce que m'auroient dit les Juges, & je devins dès ce moment son sollicitateur en titre. Je voyois la fille tous les jours. Je lisois dans ses yeux & dans sa conduite que je ne lui étois point indifférent. Après deux mois d'assiduité, je fus assez heureux pour en obtenir l'aveu d'elle-même.

Le plaisir d'être aimé & d'en être sûr redoubla ma tendresse. Ce pendant mon destin étoit d'être toujours amoureux & toujours tourmenté. J'appris que ma chère Bésaudin avoit eu un amant avant moi. Je lui en parlai. Elle me l'avoua de bonne-foi. Vous n'avez point raison de vous plaindre, ajouta-t-elle. Outre que je ne pouvois pas vous aimer avant de vous connoître, l'amant que vous me reprochez étoit autorisé de ma famille, qui le regardoit comme un homme qui pouvoit me convenir pour époux. Après le renversement de ma fortune, mon pere ayant été obligé de passer dans les pays étrangers, mon amant sembla n'être point rebuté par la perte de mes biens. Je lui sçus gré de son désin-

M teref-

Histoi-
re de
cette
De-
moiselle.

téressement. Jusques-là je ne l'avois écouté que parce que ma famille l'ordonnoit. Je vins à l'aimer réellement. L'ingrat méritoit peu les sentimens que j'avois pour lui. Car après m'avoir empêché d'accepter plusieurs partis qui s'étoient présentés, malgré la situation de mes affaires, ayant trouvé un établissement avantageux, il se maria. Je fus si outrée de son procédé, que le mépris que m'inspira son caractère me consola de la perte que j'avois faite.

Il s'at- Je savois que ce qu'elle me disoit
tâche étoit vrai. Ainsi je ne trouvois rien
de plus là-dedans qui pût allarmer ma déli-
catesse. Si l'amour m'eût permis de
faire quelque réflexion, j'aurois dû
penser que l'engagement que je for-
mois pourroit me mener trop loin.
L'exemple de Sylvie devoit m'instruire des malheurs qu'entraînent les grandes passions. Mais je n'étois plus capable de raisonner. L'attachement que j'avois eu pour la Bessaudin étoit trop violent pour pouvoir le rompre; & loin de songer à me guérir, je ne pensois qu'à me
faire

faire aimer davantage & à obtenir des faveurs, que je regardois comme le prix & le but de l'amour.

J'avois deux difficultez à vaincre, ^{Mar} la sagesse de ma Maîtresse, & la ^{ques} présence de sa mere qui ne la quit- ^{d'a-}toit point. Je fus bien-tôt défait ^{mour} pour long-tems d'un de ces embarras. ^{qu'il} Sa mere eut une maladie, que lui ne. ^{luidon} causa la fatigue de son Procès. Elle fut près de quarante jours entre la vie & la mort. Je pris autant de soin d'elle pendant le cours de sa maladie qu'un fils l'eût pû faire. Je passois une partie de la nuit dans sa chambre. Je lui donnois moi-même ses remèdes & ses bouillons. J'étois regardé comme un ami de la maison. Ainsi personne ne prenoit garde à ma conduite. Je voyois ma Maîtresse tant que je voulois, je passois le jour & la nuit avec elle, je l'encourageois sur la santé de sa mere, je lui faisois espérer que sa maladie ne seroit pas mortelle. Je n'oubliois pas dans tous ces discours de répandre autant de tendresse que je le pouvois.

Elle
l'en ré-
com-
pense.

La Besaudin m'aimoit, elle étoit jeune, elle me croyoit honnête homme & discret. Nous étions des nuits entières tête-à-tête, ou avec un seul domestique. L'occasion étoit périlleuse. J'attaquai perpétuellement. Elle se défendit pendant un tems. A la fin elle succomba.

Dieux ! que je découvris de beautés & d'apas dans ce moment ! De toutes les femmes que j'ai aimées , c'est celle en qui j'ai vû le plus de charmes.

Sa mere commençant à recouvrer sa santé, elle fut plus de six semaines sans sortir du lit. Que ce tems est court pour un amant , & pour un amant heureux ! Lorsqu'elle fut entièrement remise , je fus beaucoup plus gêné. Mais comme, lorsque les premiers pas sont faits , bien des occasions deviennent utiles , qui dans le commencement d'une passion ne peuvent servir , je trouvois souvent le moyen de voir ma Maîtresse en particulier. Pour achever mon bonheur , la mere , pour qui je m'interressois véritablement , gagna son procès avec dépens , excepte

DU M. D'ARGENS. 141

cepté un incident de fort peu de chose, que les Juges remirent à l'instruction. C'est ainsi qu'il sembloit que le Parlement, d'accord avec mon amour, cherchoit des prétextes pour arrêter Madame Besaudin & sa fille.

Il étoit tems que mon étoile agit. Je jouissois d'une félicité trop parfaite. Un vieux négociant, laid, mal bâti, bisarre, jaloux, mais riche, appelé Méry, devint amoureux de ma Maîtresse. Il la fit demander en mariage à la mere. Celle-ci accepta l'offre avec plaisir & crut que sa fille penseroit de même. Elle fut bien surprise, lorsque le lui ayant appris, elle se jeta en pleurs à ses pieds, en la priant de ne point la rendre la personne la plus malheureuse du monde. Elle protesta qu'elle se jetteroit plutôt dans un Couvent, que de donner jamais son consentement à un pareil mariage.

Lorsque j'allai chez elle, je la trouvai plongée dans une tristesse extraordinaire. La mere me paroissoit aussi avoir quelque chose dans l'esprit. Je leur en demandai à toutes deux la cause. Vous voyez ma fille, me dit

Un Négociant
la de-
mande
en ma-
riage.

Elle le
refuse.

dit Madame Besaudin , elle veut perdre la fortune par opiniâreté. Un homme riche comme un Crésus la veut épouser, & Mademoiselle le trouve trop vieux. J'eus besoin de tous les efforts imaginables pour cacher les mouvemens que cette nouvelle m'avoit causés. Madame , lui dis-je , lorsqu'il s'agit de l'établissement de toute la vie , on n'y sauroit trop penser. Il faut un peu d'amour dans le ménage , ou il devient bien triste dans peu de tems. Il faut de l'argent , me répondit-elle. Il faut fonder la cuisine , & puis l'amour vient s'il peut.

Comme elle alloit enfile une foule de proverbes , dont elle n'étoit pas chiche , on vint l'avertir que son Procureur venoit la chercher , pour aller chez un de ses Juges. Monsieur , me dit-elle , vous êtes de nos amis. Tâchez de la persuader. Elle ne trouvera jamais la fortune qu'elle perd. Dès qu'elle fut sortie , ma Maîtresse se mit à pleurer. Je m'éforçai de la consoler. Non , me dit-elle , je veux me retirer dans un Couvent , mon parti est pris. Eh quoi , lui dis-je ? vous voulez donc me réduire au désespoir

Con-
seil
qu'il
luidon-
ne.

desespoir ? Quoi ! vous me quittez pour toujours ! C'est pour me conserver à vous , me dit-elle , que je veux me faire Religieuse. N'ayant pû vivre pour vous , je ne veux être à personne. Ce qu'elle me disoit-là étoit assez délicat & auroit pû me mener bien loin. Mais depuis Sylvie , je m'étois affermi à ne plus penser à des mariages inégaux , & j'ai persévéré dans cette résolution contre toutes les attaques qu'on m'a données. Je voudrois , lui dis-je , être le maître de mon sort & de ma main. Je vous tirerois bientôt d'embarras. Mais je dépens d'un pere & d'une mere. Je n'ai du bien qu'autant qu'ils veulent m'en faire. Ce seroit vous rendre malheureuse que de vous épouser , & ma tendresse n'auroit servi qu'à vous faire perdre un établissement considérable. Quoi , me dit-elle ! Vous me conseillez d'épouser ce monstre ! Non , lui répondis-je. Loin de vous le conseiller , je ferois au desespoir que la chose arrivât. Que voulez-vous donc que je fasse ? continuât-elle. Je connois ma mere. C'est une furie , qui va être attachée à mes pas. Le Ciel , lui dis-je,

je , m'inspire un expédient. Faites entendre à votre mere que vous espérez un établissement plus brillant. Je consens que vous me nommiez , si elle vous presse de lui en dire davantage. Quelle aparence , me dit-elle , qu'elle donne dans de pareils discours. Ils ne serviroient qu'à lui faire naître des soupçons & peut-être à m'empêcher de vous voir.

Sa mere revint avant que nous eussions rien pû résoudre. Elle lui parla encore de Méry & la fatigua de la même chanson pendant près de quinze jours. Elle la força même à recevoir les visites de ce Galant sexagénaire. J'étois le témoin de la plupart , & quoique je fus fâché de la peine qu'elles faisoient à ma Maîtresse , je ne pouvois m'empêcher de rire en moi-même du rôle qu'il jouoit.

Elle A la fin, la jeune Besaudin, ennuyée
suint ce des importunités de sa mere , ris-
conseil. qua de se servir de l'expédient que je
lui avois donné. La mere avoit infiniment de la vanité. Elle fut flâtée de ce que lui disoit sa fille. Ma Maîtresse se vit par-là hors d'affaire,
&c

& moi je me trouvai dans un terrible embarras.

Madame Befaudin à la première ^{Em-}visite me ferra si fort le bouton en ^{barras}presence de sa fille, qu'il me fallut ^{du}parler clair. J'avouai tout ce qu'^{Mar-}el- ^{quis,}le lui avoit dit. Mais j'ajoutai, qu'il falloit qu'elle s'en alla à Livourne joindre son mari avec sa fille. Que je la suivrois, quinze jours ou trois semaines après, sous le prétexte d'aller à Rome, & qu'il nous seroit facile de nous marier dans ce pays-là, sans que personne pût le soupçonner. La mere consentit à tout ce que je disois, & craignant que je ne vinsse à changer de résolution, elle partit trois semaines après.

Ma Maîtresse étoit ravie de l'ex- ^{Il se ti-}pédient que j'avois pris. Nous con- ^{re d'af-}vinmes, que lorsqu'elle seroit auprès ^{faire,}de son pere, elle le feroit agir pour rompre le mariage de Méry, qu'ensuite elle diroit que je lui avois écrit que ma famille n'avoit pas voulu me laisser partir, & qu'elle reviendrait en France, où nous amuserions toujours sa mere, sous l'espérance de notre établissement. Le jour de son

N , em-

embarquement étant arrivé , je partis de Marseille , où je l'avois accompagnée , pour retourner à Aix.

Il man-
que un
établif-
sement
confi-
dérable.

Elle fut cinq mois à Livourne , & pendant ce tems-là il se passa d'étranges révolutions dans mon cœur. On proposa pour moi à mon pere un établissement fort considérable & qui me mettroit dans une grande aisance. Je crus que s'il s'y trouvoit quelque difficulté , ce seroit de son côté , & je n'eusse jamais pensé que ma mere , qui jusqu'alors avoit paru avoir beaucoup d'amitié pour moi , en eût fait naître aucune. Je me trompai cependant. Quoiqu'elle eût toujours la même tendresse , elle ne put se résoudre à vivre avec une belle-fille. Elle craignit que leurs caractères ne pussent s'accorder ensemble , & que cette division ne fit un mauvais ménage. Mon pere ne jugeant pas que ses affaires lui permissent de séparer nos intérêts , il ne fallut pas songer à m'établir.

Quelque sensible que je fusse à ma situation , je la cachai à tout le monde , excepté à Clairac. Cet ami fidèle étoit arrivé de Constantinople

de

depuis peu de tems, & s'étoit arrêté quelques jours à Aix avec moi. Je lui dis naturellement l'état où j'étois. Il me parla en galant homme, & quoiqu'il me plaignit, il ne me cacha point que rien ne pouvoit, ni ne devoit m'engager à faire un établissement contre le gré de mes parens. J'ai suivi les conseils, & quoique j'aye trouvé plusieurs fois des occasions bien séduisantes, j'y ai toujours résisté.

Clairac ne put pas rester long-tems avec moi. Il étoit obligé de se rendre à Paris. Pour dissiper mes chagrins, & me consoler de l'absence de mon ami & de ma Maîtresse, je résolus de me faire un amusement à l'Opéra. Il y avoit une Actrice & une Danseuse fort jolie. C'étoient là les deux seules qui entraînaient tous les suffrages. Elles n'avoient point encore d'amant en titre; mais elles avoient plusieurs prétendans. Je me mis du nombre, & l'expérience, que le long usage du Théâtre m'avoient acquise, me donna bien-tôt l'avantage sur eux.

Il s'a-
tache à
une fil-
le d'O-
péra.

On tâ-
che de
la pré-
venir
contre
lui.

Ce fut dans un soupé que je donnai à une maison de campagne, que je commençai à battre mes rivaux en ruine. Ils s'aperçurent de la préférence, & complottèrent tous ensemble contre moi. Ils s'y prirent de façon, qu'il m'étoit presque impossible de leur résister. Comme je ne pouvois pas me charger de deux femmes à la fois, ils firent entendre à la Belou, c'étoit la Danseuse, que son intérêt étoit de faire en sorte que la Motille ne m'écoutât point, parce que dès que je serois bien avec elle, je romprois toutes les parties. Qu'au contraire, si la Motille s'attachoit à Castelane, mon rival, elle seroit toujours en société avec elle. Bardelin qui tenoit ce discours à la Belou, étoit son amant & l'ami de Castelane. Le coup étoit assez difficile à parer. Mais je m'en garantis plaisamment.

Il fait
chasser
ses ri-
vaux

J'avois remarqué que la Belou n'aimoit point Bardelin. Elle étoit folle au contraire d'un Acteur qu'elle avoit fait semblant de lui sacrifier. Je sçavois à n'en pas douter qu'elle couchoit toutes les nuits avec lui. Je pensai qu'en donnant ce que Bardelin pou-

pouvoit fournir à sa dépense , je pourrois prendre la Motille pour moi & la Belou pour l'Acteur. Je lui en parlai. Ce pauvre diable qui aimoit véritablement cette fille , me remercia de tout son cœur , & lui dit la proposition que je lui avois faite. Elle l'accepta. J'envoyai le lendemain un habit à la Motille & un à la Belou , pour arrhes de notre marché. Castelane fut congédié , & Bardelin par contre-coup. Cette aventure qui fut sçue , les exposa à beaucoup de plaisanteries. J'en ai ri depuis bien des fois avec eux.

Mon affaire étant terminée, je me Sa
mis en ménage avec la Motille. Je Maî-
pris possession du domicile. Dans tresse
moins de deux mois , si j'avois été de-
Prince Souverain , j'eusse pu dire que vient
le Ciel avoit beni mes amours. Mo- encein-
te.
tille devint enceinte. Comme je
n'avois jamais eu de progéniture ,
je vis avec plaisir que j'aurois bien-
tôt l'honneur d'être pere. Je ne dou-
tois pas que ce ne fût un garçon.
Je formois déjà des projets pour lui
acheter un bénéfice. L'Opéra étant
retourné a Marseille , j'y suivis ma

Maîtresse, & m'y établis avec elle. Mon ménage étoit composé d'elle, de sa mere, d'un laquais que j'avois & d'un Turc que mon frere m'avoit donné & qui étoit Esclave sur la galère dont il étoit Officier. C'étoit lui qui en qualité de Musulman assistoit à mon coucher & à mon lever. Il étoit le témoin secret de nos plus doux transports. Mon frere me disoit quelquefois en plaisantant, que j'empêchois sa conversion par le mauvais exemple que je lui donnois.

Il tâche
inutile-
ment
de con-
vertir
un
Turc.

Je me piquai d'honneur & me mis en tête de le rendre Catholique. J'avois souvent des disputes avec lui. Un jour, comme je le pressois sur les femmes, que Mahomet promet dans son Paradis, & que je le forçois de convenir qu'il y avoit quelque chose de ridicule dans cette idée; écoute, me dit-il, toutes les Religions ont des choses dont on ne peut pas rendre raison. La mienne a l'avantage de pouvoir le faire de ses points fondamentaux. Mais la tienne pèche dans le premier. Réponds-moi, combien y a-t'il de Dieux !

Un :

Un : Et pourquoi donc crois-tu le Pere Dieu , le Fils Dieu & le Saint-Esprit Dieu ? C'est un mystère , lui dis-je , & parce que nous n'entendons pas une chose , nous ne devons pas nier qu'elle ne puisse être. Ah ! c'est où je t'attendois , me dit-il. Et pourquoi ? parce que tu ne comprends pas comment en Paradis il peut se trouver des femmes toujours vierges , assures-tu que cela ne peut pas être ? Ce discours dans un homme de cette espèce me frapa. Je le redis à mon frere , qui me répondit que je ne le surprenois point. Qu'il étoit étonné tous les jours des choses qu'il lui entendoit dire & que la simple nature lui fournissoit.

Pendant que j'étois à Marseille , on me proposa de me marier avec une Demoiselle de condition , qu'on disoit avoir cent mille écus de bien. Elle étoit bossue devant & derrière , & n'avoit pas trois pieds & demi de hauteur. Cent mille écus cependant me firent ouvrir les yeux. Je commençois à devoir considérablement. De la façon dont je vivois depuis deux ans , il étoit difficile

Il s'offroit
pour lui un
nouvel
établissement.

que je ne m'endétasse. La pension de mon pere ne me conduisoit pas les trois premiers mois de l'année. J'écrivis à mes parens pour savoir ce qu'ils en pensoient. Je craignois que ma mere ne s'oposât à mon établissement. Mais elle y donna son consentement. Je commençai donc à prendre des mesures pour que cette affaire réüssit. Elle prit d'abord un assez bon train.

SaMaître-ressé accouche d'un garçon qui meurt. Malheureusement on souffla aux oreilles de sa mere, que je n'étois pas excessivement rangé & que j'avois une Maîtresse avec laquelle j'étois actuellement. Cette découverte m'obligea de vivre avec plus de retenue. Comme les malheurs se suivent d'ordinaire, Motille se blessa d'un garçon, qui ne vécut que trois heures de tems; & mon fils, ce fils, sur qui j'avois fondé de si grandes espérances, fut une fleur qu'une même journée vit éclore & mourir.

Embarras où les jettent les trois Maîtres. Pour achever de me désespérer, Madame Besaudin & sa fille, lassées de m'attendre à Livourne arrivèrent en Provence, & aprirent que j'étois en ménage avec une fille de l'Opéra.

On

DU M. D'ARGENS. 153

On ne sçauroit dire qui des deux fut plus fâchée contre moi. Ce fut bien pis, lorsque la mere sçut qu'on parloit de me marier. Dans le moment elle m'envoya chercher. Je m'excusai le plus qu'il me fut possible. Je promis d'abandonner l'Opéra, & au plus terrible orage succéda une espèce de calme.

En sortant de chez Madame Besaudin, je retournai chez Motille. Quelqu'un, qui vouloit aparemment me faire devenir fou, lui avoit appris que ces deux Dames étoient arrivées. Je la trouvai dans des transports étonnans. Elle faisoit mille extravagances. Je lui jurai que je n'avois été chez la Besaudin que pour rompre tout-à-fait avec elle. Soit qu'elle le crut, ou non, elle s'apaisa.

La mere de la Demoiselle que je devois épouser, eut connoissance d'une partie de ces scènes tragicomiques. Je vis depuis ce tems que mes affaires alloient assez mal. Ennuyé de ces tracasseries, je pris la sage résolution de laisser là toutes ces femmes & de m'en éloigner le plus qu'il

Son mariage est rompu.

qu'il me seroit possible.

Il se La seule chose qui me retenoit
propo- étoit le défaut d'argent. Mes finan-
se de ces étoient épuisées. Mes créan-
voya- ciers étoient las de me prêter. On ne
ger, voyage guères avec la seule envie
qu'on a de voyager , & sans ar-
gent on ne va pas loin. Il m'en fal-
loit absolument , & le hazard m'en
fit trouver où je n'aurois jamais
pensé.

Histoi- Il y avoit un Marchand de Lyon ,
red'un nommé Peautrier , qui avoit suivi
Mar- à Marseille une fille de l'Opéra , apel-
chand lée la Neveu , qui travailloit depuis
& d'u- long-tems à lui faire faire banque-
ne fille de l'O- route , quoi qu'il réparât par des fri-
pera, ponneries au jeu les dépenses que
l'amour lui causoit. Il nourrissoit avec
sa Maitresse toute sa famille. Cepen-
dant le pere trouvant que l'ordinaire
n'alloit plus comme au commence-
ment , jugea qu'il falloit que les fi-
nances de l'amant de sa fille baissas-
sent. Il crut qu'il étoit à propos de
lui donner un Coadjuteur. Il choisit
un Négociant Marseillois. Celui-ci ,
ayant été associé au bénéfice par le
pere , se sentit assez fort pour le
des-

deffervir lui seul , & il propofa l'ex-
clufion de l'ancien amant. Elle lui
fut accordée en remboursant comme
de droit le profit qu'il apportoit.

La fille cependant aimoit beau-
coup plus le Lyonnois que le Mar-
seillois. Elle tint bon quelque-tems.
Mais le pere interposant fon auto-
rité , il fallut céder.

Peautrier , fâché de ne pouvoir Suire
voir fa Maîtrefse chez elle , voulut de cette
lui parler à la Comédie. Le pere avan-
s'en étant aperçu , eut l'insolence de ture.
la maltraiter fur le Théâtre. Chacun
accourut & je fus un des premiers.
Elle nous dit naturellement dequoi
il s'agiffoit. Son amant s'y trou-
voit présent & il lui offroit un aſi-
le , parce qu'elle ne vouloit plus re-
tourner dans fa famille. Le pere pré-
tendoit qu'elle y vint. Elle n'ira
pas , lui dis-je. Comment , Monsieur ,
me répondit - il ? Ne ſuis - je pas
le maître de mes enfans ? Vôtres fil-
le est au Public , lui dis-je , dès qu'el-
le est au Théâtre , & vous n'êtes point
en droit de la maltraiter. Allez vous
plaindre , ſi vous voulez. Elle fui-

vra actuellement, Monsieur, qui veut bien la recevoir chez lui.

Le Elle sortit sur le champ & s'en fut
Mar- avec son amant. Le pere voulut al-
quis va ler se plaindre. Je le prévins & j'a-
à Paris. pris au Commandant dequoi il étoit
question. Il ordonna qu'elle ne re-
tourneroit point chez son pere. Mais
il la fit mettre chez un autre fille
de l'Opéra, n'étant pas honnête qu'elle
restât dans la maison de son amant,
ce qui pourtant étoit la même chose
pour lui.

La façon dont j'avois pris les in-
térêts le toucha si fort, qu'ayant sçu
que je cherchois de l'argent à em-
prunter, il vint m'offrir la somme
que je demandois. Comme j'en avois
besoin, je l'acceptai sans façon,
après lui avoir donné mon reçu, &
dès le lendemain laissant la Belaudin,
la Motille & cette Demoiselle avec
qui on vouloit me marier, je partis
dans ma chaise de poste pour Paris.

Je repris en y arrivant le goût
que j'avois pour les sciences & pour
les arts. J'étois une partie de la
journée dans mon cabinet, ou chez
Mr Case, Professeur de l'Acadé-
mie

DU M. D'ARGENS. 157

mie de Peinture, dans l'atelier duquel j'allois travailler à mes heures de loisir.

Un jour étant à la Comédie, je crus apercevoir le Chevalier de Cougoulin, que je croyois en Provence. Je ne me trompois point, c'étoit lui-même. Après nous être embrassés, nous résolûmes d'aller souper le soir ensemble. Ce repas fut poussé fort loin dans la nuit, & le jour nous ayant surpris à table, nous joignîmes le dîner au souper.

L'après-midi, comme nous étions assez chauds de vin, je proposai à Cougoulin, en attendant l'heure de l'Opéra, d'aller à l'Hôtel de Gêvres. Je n'avois jamais joué de ma vie, & pour la première fois, dans une heure & demie de tems, je gagnai six mille livres à la roulette. J'eus assez de bon sens pour ne pas risquer de perdre mon argent, & l'amour que j'avois pour les arts, étant alors la seule passion à laquelle je fusse sensible, je partis trois jours après mon gain pour Rome.

Je pris auparavant des Lettres de recommandation pour plusieurs personnes,

Il fait
un gain
consi-
dérable
au jeu.

Il va à
Rome.

nes, & une entr'autres du Vicomte de P. . . . pour le Cardinal son frère. J'allai m'embarquer à Marseille & passai chez moi, sans que ma famille le sçut. Je ne vis que mon frère, qui vint m'accompagner jusques dans le vaisseau. J'eus un vent si favorable, que dans deux fois vingt-quatre heures je fus à Civitta-Véchia. Là je pris un chaise de louage, qui dans huit heures de tems me mena à Rome.

Con- J'allai le lendemain rendre mes
versa- Lettres. L'Evêque d'Halicarnasse, à
tion qui j'étois adressé, me présenta au
qu'il a Cardinal de P. . . . Je dînai ce jour-
avec le là avec Son Eminence. Elle me de-
Cardi- manda ce qu'on disoit en France de
nal de P. . . . nouveau. On m'avoit prévenu de
ce que je devois répondre, s'il me fai-
soit cette question. Je lui dis qu'on
étoit fort étonné qu'il eût demandé
son rapel, & qu'on disoit haute-
ment que les affaires de France en
souffriroient beaucoup. Il me parut
satisfait. J'en demandai la raison quel-
que - tems après à une personne de
considération, qui pouvoit & devoit
même

même la sçavoir. Voici ce qu'elle me dit.

Vous avez sans doute entendu parler de la conjuration des Marmiou-^{Intri-} sers. C'est le nom qu'on donne à la ^{gue où} Cabale, que Messieurs les Ducs ^{on pré-} tend d'E.... & de G.... avoient faite con-^{que ce} tre le Cardinal de F.... Quoiqu'il ^{Cardi-} n'y ait que ces deux jeunes Seigneurs ^{nal eur} part. qui ayent paru, il y avoit des gens d'un âge plus avancé qui y prenoient part. Mais ils avoient trop d'expérience & connoissoient trop la Cour, pour vouloir se découvrir entièrement. Ils attendoient la réussite qu'auroit la démarche de Monsieur d'E....., pour faire jouer les ressorts qu'ils avoient préparés. On prétend que le Cardinal de P.... n'ignoroit point ce qui se passoit, & qu'il se flatoit, s'il arrivoit un changement dans le Ministère, d'occuper la place de celui qui seroit disgracié. Vous sçavez, continua-t'il, le sort qu'eut Monsieur d'E.... Il fut exilé avec Monsieur de G.... Dès que le Roi les eut disgraciés, toute la Cour leur tourna le dos.

Leurs

Leurs familles mêmes semblèrent être bien aises de leur punition.

Sa dis-
grace. Le Cardinal de. . . . ne parla plus de son retour en France. Cependant, soit que le P. . . . Ministre eût pénétré ses desseins, s'il est vrai qu'il les ait eus, soit qu'il les soupçonnât sans en être convaincu, le Duc de Saint Aignan fut nommé Ambassadeur auprès de Sa Sainteté. Ce coup a surpris le Cardinal. Il a compris qu'en arrivant en France, il seroit obligé, n'ayant plus de crédit en Cour, de se tenir dans son Archevêché d'. . . . où il auroit tout le tems de s'ennuyer. La chose est effectivement arrivée ainsi qu'il me le disoit.

Le
Mar-
quis a
une af-
faire de
cœur. Je passai trois mois à Rome, uniquement occupé à voir tous les jours de nouvelles beautés. J'étois plongé dans la Peinture & dans la Musique. J'avois oublié qu'il y eût des femmes dans le monde, & je fusse parti de Rome sans y avoir pensé, si le Chevalier de Chassé, avec qui j'étois logé dans la même auberge, ne m'eût fait connoître une jeune fille, bonne Musicienne, chez laquelle

le il alloit souvent. Nous y faisions de petits concerts. Elle avoit la voix fort belle, les yeux vifs, les façons tendres & engageantes, ainsi que toutes les Italiennes. Je n'avois rien dans le cœur. Je fus bien-tôt amoureux d'elle & ne tardai pas à le lui apprendre. Je compris dès la première fois, qu'elle n'eut point été fâchée d'être persuadée de ce que je lui disois. Aussi fis-je de mon mieux pour lui prouver que mes sentimens étoient tels qu'elle les vouloit. Je n'épargnai ni les soins ni les assiduez. Les sermens les plus inviolables furent mis en usage, & soit qu'elle les crût sincères, ou non, elle m'avoïa que je ne lui étois point indifférent. Cet aveu me rendit sûr du reste. Les Italiennes n'aiment pas à demi. Elles ne savent point affecter un inutile mystère. Elles ignorent, quand elles aiment, la feinte & l'artifice, & ne connoissent que le langage du cœur. Avec des sentimens pareils, un amant François va vite en besogne. Aussi, des que j'eus le cœur de Ninefina, c'étoit ainsi qu'on l'apelloit, je tar-

O dai

daï peu à être le maître de la personne.

Il court Pour avoir plus de commodité, si que je pris un appartement dans son logis, où il y en avoit plusieurs. Il d'être surpris avec sa Maîtresse. m'étoit par ce moyen plus aisé de tromper la vigilance de sa mere, qui la gênoit assez, mon sort ayant été d'avoir toujours des meres diaboliques, qui ont empoisonné les douceurs que je goûtois auprès des filles. Ninesina avoit trouvé le secret de m'introduire toutes les nuits dans sa chambre, sans qu'on s'en aperçût. Il y avoit six semaines que notre intelligence duroit, lorsqu'un jour sa mere s'éveilla. Elle étoit pressée de quelque besoin, & ayant vainement cherché sous son lit un pot, elle passa dans la chambre de sa fille pour se servir du sien. Nous l'entendîmes venir, & comme nous ignorions quel étoit son dessein, je n'eus que le tems de me glisser sous le lit de Ninesina. Sa mere en entrant lui dit, dormez-vous, ma fille ? Non répondit-elle, mais d'où vient vous êtes-vous levée sans lumière ? Je cherche par tout

tout un pot , je n'en trouve point , dit-elle. Je viens pour me servir du vôtre. Elle s'aprocha à tâtons du lit , passant sa main dessous , peu s'en falut qu'elle ne me la mit sur le visage. Heureusement elle atrapa ce qu'elle cherchoit. Ninesina parloit à sa mere & lui faisoit mille questions , pour qu'elle ne m'entendit pas respirer. Après cette belle expédition , elle se retira dans sa chambre & je sortis de dessous le lit , bien résolu de ne me plus commettre à pareille aventure. Je ne voulus plus retourner les nuits chez Ninesina. Je me contentois de profiter des autres occasions que le sort m'offroit.

Six semaines de jouissance avoient Il la
fort abattu les fumées de mon amour. quitte
Une jeune Romaine dont je devins pour
amoureux , acheva de les calmer. une au-
tre.
Elle logeoit auprès de l'Auberge où
j'allois manger. Lorsque je sortois
de dîner , je m'amusois quelquefois
à lui parler. Je pris du goût pour elle
insensiblement , & quoiqu'elle n'en
eût point pour moi & qu'elle m'é-
coutât par simple coquetterie , je ne

laissai pas de croire que je pourrois m'en faire aimer dans la suite.

Elle se Ninesina aprit des nouvelles de venge. mon amour. Elle m'en fit d'abord des reproches assez tendres. Mais voyant qu'ils ne servoient à rien & que je n'allois presque plus chez elle, elle résolut d'en agir à la mode du pays & de me faire assassiner. Je me promenois ordinairement à onze heures du soir sur le Mont de la Trinité. C'est une promenade auprès de la Place d'Espagne. Je ne me retirais d'ordinaire que fort tard Ninesina savoit ma coutume. J'avois souvent été prendre le frais avec elle. Un soir deux hommes fondirent sur moi le poignard à la main. L'un des deux dit *amato il traditore Francesse!* Je n'eus que le tems de mettre l'épée à la main & de m'appuyer contre la porte de la Vigne Médicis, vis-à-vis de laquelle j'étois. Comme les deux hommes qui m'avoient attaqué n'avoient que des poignards, je n'avois pas de peine à les éloigner avec mon épée. Je sentois même qu'ils m'attaquoient assez foiblement. Cependant je n'osois point quitter le poste où

où j'étois, dans la crainte, si je l'abandonnois, que l'un des deux ne m'attaquât par derrière.

Lorsque j'étois dans cet embarras, ^{Fin de} je vis venir à moi deux François, ^{cette} que je reconnus pour le Chevalier de ^{avanture.} Chassé & pour le Baron de Lignac. Je les apellai par leurs noms. Ils accoururent l'épée à la main. Mais quelle fut la surprise de Chassé, lorsqu'un de mes assassins l'appellant par son nom, lui dit, arrête, Chassé! ne défends point un traître. Cette voix qu'il reconnut pour celle de sa Maîtresse le pétrifia. Quoi, lui dit-il! c'est vous, Carestina, Oui, oui, c'est elle, répondit Ninesina; car c'étoient là mes deux assassins: c'est elle qui a voulu venger son amie. J'ai manqué mon coup cette fois, mais je réussirai mieux une autre. J'étois si étonné que je ne dis pas un seul mot. Ces femmes partirent dans le même instant. Chassé les suivit jusques chez elles.

Il parla à sa Maîtresse pour lui remontrer combien l'action qu'elle venoit de faire étoit affreuse. Ecoute, Chassé, lui dit-elle, nous sommes amies & parentes; Ninesina & moi, nous

266 MEMOIR.DUM.D'ARGENS.

nous étions tranquilles avant de vous connoître ; vous êtes venu troubler notre liberté ; nous avons été assez foibles pour croire vos sermens ; nous nous sommes juré que nous nous aiderions mutuellement à poignarder nos amans , s'ils devenoient infidèles ; que cet exemple te serve ; car ton ami ne nous échapera pas : dis - lui pourtant que je m'offre à lui faire obtenir le pardon de sa faute , s'il veut aimer Ninefina de bonne-foi.

Le Mar-quis fort de Rome. Chassé me redit le soir même toute cette conversation. Mais loin d'être tenté de me racommoder avec une pareille Maîtresse , je partis le surlendemain de Rome , sans que personne en eût connoissance. J'attendois de jour en jour de l'argent de chez moi. Un Négociant Génois , de qui j'étois connu , se chargea de retirer la lettre de change à son arrivée & de me compter la somme. Je m'embarquai pour aller à Livourne , & ne fus pas tranquille que je n'eusse perdu le dôme de St. Pierre de vûe.

Fin du troisième Livre.

MEMOIRES



MÉMOIRES

D E

M. LE MARQUIS
D'ARGENS.

LIVRE QUATRIÈME.

LE bâtiment sur lequel j'étois étoit une felouque des plus petites. Nous étions huit ou dix Passagers. Les deux premiers jours nous eumes beaux tems. Pendant la nuit du troisième, comme elle étoit fort obscure, notre Pilote, d'accord avec les Matelots, s'éloigna excessivement de

de terre, sans que nous pussions nous en apercevoir. Il étoit Génois, & la crainte de rencontrer quelque bâtiment de Corse l'avoit fait éloigner de la Cote, cette Isle s'étant révoltée depuis peu contre la République de Gênes. Nous fumes fort surpris le matin, lorsque nous nous aperçûmes que nous étions à plus de quinze lieues de terre.

Il es-
fuye
une
violen-
te tem-
pête.

Ce fut bien pis quelque-tems après. Le vent ayant fraîchi, la mer devint très-grosse. La tempête augmenta. Nous jettâmes d'abord à la mer toutes les marchandises pour soulager le bâtiment. L'orage étoit si violent, qu'il y avoit peu d'apparence que nous pussions attraper la terre. Les Matelots se vouoient à toutes les Vierges de l'Italie, la *Madona del monte negro*, *Madona del viaggio*, *Madona del horto*. Un Cordelier disoit son bréviaire en larmoyant. Deux Calviniste Gênevois recitoient des Pseaumes de Marot. Une vieille femme auprès de qui j'étois se trouvoit si saisie par la peur, qu'elle alloit du haut & du bas. Sa fille, jeune beauté de quinze ans, versoit des larmes.

A chaque flot qui soulevoit notre Felouque , on eût dit que notre bâtiment étoit la Tour de Babel , à force d'entendre hurler dans tant de langues différentes. J'avois pris ma résolution , & je lisois *les pensées diverses* de Bayle , pour tâcher de me distraire. Les gens qui me voyoient lire avec assez de sang froid , se figuroient que j'étois un Saint à qui la tranquillité de sa conscience procuroit ce repos.

Après dix heures de combat entre la vie & la mort , nous découvrîmes le Port de Livourne , & deux heures après nous y entrâmes heureusement. Je n'avois fait vœux à aucun Saint pendant la tempête. Mais je m'étois bien promis à moi-même de ne plus me rembarquer. Je ne gardai pas ma résolution ; car je partis le lendemain pour Gènes , où je restai deux jours , & de-là j'allai à Marseille.

Mon frère étoit de garde à l'entrée du Port, lorsque j'arrivai. Il fut agréablement surpris. Il pria un de ses amis de vouloir le relever de son poste. Il me conduisit chez lui , où je ne restai que le tems qu'il falloit pour m'habiller ,

Il étoit
barque
à Mar
seille.

billier , & n'ayant rien à faire , j'allai à l'Opéra voir mes anciennes connoissances. La Motille n'y étoit plus ; elle avoit quitté depuis mon départ. Mais je ne restai pas long-tems oisif.

Ses
nouvel-
les a-
mours.

Il y avoit à Marseille une jeune fille , nommée Chichote , dont le Comte de Vintimille étoit amoureux. Cette intrigue le dérangoit & sa famille s'étoit plainte plusieurs fois. Pour l'obliger à l'abandonner , on fit faire une procédure contre elle où l'on entendit des témoins qui dirent , ce qu'on voulut. On avertit ensuite le Comte de Vintimille , que s'il ne quittoit pas sa Maîtresse , on la feroit arrêter. Il étoit fort amoureux. Il trouva le moyen de la conserver , malgré toutes ces poursuites. Il la mit dans les Chœurs de l'Opéra , & dès ce moment on ne put plus lui rien dire. Madame de Vintimille voyant qu'il n'y avoit plus rien à faire de ce côté-là , fit donner un ordre à son fils de se retirer dans ses terres. J'arrivai dans ce tems-là.

Je connoissois Chichote avant mon départ. Je fus surpris de la voir à l'Opéra. Elle me raconta elle-même les

rai-

raisons qui l'avoient obligée d'y entrer. Elle ajouta, qu'elle étoit si lasse des tracasseries, qu'elle essuyoit pour le Comte, qu'elle étoit résolue de le quitter. J'avois toujours eu sur le cœur le tour que Vintimille m'avoit joué auprès de la Catalane. Je pensai que c'étoit là une occasion de lui rendre la pareille. Je m'offris à sa place. Chichote crut d'abord que je badinois. Je l'assurai que je pensois très-sérieusement ce que je lui disois. Le Chevalier de Bonneval, qui se trouvoit présent à notre conversation, acheva de la persuader. Je soupai chez elle avec lui. Il fit le contrat de nos nœces, qui fut que je payerois les dettes qu'elle avoit contractées depuis que Vintimille étoit absent, & que je fournirois à sa dépense honnêtement & de la façon qu'il convenoit. Je passai la nuit chez elle. Le lendemain, comme il falloit que je me rendisse chez moi, j'arrêtai deux chaises, je me mis dans l'une, & Chichote occupa l'autre avec sa fille de chambre. En arrivant, je pris un appartement dans un endroit écarté pour ma Maîtresse, en attendant que je visse de

quelle façon tourneroient mes affaires. Mon pere me reçût en bon pere. Il ne me parut point que mon voyage d'Italie lui eût déplu. Il se contenta de m'exhorter à vouloir me fixer dorénavant. Cependant je partis bientôt pour prendre un nouvel état, & ce fut de son consentement.

Les projets que j'avois pû former furent tous renversez par la fameuse affaire du Pere Girard. Toute l'Europe a raisonné sur cette matière. Mais peu de gens ont sçu réellement de quoi il étoit question. L'entêtement & la prévention dans les deux Partis a fait éloigner de la vérité les uns & les autres. Quoique ce procès ait décidé de mon sort & de mon état, je l'ai toujours examiné avec des yeux désintéressés. La situation où j'étois de sçavoir les intrigues les plus cachées des Molinistes & des Jansénistes, m'a mis à même de pouvoir en porter un jugement équitable pendant la durée de cette affaire; j'ai pû toutes fois & quantes je l'ai voulu, voir les procédures les plus cachées. J'ai parlé moi-même à la plupart des prin-

D'U M. D'ARGENS. 172
principaux témoins, & rien n'a pû
échaper à ma curiosité.

La Cadière née à Toulon , étoit fil-
le d'un Marchand d'huile de la même
ville. Elle avoit de beaux yeux , la
peau blanche , un air de vierge , la
taille assez bienfaite. Beaucoup d'es-
prit couvroit chez elle une ambition
démesurée & une extrême envie de
passer pour Sainte, sous un air de sim-
plicité & de candeur. Elle étoit âgée
de dix-huit ou vingt ans lors de son
procès.

Hif-
toire du
Pere
Girard
& de la
Cadière.

Por-
trait de
celle-ci.

Le Pere Girard , natif de Dole , étoit
extrêmement laid. Il paroissoit n'être
occupé que du Royaume des
Cieux. Sa vie se passoit à faire des
catéchismes, des exhortations & des
sermons. Il excelloit dans le talent
de la chaire. Il avoit dirigé un nom-
bre infini de femmes du monde , qu'il
avoit mises dans le chemin de la péni-
tence. Plusieurs filles , qui avoient
fait des vœux Monastiques sous sa di-
rection , sont encore aujourd'hui l'ex-
emple des Couvens où elles vivent.
Il exerçoit ses talens avec un air de

Et du
Pere
Girard.

complaisance. Il étoit bien aise qu'on les connût, & s'il avoit l'esprit d'un habile Jésuite, il en avoit la vanité. La réputation de faire des saintes lui étoit aussi chère, que l'envie de passer pour telle étoit violente chez la Cadière.

On voit que sans que l'amour & le sortilège s'en mêlassent, la ressemblance des caractères suffisoit pour unir ces deux personnes. Avant l'arrivée du Pere Girard à Toulon, la Cadière avoit déjà, par ses manières modestes, acquis la réputation d'avoir une vertu infinie. Elle ne parloit que d'exhortations, de méditations, de componction, d'oraison. L'idée qu'on en avoit n'étoit point renfermée dans une seule ville. Toute la Gent Mystique de la Province en étoit imbue, & le Pere Girard la connoissoit déjà sans l'avoir vue. La réputation du Jésuite étoit aussi parvenue jusqu'à la Cadière. Ils se regardoient mutuellement comme des sujets fort propres à augmenter la gloire l'un de l'autre.

Dans ces situations, le Pere Girard partit d'Aix pour aller à Toulon. A peine fut-il arrivé, que la Cadière se

Estime
où é.
roient
ces
deux
person-
nes.

'Eloges
que le
P. Gi-
rard
faisoit
de la
Cadié-
re.

pré-

présenta pour être sa Pénitente. Elle disoit, en parlant de lui, qu'elle sentoit que Dieu lui-même lui avoit inspiré la pensée de le choisir pour Directeur. Le Jésuite, de son côté, prônoit par tout la vertu de sa Pénitente. Ce qu'il y a de plaisant, c'est qu'ils avoient trop d'esprit pour se confier mutuellement l'un à l'autre, & quoiqu'ils fussent tous les deux à quoi s'en tenir, chacun affectoit de son côté d'être dans la bonne foi. Le Jésuite paroïssoit surpris des prodiges que le Ciel opéroit par les mains de sa Pénitente, & la Cadière recevoit avec toutes les apparences possibles de la docilité la plus entière, les exhortations mystiques du Pere Girard.

Les frères, le pere, la mere de L'Evê-
la Cadière furent les premiers à être ^{que de}
trompez, & ils n'ont été desabusez ^{Tou-}
que lorsqu'ils n'auroient osé l'avouer ^{lon en}
sans perdre absolument cette Bèa-dupe.
te. L'Evêque de Toulon fut une
des principales dupes de cette Comé-
die. Il y donna de la meilleure foi
du monde. C'étoit un caractère en-
tièrement oposé à la Cadière. Il
avoit autant de candeur & de simpli-
P 4 cité,

citée, qu'elle avoit de ruse & de souplesse. Aussi lui fit-elle voir bien du chemin en peu de tems.

Avan- Le Jésuite de son côté pouffoit à
tage la roue tant qu'il pouvoit. Les hon-
quien neurs qu'on rendoit à sa Péniten-
revient te rejaillissoient en partie sur lui. La
au P. réputation de la Cadière excita l'é-
Girard. mulation de bien des femmes. La
distinction avec laquelle on la regar-
doit leur fit venir l'envie d'être Sain-
tes. Elles devinrent Pénitentes du
Pere Girard. Il les reçut toutes à
bras ouverts & leur prodigua les mê-
mes dons que la Cadière. Les ex-
hortations mystiques, les entretiens
particuliers, si chers aux Directeurs
& aux Dévotes, les lettres remplies
de Molinosisme, tout leur fut distri-
bué.

Stigma- Pour se rendre digne de leur
res de grand Maître, ou pour égaler sa
ses dé- première Pénitente, elles tâchèrent
votes. de l'imiter le plus qu'il leur fut pos-
sible. De-là est venu le grand nom-
bre de Strigmatisées. Car la Cadière
ayant avec un onguent préparé
fait une enlevure légère sur le-dessus
de ses pieds & de ses mains, deux
jours

jours après toutes voulurent avoir les mêmes marques, & dirent les avoir, quoiqu'il n'y en eût qu'une qui les eût. Celle-ci étoit la confidente de la Cadière, la dépositaire de ses plus grands secrets, & c'est ainsi qu'elle avoit obtenu la communication de son onguent.

Cependant ces stigmates firent ^{Il vint} un bruit étonnant. Le Jésuite fin ^{quitter} & rusé vit que la chose étoit pou- ^{la par-} sée trop loin & il songea à tirer son ^{tie.} épingle du jeu. Mais comme il ne prévoyoit pas ce qui arriveroit, il ne prit pas assez de précautions. La Cadière lui ayant parlé des stigmates, qu'elle disoit que Jesus - Christ lui avoit imprimés lui-même, le Pere Girard lui fit entrevoir quelques soupçons, & il ne put s'empêcher de dire qu'il sembloit que la peau avoit été brûlée avec quelque onguent. J'ai une stigmatte à côté du cœur, qui pénètre bien plus avant, répondit la Cadière. Elle avoit raison. Dès sa jeunesse, elle avoit eu les écrouelles, dont elle n'étoit point entièrement guérie, au teton gauche.

Le

178 MEMOIRES

Faute qu'il fait. Le Jésuite fut curieux de voir si elle accusoit vrai. Il s'enferma imprudemment dans sa chambre, où elle lui montra cette prétendue playe. C'est ici le fait du Procès. C'est de cet enfermement que les Jansénistes ont tant parlé, & qu'ils ont prétendu être une preuve incontestable du concubinage du Jésuite avec sa Pénitente. Mais en vérité, quand on veut examiner les choses de sens froid, on trouve sa justification dans ce où ses ennemis ont voulu trouver sa perte.

Re-marque qui le justifie. Il n'y a qu'à lire la déposition de la Cadière. Elle dit que son Confesseur étant entré dans sa chambre avec elle, en ferma la porte, & qu'il lui dit de se deshabiller, que lui pendant ce tems-là s'écarta dans un coin de la chambre, où il tourna le dos, & qu'ensuite ayant tiré son mouchoir de sa poche, il l'appliqua sur son sein, pour ne pas voir sa gorge découverte, en considérant la playe qu'elle avoit sur le teton. La servante, qui étoit curieuse de sçavoir ce que la Maîtresse faisoit enfermée dans sa chambre, & qui l'examinait par le trou

trou de la serrure, raporte la même chose. L'affaire se passoit dans un tems où l'on prétend que depuis long tems le Jésuite couchoit avec elle. Je demande s'il peut tomber sous le sens de quelqu'un, qui ne veut pas se refuser aux notions les plus claires, qu'un homme qui a eu d'une femme les dernières faveurs prenne de pareilles précautions ? Et à quel homme encore les fait-on prendre ? A un homme à qui on attribue le sortilège, l'avortement & les horreurs les plus abominables, car l'enferment a été après tous ces crimes imaginaires. Soutenir pareille chose, c'est en vérité vouloir éprouver jusqu'où peut aller la licence du paradoxe.

L'amour n'étoit pas la foiblesse du Jésuite. Il étoit dans un âge où ^{Hypo-} rarement le cœur est rempli de ^{crisie} de la ^{Béate.} feux. L'ambition étoit chez lui la passion dominante. Aussi vit-il avec peine qu'il falloit désormais qu'il séparât ses intérêts de ceux de la Cadrière. Elle avoit poussé les choses trop avant par les stigmates. Elle avoit déjà débité son fameux Carême ;

me; c'est - à - dire, un Ecrit qu'elle avoit envoyé à l'Evêque, où elle prétendoit avoir passé quarante jours sans manger. Il se passoit peu de jours qu'elle ne voulut faire quelque miracle.

Le Directeur Le Pere Girard fit pressentir à M. l'Evêque, qu'il croyoit que dans la conduite de sa Pénitente il pourroit y avoir quelque chose de trop outré. Il sçut engager adroitement la Cadière à se retirer au Couvent d'Olioules, petit Village à deux lieues de la Ville, croyant qu'éloigné d'elle il pourroit peu - à - peu s'en débarrasser.

Miracles Mais la Cadière continua à jouer son jeu. Elle avoit trop pris de goût à faire des miracles, pour vouloir s'arrêter en si beau chemin. Dès qu'elle fut au Couvent d'Olioules, elle comprit que n'ayant affaire qu'à un nombre de femmelettes, elle seroit moins contrainte dans la vraisemblance. Aussi est - ce - là que se sont faits les plus grands miracles, qui par la suite ont été attribués comme sortilèges au Jésuite.

Cependant les merveilles que la Ca-

Cadière opéroit dans ce Couvent, Le Pré-
 faisoient un si grand bruit, que l'Evê-
 que crut devoir les examiner. Il al-
 loit à Olioules & y mena le Pere Gi.
 ne. Ce Jésuite se fût passé volontiers
 de ce voyage. Quoiqu'il fût enco-
 re en commerce de lettre avec la
 Pénitente, il cherchoit un prétexte
 pour finir entièrement. Mais il n'o-
 ioit le faire avec éclat. L'Evêque, en
 examinant ce que lui dirent les Reli-
 gieuses, vint à ouvrir les yeux. Le
 bandeau tomba. Il dissimula pour-
 tant, pour éviter le scandale.

La Cadière ne tarda pas à s'a- Elle
 percevoir que son crédit n'étoit plus ^{prend}
 le même auprès de lui. Il y avoit ^{un Di-}
 déjà long-tems qu'elle sentoît que le ^{recteur}
 Jésuite étoit fâché qu'elle l'eût en- ^{Jansé-}
 gagé si avant. Piquée contre lui, ^{niste,}
 elle retourna à Toulon & choisit un
 autre Directeur. Elle s'adressa à un
 Carme, fameux Janséniste, zélé
 pour le Parti, & qui s'étoit mainte-
 fois signalé contre la Société. Elle crut
 ne pouvoir mieux se venger qu'en
 choisissant un tel Confesseur. La hai-
 ne & la vengeance étoient les seuls
 mobiles qui firent agir la Cadière

au commencement. Mais bien - tôt l'amour s'en mêla. Ce Dieu ne perd jamais ses droits , non pas même avec les Dévotes.

Et de- vient amou- reuse de lui. Le Carme à qui elle s'étoit adressée, étoit beau, bien fait, les yeux vifs & brillans, l'air mâle & vigoureux, les dents belles, la main blanche & potelée. Elle ne put le voir d'un œil indifférent. Les sentimens mystiques avoient répandu dans son cœur une disposition à la tendresse, qui n'attendoit pour se déterminer qu'un sujet qui en fut digne. Le Carme étoit connoisseur. Il alla au-devant de sa pénitente & lui épargna la honte des avances. Il voulut bien en faire les frais.

Leur com- merce peu chaste. Elle lui fut bon gré del'avoir prévenuë. Quand des cœurs sont épris & qu'ils veulent la même chose, on avance vite chemin. Aussi le firent-ils. La Cadière étoit en possession d'avoir les matins au chevet de son lit son Directeur. Dieu sçait les instructions que lui donnoit le Carme. La servante dépose qu'elle entendit un jour, qu'étant seule avec lui, il lui donnoit quelques coups sur les fesses,

DU M. D'ARGENS. 183
fesses, en lui disant *petite coquine*. Ce
n'étoit pas-là prendre la précaution
de mettre un mouchoir sur la gorge
pour voir la playe du teron.

L'amour ayant uni ces deux amans, Ils
leur haine mutuelle pour les Jésuites ^{conspi-}
se réveilla. Ils jurèrent dans leur tranf- ^{rent la}
port amoureux la perte de la Société ^{perte}
dans un de ses principaux membres. ^{du P.}
Girard.

Pendant que cette cabale se for- ^{Vogue}
moit contre le Pere Girard, il prê- ^{où il se}
choit tous les jours avec un aplau- ^{voit.}
dissement extraordinaire. Les autres
Dévotes qui lui restoient étoient
plus aisées à conduire que la Cadière.
Sa réputation augmentoit. Sa vanité
& son orgueil triomphoit. Il n'é-
toit point de pere & de mere qui
ne le souhaitassent pour Directeur de
leur famille, & ce progrès même
aigrissoit la haine & le desespoir de
la Cadière & de son amant.

Ils étoient résolus de le perdre. La Ca-
Mais il falloit trouver des moyens dière
sûrs. Ils crurent qu'ils devoient se déposer
venger eux-mêmes, & qu'ils ne de- ^{contre}
voient remettre ce soin à d'autres per- ^{lui des}
sonnes. La Cadière se chargea de por- ^{choses}
ter les premiers coups. Elle fit une dé- ^{horri-}
bles.
posi-

position par-devant le Lieutenant de Toulon, dans laquelle elle déclara que le Pere Girard, après avoir abusé d'elle, l'avoit fait avorter; & comme par cette déclaration elle auroit été aussi coupable que lui, il fallut avoir recours à l'unique moyen qu'il y avoit, tout ridicule qu'il étoit. Ce fut l'enchantement & le sortilège.

Réflexion sur cette accusation. Autant de fois que j'ai considéré cette affaire, j'ai admiré comment sur cette simple déclaration il s'étoit trouvé un homme assez crédule pour donner dans une fable aussi bizarre. Car enfin, je veux que la Cadière eût été abusée par le Jésuite. A quoi servoit-il qu'elle vint s'en plaindre? Vouloit-elle être réparée en son honneur? Comptoit-elle que le Pere Girard l'épouserait? Comment! Pour l'unique plaisir de la vengeance, elle étale sa honte aux yeux de l'univers! Quiconque peut acheter aussi cher le plaisir de se venger, ne fait pas grand cas de sa réputation. Je laisse l'idée du sortilège à part. Elle doit paroître le comble du ridicule, pour quiconque a la
moins

DU M. D'ARGENS. 185
moindre notion d'un peu de Philo-
sophie.

Dès le moment que cette déclara-
tion eut paru , l'univers entier en te se
fut instruit. Il vint des ordres du dedit.
Ministre au Premier Président &
au Procureur-Général d'envoyer des
copies de l'information à la Cour.
Cependant la Cadière n'avoit pas
d'abord considéré combien étoit
grande la démarche qu'elle avoit fai-
te. Etonnée dès le premier pas , elle
se dédit de ce qu'elle avoit avancé,
& l'affaire alloit être assoupie, lors-
que les Jansénistes, qu'elle avoit mis
en mouvement, rassurèrent la Béate
contre tous les événemens.

Elle refit une autre déclaration Elle
semblable à la première. Son Car- confir-
me parut alors sur les rangs. Il dit me sa
que sa Pénitente lui ayant permis de pre-
révéler sa confession , il attestoit mière
qu'elle lui avoit déclaré ce dont il dépo-
étoit question dans le Tribunal de la sitions.
Pénitence. Les scènes d'obsession
& de possession que la Cadière avoit
représentées en sa chambre , furent
mises au grand jour. La discorde
secoua son flambeau , entre les Jansé-
nistes

nistres & les Molinistes, & les Furieuses se partagèrent également dans les deux partis.

Les Jé- Comme on continuoit toujours
suites par devant le Juge de Toulon l'infor-
veulent mation de cette affaire, le Pere de
quecet Linières, Confesseur du Roi, écrivit
te affai- aux Jésuites de consulter avec leurs
re soit amis s'il étoit à propos de laisser cet-
jugéese lon l'affaire entre les mains du Parle-
ment, & que s'il y avoit la moin-
formes dre chose à craindre, la Cour leur
com- donneroit des Juges d'attribution.
munes. Le Recteur porta cette lettre chez
Mr. le Bret. Plusieurs Molinistes s'y
assemblèrent. Ils examinèrent les
choses le plus exactement qu'ils pu-
rent, & ne voyant pas la moindre
aparence de vérité à l'accusation, ils
empêchèrent que les Jésuites n'ôtas-
sent la connoissance de ce procès
au Parlement. Ceux-ci y étoient por-
tez de leur côté, parce que croyant
le Pere Girard innocent, ils sentoient
que c'étoit le perdre que de mon-
trer une protection si marquée.

Elle est portée au Par- Pendant que les Molinistes travail-
lement pas. loient, les Jansénistes ne s'oublioient
d'Aix. Ceux de Paris mandierent de l'ar-

l'argent & des lettres de recomman-
dation. Ceux de Provence leur en-
voyèrent en revanche des libelles &
des mémoires. Le procès étant ache-
vé d'instruire à Toulon , il fut porté
par-devant le Parlement , où la Ca-
dière demanda la cassation de la pro-
cédure. L'affaire fut plaidée à l'Au-
dience.

Le Baron de Très , Avocat-Géné- Eloge
ral , portoit la parole pour les Gens du de l'A-
Roi. Les deux Partis ont parlé avec vocat-
tant de passion de ce Magistrat , qu'ils Géné-
ne lui ont rendu justice ni l'un ni ral.
l'autre. Les Jansénistes ont voulu
l'égaliser à un Talon & à un de La-
moignon. Les Molinistes ont écrit
contre lui des invectives , dignes plu-
tôt de Porte faix , que de gens à qui
la probité doit être vénérable &
chère. Quoique ma famille ait eu
bien des démêlez avec lui & que je
ne l'aime point personnellement , je
ne sçaurois en imposer à la vérité. Le
Baron de Très a de l'esprit , le don
de la parole , un grand usage de
son métier , & il est incapable des
bassesles qu'on a voulu lui attribuer.
Mais il n'a ni la science ni le gé-

nie que lui ont donné les Jansénistes, à moins que le mérite d'être leur ami à toute outrance ne donne toutes les vertus au suprême degré.

Con- Dans le plaidoyer qu'il fit, sa pas-
duite sion l'emporta. Au lieu de balancer
passion- les raisons, il plaida plutôt en par-
née de ce Ma-ti qu'en Avocat-Général. Il portoit
gistrat. des conclusions contre son sentiment,
que les Collègues lui avoient don-
nées. Il les étrangla. Cependant elles
furent suivies, & la procédure fut
confirmée.

Intri- Les deux Partis se préparèrent
gues alors plus que jamais. Il s'agissoit
des du fond, & c'étoit la décision entière.
deux Jusqu'ici il n'y avoit encore que les
Partis. hommes qui eussent cabalé. Les
Dames commencèrent à s'en mêler.
La Baronne D... la Marquise de M...
& Madame D... se mirent à la tête
de l'Escadron Moliniste. La Prési-
dente de B... & la Marquise de V... se
firent Chefs du Parti Janséniste. Dès
que les Dames eurent pris parti, elles
entraînèrent avec elles leurs amans.
La médifance, la calomnie, le
mensonge, la fourbe, tout fut mis
en usage. Il ne s'agissoit plus ni
de

DU M. DARGENS. 187

dé la Cadière ni du Pere Girard ,
mais de deux Partis qui divi-
sent l'Etat , & qui tôt ou tard
y causeront des troubles dange-
reux.

Aix n'étoit pas la seule ville où ré-
gnassent les divisions. La Provence
entière étoit en feu , & le reste du
Royaume y prenoit part. Les Mo-
linistes craignant que leur Parti ne
fût pas assez fort , firent entrer au
Parlement un vieux Conseiller , qui
depuis vingt ans n'y avoit mis le pied.
Les Jansénistes ne restèrent pas court ;
ils en firent revenir un de ses terres
où il étoit depuis quinze années.

Les Dames agissoient aussi de leur Cir-
côté. La Marquise de R... qui étoit ^{cont-}
brouillée avec un mari qu'elle avoit ^{rance}
épousé en secondes nocces & dont el- ^{sing-}
le n'avoit point d'enfans , deshéri- ^{lière.}
sa fille du premier lit en faveur de
son époux , avec qui elle se raccom-
moda , à condition qu'il seroit pour
la Cadière.

Les Jésuites ne donnoient rien ,
mais ils promettoient beaucoup , &
representoient adroitement leur cré-
dit & combien ils pouvoient être
uti-

Le parti Janséniste se fortifie. utiles. Jusques alors le parti Janséniste n'avoit point eu de Chef marqué. Le Président de Bandol se mit à leur tête. Ce furent quelques-uns de ses amis qui lui firent faire cette sottise. Car étant attaché à la Cour par de grands bienfaits, ils le mettoient dans le risque de les perdre. Il n'étoit pas au nombre des Juges, mais il avoit un grand crédit dans le Parlement. Son autorité donna de nouvelles forces au Parti. Une Dame Moliniste rendit son amant heureux, à condition qu'il seroit pour le Pere Girard, & elle lui fit faire abjuration du Jansénisme dans ses bras.

Ai-
greur
des
Jansé-
nistes
& des
Moli-
nistes.

La division augmentoit de jour en jour. Tout étoit en combustion dans les familles. Chacun se déchiroit par les médisances les plus atroces. Les Juges étoient les moins épargnez. Il y avoit des gens d'un mérite infini dans les deux Partis. La passion les aveugloit. Ils se prêtoient aux choses du monde les plus criantes.

Ils se
déchi-
rent
mu-
tuelle-
ment.

Les Jansénistes furent les premiers à débiter des Libelles diffamatoires. Les Molinistes ne restèrent pas en arrière, & ce qu'il y a de surprenant,

DU M. D'ARGENS. 191

nant , c'est que ces écrits étoient moins faits pour la défense du procès , que pour porter des coups mortels à la réputation des plus honnêtes gens. Monsieur le Bret Intendant & Premier Président fut le moins ménagé. On le regardoit comme le Chef des Molinistes. Avant cette affaire , il étoit adoré dans la Province , on rendoit justice à sa probité & à son génie. Dès le moment qu'on le fut Moliniste , il n'y eut point d'infamies qu'on ne vomit contre lui. Le Président de Bandol , Chef des Jansénistes , se trouva dans le même cas. Il y a peu d'hommes en France qui ayent plus de candeur & de bonne - foi , & il remplit sa place avec beaucoup de dignité. Il n'en étoit pas moins chez les Molinistes un homme sans foi & sans honneur ; & ce qu'il y a de remarquable , c'est que la plûpart des gens qui se déchaînoient ainsi avoient été fort liez avec lui.

Parmi les Magistrats dont on te-
noit des discours si étonnans , on
ne faisoit pas grace à mon pere. Sa
charge l'exposoit à être mis plus sou-
vent sur la scène que les autres. Je
me

Cette-
circonf-
rance
est fa-
vorable
au Mar-
quis.

me servois de certains mouvemens de dépit que je voyois en lui pour le dégoûter de me mettre dans la robe , & peu-à-peu je réussis , comme on verra dans la suite de ces Mémoires.

A char- Le bas peuple étoit animé au der-
nement nier point contre la Société. Une se-
de la maine avant la décision du procès ,
popula- les enfans quëtoient par les ruës avec
ce con- une clochette des fagots par brûler
tre les le Pere Girard. Les Jesuites ne pa-
Jésui- roissoient point impunément dans la
tes. Ville , & la populace les maltraitoit.
Les Molinistes n'ayant pas la force
en main , étoient obligez de fléchir ,
bien résolus de se venger dès qu'ils
le pourroient.

Arrêt Le jour de l'Arrêt étant arrivé , les
du Par- Juges entrèrent au Palais à fix heures
lement du matin. Le Pere Girard & la Ca-
d'Aix dière furent confrontez ensemble
dans pour la dernière fois. Quoiqu'on eût
l'affaire fermé l'enceinte du Parlement , la
du P. Présidente de B... & la Marquise D...
Girard avoient trouvé le secret de se placer
& de la auprès de la porte de la première
Cadié- sale du Palais. Lorsque le Pere Gi-
re. rard passa , elles ne purent s'empê-
cher de lui dire quelques injures.

Le

Le Jéuite fut assez se contraindre pour leur faire une grande révérence avec un air riant.

Quelque - tems après la Cadière arriva. Elles s'efforcèrent de la raffermir. Elle n'en avoit pas besoin. Elle étoit sûre de son fait , & le Pere Girard sçavoit aussi à quoi s'en tenir. Un mois avant que l'Arrêt fût prononcé , on sçavoit comment il seroit. Les deux partis avoient si bien pris leurs mesures qu'ils étoient sûrs d'une égalité de voix , & comme en matière criminelle , il ne peut y avoir de partage , il falloit qu'on les mît tous hors de cour & de procès.

Ceux qui se sont étonnez de cet Arrêt n'ont aucune connoissance de l'histoire. Il n'arriva alors que ce qu'on a vû arriver pendant deux cens ans en France , lors des troubles & des guerres civiles. Si on considère que la Cadière & le Jéuite étoient devenus les moindres ressorts qui faisoient agir les Juges , on pénétrera aisément que leur intérêt propre les conduisoit. Il s'agissoit d'une décision qui perdît un des deux partis. Chacun croyoit la Religion de son côté ,

Observation
sur cet
Arrêt.

ou du moins faisoit semblant de le croire. La Cour étoit pour les uns, le Peuple pour les autres. Les injures, les invectives, les mauvais procédés avoient rompu entr'eux toute la liaison & l'harmonie que la justice demande. Deux Conseillers s'emportèrent jusqu'à un point si violent, qu'un des deux menaça l'autre de coups de bâton pendant la séance de la Chambre.

C'est-là l'effet malheureux que produisent mille idées que les Prêtres & les Moines nous inspirent dans la tendre enfance. Les plus grands crimes n'ont eu que le prétexte de la Religion. La France rougira à jamais de la journée de la S. Barthélmy, & Paris pleurera éternellement le meilleur de ses Rois assassiné au milieu de ses enfans.

Fureur du Peuple contre les Juges qui furent pour le Pere Girard. Pendant que les Juges étoient aux opinions, le peuple s'étoit assemblé en armes dans la place du Palais. Il menaçoit hautement les Magistrats qui oseroient condamner la Cadière. Lorsqu'il aprit l'Arrêt, sa fureur ne fut point apaisée. Il vouloit qu'on brûlât le Pere Girard. Il poursuivit le

DU M. D' ARGENS. 125

le carosse du Premier Président à coups de pierres. Les Juges qui avoient été pour lui furent fort heureux de s'enfermer dans leurs maisons. Le Peuple reconduisit en triomphe les Jansénistes. On alluma des feux de joye dans toute la ville , & on brûla des figures de paille habillées en Jésuites. On fit de pareilles réjouissances le même jour à Toulon & à Marseille , où l'on avoit envoyé des Couriers Extraordinaires. La Cadière fut remercier les Juges qui avoient été pour elle , suivie de huit ou dix mille personnes.

Cependant le tems où les Molinistes devoient reprendre le dessus Triomphe
impré-
vû des
Molinistes. approchoit. Le premier Président commandoit en Provence. Comme il n'avoit pas cru que la chose allât si loin , il n'avoit pas songé à faire entrer de Troupes dans la Ville. Il comprit la faute qu'il avoit faite. Il envoya ordre au Régiment de Flandre qui se trouvoit dans la Vallée de Barcelonnette de venir à Aix. La Compagnie des Grenadiers , qui avoit marché sans séjour , arriva le lendemain de l'Arrêt.

Com- La surprise des Jansénistes fut
ment d'autant plus grande qu'ils ne s'y
ils en attendoient point. Elle augmenta bien
usent. davantage , quand ils aprirent qu'on
avoit arrêté quatre des principaux
Négocians de Marseille qui avoient
été mis dans la Citadelle. La Cadié-
re prit le parti de choisir une retrai-
te où elle fut ignorée. Ce fut alors
le tems des proscriptions. Les Mo-
linistes ne furent pas plus réservés
que les Jansénistes l'avoient été. On
arrêtoit tous les jours un nombre in-
fini de personnes. Les lettres de ca-
chet arrivoient en foule , & une ter-
reur panique avoit saisi tous les cœurs.

Ména- Pendant que ma Patrie étoit en
ge du proie à la dissension , je vivois assez
Mar- tranquille avec Chichotte. Elle étoit
quis jolie & d'une humeur excessivement
avec douce. Je l'avois logée dans une mai-
Chi- son à cent pas de la ville , pour être
chotte. plus en liberté. Je passois avec elle
tête-à-tête des jours entiers. Elle ai-
moit la lecture. Dans les momens où
elle s'y occupoit , je dessinois , ou je
peignois. Son caractère me convenoit
si fort , que ne pensant à aucun éta-
blissement solide , j'avois résolu de
passer

DU M. D'ARGENS. 197

passer avec elle le reste de ma vie.

Mon pere devoit bien - tôt partir Il la
pour Paris. Il alloit à la Cour pour mene
les suites de l'affaire de la Cadière. à Paris.

J'avois si bien travaillé à lui montrer
le désagrément qu'on avoit dans la
robe , que je le fis consentir à me
laisser entrer au service , dès que nous
serions à Paris. J'aimois trop Chichotte
pour la quitter. Je résolus de la
mener avec moi. Je comptois d'entrer
aux Mousquetaires quelque - tems ,
pour avoir l'agrément d'une Com-
pagnie de Cavalerie. Elle partit huit
ou dix jours avant moi & m'attendit
à Lyon , d'où je la conduisis moi-
même jusqu'à Paris.

Elle prit un appartement peu éloi-
gné de l'Hôtel , où je logeois avec
mon pere , qui restant presque tou-
jours à Versailles , me laissoit l'entière
liberté d'être avec ma Maîtresse.
Plus je vivois avec elle , plus sa dou-
ceur me charmoit. J'aurois voulu
qu'elle eut vécu avant d'être à moi
d'une façon plus réservée. Mais je
sçavois que toute jeune qu'elle étoit
elle avoit eu plusieurs amours , & d'un
autre côté elle me paroissoit si bien

R 3 éle.

élevée , que je ne reconnoissois point en elles les façons d'une fille de l'Opéra. Je la priai de m'apprendre de bonne foi ses aventures , l'assurant que je ne l'en aimerois pas moins.

Histoire de cette Demoiselle. Je suis née à Angoulême , me dit-elle , fille d'un Négociant , qui avoit plus de cent mille écus. Mon nom n'est point Chichotte. Je m'appelle R. . . J'ai un frere Capitaine dans le Régiment D. . . & une sœur mariée à un des premiers d'Angoulême. C'est là , avec une autre de mes sœurs , que vous avez connu sous le nom de la d'Argenterie , tout ce qui me reste de parens. Mon pere & ma mere étans morts , mon Tuteur me-mit dans un Couvent pour y être élevée jusqu'à ce que je fusse en âge de m'établir.

Débauchés de sa sœur. Ma sœur d'Argenterie , quelques tems avant la mort de ma mere , s'étoit laissée enlever par un Officier qui lui avoit promis de l'épouser. Elle le suivit à Paris , où son amant la quitta. Elle n'osa plus retourner au logis , & n'ayant point d'argent , elle se vit obligée de donner dans des travers infinis.

El.

DU M. D'ARGENS. 199

Elle étoit jeune & jolie. Elle eut bien-tôt une foule d'adorateurs. Elle n'en refusoit aucun , & en deux ou trois ans elle amassa près de dix mille écus de nipes ou de bijoux. Elle se ménageoit si peu , que Mr Hé-
rault fut obligé de la faire arrêter.

Comme elle avoit changé de nom , Elle
ma mere ne put avoir jamais aucune ^{s'allo-}
de ses nouvelles. Après avoir été ^{cie a-}
cinq ou six mois enfermée , elle fut ^{vec un}
remise en liberté. Mais sa beauté ^{fripou.}
ayant été excessivement flétrie par ses
débauches , elle sentit que ses affai-
res iroient bien - tôt en décadence.
Elle songeoit à sortir de Paris, lorsque
le hazard lui fit connoître une per-
sonne d'un caractère digne d'être
associé au sien. C'étoit un jeune hom-
me bien fait , né à Saint Omer. Il
étoit Soûdiacre , & s'étoit sauvé des
Cordeliers où il avoit fait des Vœux
Monastiques. Il n'avoit d'autre talent
pour vivre , que celui d'exceller à
faire jouer de malheur. Il étoit ob-
ligé de s'éloigner de Paris , où il
commençoit à être connu.

Ces deux personnes se convenoient Elle
trop , pour que la sympathie n'agit ^{veut}
point. ^{avoir}

Chi-
chotte
auprès
d'elle.

poinr. Aussi résolurent-ils de rendre leur fortune commune. Ils formèrent le dessein d'aller à Lyon, & dès le jour qu'ils sortirent de Paris, ils se dirent mariez ensemble. Cependant ma sœur avoit appris que ma mere étoit morte. Elle pensa que ses charmes commençant à passer, si elle pouvoit m'avoir en son pouvoir, le peu que j'avois de beauté augmenteroit de beaucoup son revenu. Elle n'avoit rien à espérer de la maison. Mon pere & ma mere l'avoient exhérédée en mourant. Elle n'osoit reparoître à Angoulême. Elle ne laissa pas de s'y hasarder. Elle prit deux laquais & une femme de chambre, & suivie de cet équipage, elle arriva avec son prétendu mari à Angoulême. Elle fit sçavoir à tous nos parens qu'elle avoit été assez heureuse pour épouser un Seigneur Flamand, & qu'elle espéroit qu'on voudroit bien ne la pas perdre dans l'esprit de son mari. La famille trompée par des apparences si vrai-semblables lui fit mille politesses. Elle me rendit visite au Couvent & me fit present d'un fort bel habit, qu'elle disoit que son
mari

mari m'avoit acheté. J'ai pourtant
 sçu depuis que c'étoit un de ses
 vieux habits qu'elle avoit fait racom-
 moder.

Après m'être venu voir deux ou En-
 trois fois, elle feignit d'être malade leve-
 & envoya prier les Religieuses de ment
 vouloir bien m'envoyer chez elle, de cer-
 pour lui tenir compagnie deux ou te De-
 trois jours. J'allai la voir avec plai-le.
 fir. Je lui trouvai l'air fort gai. Eh
 quoi ! ma sœur, lui dis-je, on di-
 soît que vous étiez malade ? C'est une
 excuse, me dit-elle, que j'ai prise
 pour te mener passer deux jours à
 la campagne. Moi qui la croyois bon-
 nement, je la remerciai. A l'entrée
 de la nuit, elle me mit dans une
 chaise avec son mari, & je fus bien
 étonnée lorsque j'appris deux jours
 après qu'elle me menoit jusqu'à Lyon.
 J'étois si innocente, & je prévoyois
 si peu l'usage auquel elle me desti-
 noit, que je lui dis : Quand je re-
 tournerai, les Religieuses me vont Sa
 bien gronder. sœur

Dès que nous fumes arrivés, elle la vend
 reprit le nom de la d'Argenterie. à un
 Elle me menoit tous les jours aux hom-
 me ri-
 spec-che.

spectacles , parée superbement. J'étois montrée comme un bijou , dont on veut se défaire. Un homme déjà âgé offrit cent louis. Mais ma sœur pensa le devorer à cette proposition. Il vit bien qu'il n'y avoit rien à faire à si bon marché. Il en offrit deux cens. L'affaire fut terminée , & la chose ne fut renvoyée qu'au lendemain après-dîné.

Et s'é-
force
de la
cor-
rom-
prepar
ses dis-
cours,
Ma sœur me tint toute la matinée des discours où je n'entendois rien. Elle me disoit qu'elle vouloit me donner un secret d'avoir de l'argent & des robes tant que je voudrois , & qu'il ne falloit pour cela que suivre ses conseils. Elle me demanda ensuite si je n'avois jamais vû d'hommes nuds. Ah ! mon Dieu , que dites-vous , ma sœur , lui répondis-je ! Voir un homme nud , c'est un grand péché. Bon , imbécille , me dit elle ! Les Religieuses te faisoient accroire ces contes-là. Mais vois si toutes les jolies femmes n'ont pas d'amans. Je veux t'en donner un. Non , je n'en veux point , lui dis-je.

Et en-
fin la
prosti-
tuée,
Pendant ces instructions , cet homme me arriva. Ma sœur passa dans une autre

autre chambie avec lui. Il compta les deux cens louis. Elle m'apella alors, & me laissant seule avec lui, elle ferma la porte à la clef. Je me mis à pleurer & l'apellai inutilement. Cet homme voulut profiter du tems & gagner ses deux cens louis. Il m'enleva de terre dans ses bras & me jeta sur un lit. Je redoublai alors mes cris, je le mordis, je l'égratignai, & quelque effort qu'il fit, il fut obligé de me laisser. Ma sœur, qui écou-toit à la porte l'ouvrit dans ce moment. C'est un démon, lui dit cet homme. On n'en peut venir à bout. Vous êtes un benêt, lui dit elle. Je m'en vais vous la tenir. Elle me prit dans ses bras. J'eus beau verser des pleurs & me défendre, je ne fus plus la maîtresse de résister, & ce malheureux, avec l'aide de ma sœur, vint à bout de ce qu'il vouloit.

Lorsqu'il m'eut quittée, je m'arrachai les cheveux. Je voulois me jeter par la fenêtre. Ma sœur eut beau vouloir m'apaiser, je fus deux jours à chercher le moyen de m'évader, résolue de tout entreprendre plutôt que de rester davantage avec elle.

elle. Elle s'en aperçut & me promit que je ne reverrois plus cet homme.

Elle la mène à Mar-
seille. Elle ne m'auroit pas tenu parole , si elle n'eût été obligée de sortir de Lyon & de se sauver trois jours après à Marseille. On avoit eu des indices à Angoulême que j'étois à Lyon , & un de mes oncles étoit venu pour me ramener. Ma sœur en ouvrant la fenêtre l'aperçut passer dans la rue. Elle ne douta pas qu'il ne la découvrit bien-tôt , & dès la nuit même , nous nous embarquâmes sur le Rhône pour venir à Marseille. En y arrivant nous fîmes la même manœuvre qu'à Lyon. Le Comte de Vintimille me vit à la Comédie. Il me parla plusieurs fois , & demanda permission à ma sœur de venir au logis. Elle le lui accorda. Elle recevoit tout le monde volontiers , & les amans qu'elle croyoit ne pas être assez riches pour devoir aller jusqu'à moi , elle les gardoit pour elle.

Elle devint amoureuse du Je voyois tous les jours Vintimille. Je vins à l'aimer autant qu'il m'aimoit. Je n'osois point lui dire l'état où j'étois , de peur de le rebuter. Ce-

Cependant ma sœur me proposa de Comte
voir un riche Négociant. Je lui dis de Vin-
que je mourrois plutôt que d'y con-^{timille.}
sentir. Elle fit semblant de ne plus
y penser.

Deux ou trois jours après, étant Occa-
allé me promener avec elle sur le sion pé-
bord de la mer, elle me pria de vi-^{rilleuse}
siter une guinguette qu'on avoit bâ-^{où elle}
tie sur le rivage & qui paroissoit fort ^{se trou-}ve.
jolie. Quelle fut ma surprise en y
entrant d'y voir ce Négociant dont
elle m'avoit parlé ! Je compris que
j'étois trahie. Je trouvai la table
mise avec une collation superbe. Je
résolus de me tirer d'affaire en dissi-
mulant. Je me mis à table & me con-
traignis le plus qu'il me fut possible.
Quelque-tems après je fis semblant
d'avoir quelques nécessitez, & m'étant
ôtée de table, je sortis de la maison
& gagnai le plus vite qu'il me fut
possible le grand chemin, qui n'en
étoit qu'à cent pas. Je rencontrai
un Païsan à qui je promis un louis,
s'il me conduisoit jusqu'à la ville
sans me quitter. Il fut fort étonné
d'un gain aussi considérable, car
nous n'en étions pas éloignez de la
por-

portée du fusil. Lorsque je fus arrivée, j'entrai dans la première boutique & j'écrivis à Vintimille que je le priois de venir me trouver dans l'Eglise des Augustins. Je lui envoyai cette lettre par le Paisan.

Elle se Une demie - heure après il vint
sépare m'y joindre. Je lui appris mon avan-
de sa ture. Il me jura mille fois qu'il mour-
sœur. roit plutôt que de m'abandonner,
& me conduisit chez une femme de
ses amies, chez laquelle il me mit en
dépôt. Ma sœur ne me voyant point
revenir, sortit de table pour me cher-
cher; elle visita la maison du haut
en bas, elle parcourut le jardin, enfin
elle retourna à la Ville, & elle en-
voya par-tout où elle croyoit que j'au-
rois pu me retirer. Vintimille la tira
de peine. Il alla lui apprendre lui-
même que je ne retournerois plus
avec elle. Je l'avois mis au fait de
toutes ses affaires. Il fallut qu'elle
filât doux avec lui, sans quoi il l'au-
roit fait arrêter, elle & son mari. Je
fus délivrée de tous deux peu de
tems après. Ils partirent, comme
vous le sçavez, pour Livourne, où ils
croyoient faire mieux leurs affaires.

Cette

Cette histoire, dont je sçavois les principales particularités par plusieurs personnes d'Angoulême, m'attacha davantage à Chichotte. Je me félicitois d'être venu à Paris où je pourrois vivre plus librement avec elle, lorsqu'il fallut que je pensasse à mon départ. Mon pere avoit demandé de l'emploi pour moi au Duc de Boufflers. J'avois déjà un frère Chevalier de Malthe dans son Régiment. Il me nomma à la Lieutenance dans sa Compagnie Colonelle, & j'eus ordre de me préparer à partir.

J'annonçai cette nouvelle à Chichotte. Quoi, me dit-elle en pleurant, vous m'abandonnez ! Ah ! je l'avois bien toujours prévu. Non, lui dis je, vous ne me quitterez point. Je m'en vais joindre Mr de Boufflers à Lille, & vous m'y suivrez. Je l'emmenai avec moi, & nous passâmes encore trois mois à Lille. Cependant il falloit que j'allasse à Givet, où se trouvoit le Régiment, pour me faire recevoir. Je ne pouvois pas conduire Chichotte de Garnison en Garnison. Je la renvoyai à Paris, où je

Le
Mar-
quis
rentre
dans le
service.

Por-
trait du
Duc de
Bou-
fflers.

je chargeai un homme de lui fournir ce dont elle auroit besoin.

Em- Dès qu'elle fut partie je me dispo-
barras- sai à quitter Lille. Mais la dépense
où il- que j'y avois faite me retardoit. Je
ferrou- devois considérablement, & j'attendois
ye. que mon pere m'avancât de l'argent
sur ma pension. Il avoit appris que
j'avois mené une fille à Lille avec
moi. En vain lui écrivis-je plusieurs
lettres, il ne daigna pas me faire ré-
ponse. Un ami que j'avois, nommé
Renaud, me prêta généreusement la
somme dont j'avois besoin, & ce n'est
pas le seul service qu'il m'ait rendu
à moi & à toute ma famille.

SaMaî- Lorsque je fus arrivé à Givet, je
tresse- reçus plusieurs lettres de Chichotte.
luidon- Elle m'écrivoit de lui envoyer de l'ar-
ne un- gent & qu'elle en avoit un besoin in-
succes- fini. J'étois dans l'impossibilité de le
seur. faire. L'ami à qui je l'avois adressée
à Paris, la voyoit tous les jours. L'o-
casion & le besoin d'argent le rendi-
rent le maître d'un cœur que je per-
dois à regret, mais qui dans la si-
tuation où j'étois m'étoit à charge.
Aussi ne fus-je point fâché lorsque
je scûs qu'elle avoit un autre amant.

Peu

Peu de tems après que mon intrigue avec Chichotte eût fini entièrement, le Régiment alla en garnison à Douai, & moi je me rendis à Lille, pour faire ma cour à Mr. le Duc de Boufflers. Ce Seigneur a de grandes qualitez, sans avoir celle de se faire aimer. Il est bien fait, il a du génie, de la valeur. Il est honnête homme, caractère rare à la Cour. Tant de vertus lui gagneroient tous les cœurs, s'il ne les écartoit par sa fierté & par sa hauteur. Il est envié des Grands & peu aimé des petits.

Portrait du Duc de Boufflers.

Les bontez qu'il avoit pour mon Nouveau-frere, & celles dont il m'honoroit, m'avoient attaché à lui. Je faisois de fréquens voyages à Lille. Ils furent interrompus tout à coup par une passion que je formai. J'avois retrouvé mon ami Clairac à Douai, où il étoit Ingénieur employé dans la Place. Il m'avoit mené dans la maison d'un Conseiller au Parlement où il alloit souvent. Je devins amoureux de sa fille. Elle n'étoit point jolie; mais elle avoit infiniment de l'esprit. Clairac s'aperçut que j'avois du goût pour elle. Loin de m'en dissuader, il

Nouvelle passion du Marquis.

S me

me fit entrevoir que je serois heureux si je persiflois. Sa Maîtresse alloit passer les avant-soupers avec la mienne , ce qui faisoit une partie quarrée. La Demoiselle que j'aimois n'étoit pas assez novice dans le monde pour ne pas me deviner. Il est bien peu d'Agnès à un certain âge dans les garnisons. Elle m'épargna des protestations inutiles , & jugeant de mon amour plutôt par mes assiduez que par mes discours , je trouvais , quand je voulus lui apprendre que je l'aimois , qu'il y avoit long-tems qu'elle le sçavoit.

Sages Je n'avois jamais sçû lorsque j'aimois , faire des réflexions. Je ne commençai pas cette fois ci. Je m'engageai avec autant de vivacité que si ç'avoit été ma première passion. Clairac , qui jugeoit de sens froid combien il seroit dangereux que j'allasse trop avant , m'aimoit trop pour ne pas m'avertir. Marquis , me dit - il , j'ai cru quand vous avez commencé d'aimer , que vous feriez de votre passion un amusement & point une affaire sérieuse. Ce n'est pas ici une Grisetle que vous aimez. C'est une
fille

filles de condition. Vous avez deux excès à éviter dans lesquels je vous vois tomber ; le premier , de donner votre Maîtresse au Public , & le second de promettre plus qu'il ne convient que vous teniez. Songez perpétuellement que vous n'êtes point votre maître. Aimez , parlez , & n'écrivez jamais. De tout autre que de Clairac , je n'aurois point écouté de pareils discours. Venant de lui , j'y réfléchissois malgré moi.

Ma Maîtresse me paroissoit tous les jours plus aimable. Je badinois , je folâtrois avec elle , mais c'étoit tout. Nous étions heureux , lorsqu'en jouant au quadrille , nous avions pû nous serrer le pied , ou nous dire un mot à l'oreille. J'étois accoutumé à quelque chose de plus réel. Je m'en plaignis , on se fâcha , je ne me rebu-^{Il en profite.} tai point , je boudai , je parus triste , enfin je fis si bien que je vis que j'aurois tout ce que je voudrois , si je voulois manquer aux leçons de Clairac. Le pas étoit glissant. Comme amant , on me donnoit le cœur ; comme un homme qui promettoit de devenir époux , on m'offroit le reste. Je pris

un milieu. Mon ami m'avoit dit de ne point écrire , mais il ne m'avoit pas défendu de faire pressentir que j'écrivois. Je promis donc tout ce qu'on voulut , & je pris l'amour pour témoin de mes sermens. J'en fis tant qu'on voulut , & on les crut assez sincères pour s'y fier entièrement.

Suite de
cette
avan-
sure.

Le premier moment où je vis ma Maîtresse seule fut dans un salon à côté de celui où l'on jouoit. Nous y passâmes un quart-d'heure sans lumière ; mais dans ce que nous faisions l'amour nous éclairoit avec son flambeau. Pour ne donner aucun soupçon à sa mere , il falut rentrer dans l'Assemblée. Nous nous mîmes à jouer à quadrille. Ce jeu nous parut si fade , en songeant à celui que nous venions de quitter , que le seul espoir de trouver quelqu'autre moment favorable put nous consoler. Il fallut pourtant que je me résolusse à rester quelque-tems sans voir ma Maîtresse. Le Régiment reçut ordre d'aller au Camp de Richemont. Je promis de revenir dès que le Camp seroit fini , & je tins exactement ma parole. Le Régiment étant allé en garnison

DU M. D'ARGENS. 213

à Maubeuge, je fus passer mon hiver à Douai. Il est vrai que Clairac m'y détermina, autant que l'amour & que le plaisir d'être avec mon ami eût suffi pour m'y conduire. Je fus quatre mois uniquement occupé de mon amour, & je trouvai de tems en tems le moyen de passer quelques quarts-d'heure dans le même salon où mon bonheur avoit commencé, & de les employer aussi utilement que la première fois.

Ma joye & mon bonheur n'étoient Il quit-
troublez que par l'exécution de mes ^{te la}
sermens, qu'on me demandoit assez ^{Maî-}
souvent. On en vint jusqu'au point ^{resse.}
que je vis qu'il falloit songer à finir.
Clairac reçut dans ce tems-là ordre
de partir de Douai pour aller à Va-
lenciennes. Je partis aussi pour aller à
Maubeuge joindre le Régiment qui
devoit passer en Allemagne pour aller
au siège de Kehl.

Peu d'Officiers étoient préparez ^{Sié-}
à faire la campagne. Vingt-deux ^{ge de}
Compagnies des Grenadiers avoient ^{Kehl.}
passé Kehl, & il y avoit des paris à
Strasbourg qu'on n'auroit pas la guer-
re. Enfin l'ordre pour la marche de
l'ar-

l'armée arriva. Nous passâmes ce fleuve sur deux ponts , & l'armée campa le soir avec tant de confusion , que si les Ennemis avoient eu le moindre camp volant , ils nous eussent enlevé un ou deux quartiers qu'on n'auroit pû secourir. Nos Officiers Généraux avoient perdu l'usage de la guerre , & Kehl fut rendu avant qu'on eût pû régler au juste le campement. Le Régiment ayant monté la tranchée ; j'étois détaché de piquet ce jour-là & je m'amusois à voir tirer des bombes d'une de nos batteries. Un éclat qui revint pensa me couper le pouce. Heureusement j'en fus quitte pour une meurtrissure assez considérable.

Il a-
prend
des
nou-
velles
de Syl-
vie.

La campagne finie , je partis pour aller chez moi faire une compagnie dans le troisième bataillon , qu'on formoit. Je rencontrai à Avignon dans l'auberge , un négociant de Marseille qui venoit de Barcelône. Je lui demandai ce qu'il y avoit de nouveau. J'ai vû , me dit il , dans ce pays-là une personne qui est actuellement aux eaux de Balaruc & qui m'a souvent parlé de vous. Je le priaï de me dire qui c'é-
toit.

toit. C'est Madame Sylvie , me répondit-il. Elle vous aime toujours. De qui parlez-vous-là , lui dis-je ? Vous ne la connoissez pas. Si vous sçaviez la manière dont elle en a agi à mon égard.... Je la sçai mieux ^{Suite} que vous ; me répondit-il , & c'est de son vous qui l'ignorez. Quand vous ^{histoi-} étiez en prison dans la Citadelle, on ^{re.} étoit résolu de ne vous faire sortir que lorsqu'elle seroit mariée. Cependant, comme on voyoit que si elle ne s'établissoit point , on ne pourroit pas vous tenir toujours prisonnier , l'Intendante lui dit que votre famille alloit vous envoyer dans les Indes , si elle restoit fille plus long tems. On avoit retenu à la poste toutes vos dernières lettres. La tendresse qu'elle avoit pour vous la fit résoudre à faire ce qu'on voulut. Elle se maria & se rendit malheureuse , pour vous rendre heureux Elle a toujours été depuis son établissement d'une tristesse infinie & d'une santé fort foible. Les Médecins lui ont ordonné les eaux de Balaruc où elle est actuellement.

Le
Ce recit me rendit plus amoureux ^{Mar-}
de Sylvie que je ne l'avois jamais été. ^{quis lui}
^{écrit.}
Je

Je voulois partir pour aller la voir. Mais il falloit que je me rendisse à Aix , & je me deshonorais , si j'avois fait autrement. Je me contentai de lui écrire & de lui offrir tout ce qui dépendoit de moi. Elle me répondit , qu'elle étoit sensible aux marques de tendresse que je lui donnois ; mais qu'elle ne vouloit de moi d'autre bien-fait que la satisfaction de me parler encore une fois. Je l'assurai que d'abord que mes affaires seroient finies, j'irois lui jurer que je l'aimois plus que jamais.

Il entre Je comptois partir , lorsque je fus dans le obligé de quitter le Régiment de Régiment Bourbonnois. Mon frere qui étoit Officier dans le même Régiment , étoit à de Ri- Malthes & il arriva dans le tems que j'allois faire ma compagnie. Les autres che- étoient données , & cette affaire lui eut lieu. couté sa fortune. Il prit ma place. J'avois toujours en une envie démesurée d'entrer dans le Régiment de Richelieu. J'avois une estime si parfaite pour le Colonel , que je me faisois un plaisir de pouvoir lui être attaché par quelque endroit. Je lui écrivis pour lui demander une compagnie dans son

troi-

troisième bataillon, s'il y en avoit de vacantes. Il me fit la grace de m'en accorder une. Je pensai donc à la lever le plutôt qu'il me seroit possible, & ces embarras m'empêchèrent d'aller joindre Sylvie, qui avoit repris dans mon cœur la place qu'elle y avoit eue, avec plus d'empire que jamais. Elle fut obligée de retourner en Espagne auprès de son mari, & moi je conduisis ma compagnie à Besançon, où étoient nos deux premiers Bataillons, & où s'assembloit le troisième.

L'image de Sylvie me suivoit par tout. J'a tendois avec impatience que la campagne fut finie pour aller la voir. J'étois résolu de passer jusqu'en Espagne, s'il le falloit. Les apprêts que nous étions obligés de faire pour la campagne, aidèrent à me distraire de ma mélancolie. Nos deux Bataillons partirent pour aller aux Lignes d'Etlingen, & nous vîmes avec regret, que nous ne les suivions pas. Mais Mr. le Duc de Richelieu, en passant à Besançon, nous consola, par l'espoir qu'il nous donna de les rejoindre bien-tôt.

Por. Il est peu d'hommes en Europe
 trait du qui ne connoissent ce Seigneur. Les
 Duc de sçavans le regardent comme un sça-
 Riche vant; les politiques comme un hom-
 lieu. me profond dans ce qui regar-
 de les intérêts des Princes; les gens
 de Cour comme le parfait model-
 le de l'homme aimable & poli. Mais
 on ne juge que médiocrement de
 toutes le qualitez qui sont en lui,
 si on ne le connoit particuliére-
 ment. C'est toujours un homme du
 premier ordre. Mais c'est un hom-
 me au-dessus de l'homme pour ceux
 à qui il veut bien se livrer.

Le Il tint à son troisiéme bataillon la
 Mar- parole qu'il lui avoit donnée, & nous
 quis va reçumes ordre de partir de Besançon
 au sié- pour aller à Strasbourg. Nous com-
 ge de ptions passer le Rhin tout de suite en
 Philif- y arrivant, & aller au siège de Phi-
 bourg. lisbourg. Mais le maréchal du Bourg
 ayant besoin de troupes, nous retint
 auprès de lui.

Las de vivre dans l'oïssiveté, tandis
 que les autres étoient à l'armée, je
 fus joindre Mr. le Duc de Richelieu
 à Philisbourg.

Je ne décrirai point les attaques ni
 les

Les fortifications de cette place. La Description. Carte ci-jointe suffit pour donner une idée distincte des unes & des autres. de ce Je passe rapidement à ce que j'ai vu siège. au siège. Philisbourg avoit été investi le vingt-trois de Mai, par trente Baraillons & par les Régimens de Condé & de Vitry Dragons, sous les ordres du Marquis d'Asfel que le Maréchal Duc de Bervick avoit détaché du camp de Bruchsal. La tranchée avoit été ouverte la nuit du premier au second Juin, & les pluies abondantes, qui étoient survenues vers le milieu du siège, jointes au débordement du Rhin, qui avoit inondé le terrain de l'attaque, faisoient douter du succès du siège.

Ce fut encore pis dans la suite. Les eaux du Rhin, avoient monté à un point étonnant & rempli nos tranchées. Une armée considérable, par le nombre de ses troupes & par la réputation du Prince Eugène étoit arrivée au secours de la Place. Nos soldats avoient à essuyer tout à la fois le grand feu des assiégez, les ardeurs du soleil, les incommoditez de la pluie, les inondations du Rhin. Ce

pendant leur intrépidité & leur grandeur d'ame étoient toujours les mêmes. Ils traversoient hardiment de longues inondations , ou l'eau leur venoit plus d'a-mi-corps , portant leur armes & leurs habits au-dessus de leurs têtes. Ils marchaient avec gayeté sur les revers de la tranchée. Ils demandoient à grands cris qu'on refusât à l'Ennemi toute la capitulation. Ils ne craignoient que de perdre l'occasion de signaler leur courage & leur zèle , & ils souhaitoient ardemment qu'on les menât à l'Ennemi.

Port- Le jeune Prince de Conti ne con-
trait du tribuoit pas peu à leur inspirer cet-
Prince te ardeur. Il étoit l'Idole de l'Armée,
de Con- & il faut avouer qu'il le méritoit.
ti.

Héritier des vertus de son grand pere , Héros dans un âge où les autres ne sont encore qu'au premier pas dans le chemin de la gloire , il animoit les Officiers par son exemple & les Soldats par ses bienfaits.

J'arrivai sur ces entrefaites à l'armée. Le Duc de Richelieu étoit Brigadier de tranchée ce jour-là , & j'y passai la nuit avec lui. Le lendemain il me presenta , à Mr. le Duc de Vau-

Vaujour , avec qui il étoit fort uni.

La ressemblance de caractère des deux me frapa. J'avois trouvé de l'esprit , de la science , un génie supérieur au Duc de Richelieu. Je retrouvai tout cela chez le Duc de Vaujour , & je n'y connus de différence que l'expérience, que donnoit dix ou douze années de plus ou de moins. Les belles qualitez de ces deux Ducs me paroissoient d'autant plus aimables , que je les trouvois rares parmi ce grand nombre de Courtisans & de Seigneurs dont l'armée étoit remplie. Si on eût compté tous ceux dont le mérite ne consistoit qu'en fourgons & en chevaux de main , le nombre n'en eût pas été petit. Après avoir été quelque-tems à Philisbourg, il fallut que je songeasse à retourner à Strasbourg , où mon service m'apelloit.

La veille de mon départ , il pensa arriver à mon frère de Bourbon-Marnois un accident , dont j'aurois été la cause innocente. Il étoit venu me voir au camp du Régiment , qui se trouvoit si exposé au canon de la place , que malgré les épaulemens qu'on avoit faits , nous avions tous les jours

des chevaux & des soldats tuez dans leurs tentes. J'avois reçu mon frère dans celle d'un Officier de mes amis. Un boulet de canon passa tout au travers & emporta la moitié de la Marquise sans toucher heureusement à quatre personnes qui étoient dedans, & fut à vingt pas de-là casser la cuisse à deux chevaux. On trouva dans la suite le moyen d'empêcher les Ennemis de tirer dans le camp, en jettant une bombe au milieu de la ville chaque fois que leur boulet y venoit.

A peine fus-je à Strasbourg, que le Bataillon reçut ordre d'aller joindre les deux autres. Nous atteignîmes l'armée comme elle filoit vers Spire, où nous restâmes sous les ordres de Mr. le Duc de Noailles. De-là nous nous avancâmes jusqu'à deux lieues de Worms. J'y reçus une lettre de ma chère Sylvie. Elle m'apprenoit qu'elle passeroit l'hiver en France, & que si je pensois toujours de même, il ne tiendrait qu'à moi qu'elle ne se justifiât de tout ce que j'avois pu lui imputer. Cette nouvelle me causa une joye sensible. Mais comme je n'ai jamais pu goûter de bonheur parfait, il

Il re-
çoit
une let-
tre de
Sylvie.

m'ar-

m'arriva un accident dont je me ressentirai le reste de ma vie.

J'étois nommé pour aller au fourage. Le détachement que je devois commander étoit en bataille depuis long-tems à la tête du camp. Je voulus piquer mon cheval pour le rejoindre plutôt. C'étoit dans un chemin glissant. Il s'abatit sous moi & me culbuta. L'effort que je fis me causa une incommodité, qui m'empêcha de pouvoir monter à cheval davantage. Je fus obligé d'aller à Spire, & n'y trouvant point de logement je retournai à Philisbourg chez le Chevalier de Clairac. L'armée ayant repassé le Rhin, elle fila du côté de Strasbourg. Ma maladie m'obligea d'y demeurer près d'un mois dans le lit. La seule consolation que j'eus étoit d'avoir de tems en tems des nouvelles de Sylvie. Mais je me vis encore dans l'impossibilité de l'aller joindre.

Ma santé s'étant un peu rétablie, j'allai à Paris pour savoir si je ne pourrois pas me faire guérir entièrement.

Les Médecins me dirent que j'étois trop âgé pour pouvoir l'espérer. Ne pouvant plus monter à cheval, ni

faire aucun exercice violent , je résolus de quitter le service.

J'écrivis à mes parens, qu'ayant trente ans je croyois que c'étoit là l'âge où il convenoit de m'établir & que je leur serois obligé d'y penser sérieusement. Ma mere me répondit qu'elle ne s'oposoit point a mon mariage. Mais que mon pere ni elle ne pouvoient me rien donner. Que n'étant pas d'humeur à planter des choux dans leurs terres, il leur falloit du bien pour vivre à la ville , ainsi qu'il convenoit au rang que mon pere y occupoit. Que désormais elle ne pouvoit plus me donner que la moitié de la pension qu'on me faisoit. Cette lettre me résolut entièrement à quitter le monde. La tendresse que j'avois reprise pour Sylvie m'avoit ouvert les yeux sur tous mes égaremens. J'employai le tems que je passai à Paris à me remettre dans l'usage de peindre pour m'amuser dans la solitude , où je comptois me renfermer dès que j'aurois vû Sylvie. Un voyage que j'ai été obligé de faire éloigne encore pour quelque-tems le plaisir que j'aurois de la revoir & la tranquillité dont j'espère de jouir bien-tôt.

Fin du quatrième Livre.



LETTRES

D E

M. LEMARQUIS
D'ARGENS.

SUR

DIVERSS UJETS.

LETTRE PREMIERE.

Sur les Italiens.



Vous croyez, Monsieur, m'avoir fait une grande grace, en bornant les éclaircissements que vous me demandez sur les différens Peuples que j'ai vûs, à deux seuls points. Je ne sçai si vous avez réfléchi qu'ils emportent
avec

avec eux l'examen de plusieurs autres. Vous voulez, dites-vous, que je vous instruisse de leur façon de penser sur la Religion, & de l'état où sont chez eux les Arts & les Sciences. Quelque pénible que soit ce que vous exigez, vous avez trop d'empire sur mon cœur pour que je puisse vous le refuser. La sincérité, dont j'ai toujours fait gloire, vous sera garant de la vérité des faits que j'avancerai, & s'il en est quelqu'un qui vous paroisse douteux, vous verrez aisément en approfondissant, que je ne l'ai écrit qu'après l'avoir murement examiné.

Renais-
sance
de la
Peintu-
re en
Italie.

Je commencerai par les Italiens. Leur pays est le centre & la patrie des Arts. C'est chez eux que la Peinture, la Sculpture & l'Architecture se sont dépouillées de cette barbarie dans laquelle les Goths & les Wandalles les avoient plongées. La tranquillité dont les Etats du Pape jouissoient avant Charles-Quint avoit favorisé l'avancement & pour ainsi dire la perfection des Arts. La rapidité avec laquelle ils furent portez au plus haut degré est surprenante. Pierre Pérugin, Maître de Raphaël, avoit

avoit lutté pendant un tems contre le mauvais goût. Mais n'ayant pas assez d'imagination ni de génie pour le surmonter entièrement, ses Tableaux, où on voyoit éclater des beautés inconnues jusqu'alors, étoient remplis de mille défauts. La Peinture étoit chez lui dans son enfance. Dix ou douze ans après, elle fut pousée par son Ecolier au point le plus parfait. Michel - Ange, aidé de l'antique, porta dans le même-tems la Sculpture au plus haut degré, & Jean de la Porte, qui fut son maître dans cet Art, étoit aussi éloigné de son Elève, que Pierre Pérugin l'étoit de Raphaël. Ces deux grands hommes en formèrent un nombre d'autres, qui quoique moins parfaits qu'eux, firent des ouvrages dignes de l'admiration de la postérité. L'Italie n'eut plus de Ville considérable qui n'eut quelque habile Peintre. Le Titien, les deux Caraches, Jules Romain, le Tintoret, Paul de Véronne, le Dominichin, le Corrège vécurent tous à peu près dans le même tems. Cette quantité d'habiles gens garantit l'Italie de retomber dans l'ignorance des
Arts,

Arts, lors de la guerre de Charles-Quint & de François Premier, qui troublèrent ce pais-là, & du théâtre de la tranquillité, en firent le théâtre du sang & du carnage pendant le cours de leurs régnés.

Déca- Il sembloit que le nombre des Pein-
dence tres & des Sculpteurs dût augmen-
où elle ter à proportion. Cependant trente
esttom- ou quarante ans après ces grands
bée. hommes, à peine l'Italie en a-t'elle
compté un ou deux par siècle. Elle
a eu depuis cent ans le Guide & le
Carlo Maratte, dont les noms iront
à la postérité. Le reste est aussi in-
connu, que le sont les derniers ouvra-
ges de Rousseau, ou les Tragédies
de la Serre. Lorsque j'étois en Ita-
lie, je n'ai connu que Solimaine à
Naples & Trévisani à Rome, qui mé-
ritaient l'estime des connoisseurs. Le
plus jeune des deux avoit soixante
& douze ans. Solimaine avoit atteint
au grand. Le Trévisani alloit au gra-
cieux. Il dessinoit correctement. Il y
avoit dans son coloris quelque cho-
se de fade & de gris, défaut ordinaire
de l'Ecole Romaine. Un Peintre de
Portraits nommé David, est au-dessous
de

de bien de nos Barbouilleurs de Province. Il passoit cependant pour le plus suportable qu'il y eût à Rome. Jugez combien il étoit éloigné de Rigaud & de l'Argillière.

La Sculpture a eu un sort pareil à la Peinture. Michel-Ange eut plusieurs successeurs illustres. Un des plus fameux fut la Legarde. A la fin du siècle passé, l'Italie avoit encore des hommes célèbres dans cet Art. Le Chevalier Bernin & Camillo Roscondi étoient de ce nombre. Actuellement il n'y a pas un Sculpteur qui soit connu. Un Pensionnaire de l'Académie de France, habile, quoique jeune, appelé Bouchardon, étoit ce qu'il y avoit de mieux à Rome. M. le Duc d'Antin l'a fait revenir en France depuis peu de tems.

Etat
de la
Sculp-
ture en
Italie.

Dans l'idée que vous vous êtes faite, vous croyez sans doute que tous les Peintres d'Italie étoient des Raphaëls, ou du moins que le moindre surpassoit de beaucoup nos François. Il est vrai qu'ils sont éloignés de la perfection de ceux qui sont morts ; mais ils sont au-dessus de ceux qui vivent.

Ri.

Rigaud & l'Argilière n'ont eu pour le portrait que le Titien qu'on puisse leur opposer. Le Carle Maratte dans ses derniers tems en a peint quelques-uns. On voit qu'ils sortent d'une habile main. Cependant ils n'égalent pas les nôtres, & on peut donner la préférence à ceux de Rigaud & de l'Argilière, sans craindre de passer pour injuste, ou pour prévenu en faveur de sa patrie. Nous avons autant d'avantage pour l'Histoire que pour le Portrait. Le Moine, Case, Vanlo, sont au-dessus des Peintres qui se trouvent aujourd'hui en Italie.

Pour- Vous me demanderez sans doute
 quoi la quelle est la raison de ces change-
 Peintu- mens, & comment ces fameuses
 re & la Ecoles de Rome, de Boulogne, de
 Scul- Venise ont pû cesser tout-à-coup. Je
 pture vous répondrai qu'il en est des
 sont grands hommes, qui excellent dans
 tom- les Arts, comme de ces feux aériens,
 bées en qui ne paroissent que dans certai-
 Italie. nes saisons, ou comme de ces pro-
 diges qui ne sont produits que dans
 une longue suite de siècles. Il est
 aussi difficile à la nature de former un
 hom-

DU M. D'ARGENS. 231

homme tel que Michel - Ange ou Raphael, qu'il est rare qu'elle enfante souvent des Virgiles & des Horaces. Pour produire des chefs-d'œuvres dans les Arts & dans les Sciences, ce n'est point assez que l'exemple des grands hommes, le loisir de travailler, l'application assidue. Il faut encore un génie supérieur. Il faut que le Ciel en nous créant ait mis en nous une disposition naturelle pour aller à la perfection, que ne donne point l'étude la plus pénible & la plus longue.

Si vous examinez les Arts en France, vous connoîtrez aisément la vérité de ce que je vous dis. François Premier les amena d'Italie dans son Royaume. Ils y parurent comme une fleur brillante, qu'un même jour voit éclore & flétrir. Les guerres civiles qui survinrent pendant cinq ou six Régnes les firent gémir dans l'obscurité. Ils commencèrent à reparoître sous Henry IV. Le Cardinal de Richelieu, le restaurateur, le pere, le protecteur des Sciences & des Arts, prépara par les bienfaits, dont il encouragea les hommes

Histoire
re des
beaux
Arts en
France.

médio

médiocres qui vivoient de son tems ,
 cette foule de Peintres illustres , de
 Sculpteurs & d'Architectes habiles ,
 qui vécurent sous le siècle de Louis
 XIV. Ce fut alors qu'on vit le Poussin , le Sueur , Jouvenel , le Brun , Girardon , le Gros , Puget , Rivaux , des Caraches , des Guides & des Bernins , moins louez qu'eux , peut-être aussi louables. Voilà le tems où les Beaux-Arts ont été chez nous dans leur plus haut degré. On peut marquer leur naissance sous Henri IV. & leur enfance sous le Cardinal de Richelieu. Si on avoit pû les perpétuer dans leur degré de perfection , Louis XIV. l'auroit fait , par l'aisance , le soulagement , les commoditez qu'il leur avoit procurées dans son Royaume. Cependant les Académies de Peinture & de Sculpture , enrichies des plus belles figures moulées sur les antiques & ornées des tableaux des plus célèbres Peintres ; les jeunes gens en qui on reconnoît de la disposition entretenus à Rome aux dépens du Roi ; les pensions accordées à ceux qui se distinguoient , par leur sçavoir tout cela n'a

empêcher que les Arts n'ayent infiniment tombé en France depuis vingt-ans. Ceux qui passent pour y exceller aujourd'hui sont au-dessous de leurs Maîtres & bien inférieurs au Poussin & à Jouvenel. Ils ont pourtant des avantages que les autres n'avoient pas. Avant M. le Brun , il falloit qu'un Peintre & qu'un Sculpteur allassent chercher bien loin & avec des peines infinies , ce que la grandeur & la magnificence de Louis XIV. a rendu commun dans son Royaume.

Avouez donc que les ouvrages des grands hommes, le loisir de travailler , l'espérance même des honneurs, ne peuvent élever quelqu'un jusqu'au degré où le génie seul a droit de conduire ceux qu'il veut distinguer des autres.

Peut-être dans le moment que je vous écris , il est quelqu'un de ces génies heureux qui se développe , & dans cinq ou six ans d'ici , nous pourrons voir les ouvrages de quelque Romain ou Vénitien , auprès de qui ceux de nos François d'aujourd'hui paroîtront fort inférieurs.

Confidéra-
tion eù
les
beaux
Arts
font en
Italie.

Les Arts auront en Italie un avantage pour former des grands hommes beaucoup plutôt qu'en France. Les égards qu'on a pour ceux qui s'y distinguent & les honneurs qu'on leur rend, sont des apas plus séduisans que les récompenses pécuniaires dont on paye le mérite chez nous.

En France, Rigaud est estimé de quelques connoisseurs. Cinq ou six Seigneurs de la Cour & quelques gens de condition auront pour lui des égards. Le reste du Royaume ne distingue pas un Peintre d'un Cordonnier, ni un Sculpteur d'un Savetier. Un Provincial, dont le nom se terminera en *ac* & dont tout le mérite est de chasser, de jurer Dieu, & de battre des Payfans, se croiroit deshonoré s'il sçavoit toucher une palette ou un pinceau. En Italie, au contraire, il est peu de gens qui ne sachent dessiner assez pour pouvoir se connoître en Tableaux. On ne rougit point dans ce pays de sçavoir s'occuper agréablement. L'ignorance profonde paroît aussi ridicule aux Seigneurs

Ro-

Romains , que la fureur des seize quartiers dans un homme qui meurt de faim , paroît absurde aux Anglois & aux Hollandois. Ne croyez pas que je veuille vous dire que les Arts soient universellement méprisés en France. Je sçai qu'ils y fleurissent encore. Mais vous m'avouerez aussi qu'ils sont bien déchus de ce qu'ils étoient sous Louis XIV. & sous le Duc d'Orléans. Il faut espérer que la fin de nos guerres les ranimera plus que jamais.



LETTRE II.

Sur la Musique , l'Opéra & la Comédie.

LA Musique chez les Italiens est Sentie selon eux à son plus haut degré. mens
Les François croient qu'elle a baissé ^{Frans}
depuis quelque-tems , & que le goût ^{çois sur}
de Vivaldi , Tartini & Mouchi ne vaut ^{la Mu-}
pas celui de Corelli. Que sert , di- ^{sique}
sent-ils , qu'un air soit difficile , s'il ^{ne.}

n'enchanter pas, s'il ne peut pas m'émouvoir, agir sur mon cœur, le passionner? Est ce la science du Musicien qui doit flâter mon goût, ou l'harmonie dont il doit enchanter mes sens? On a beau dire que c'est notre faute, si les concerts de Tartini ne nous touchent point. La belle Musique est de toutes les nations & elle doit avoir des beautés sensibles pour tous les hommes. Corelli n'étoit pas François. Il a plu à Paris autant qu'à Rome. Buononcini fait les délices de Londres. Macéti a trouvé le secret de consoler les connoisseurs de la perte de Corelli. Si la prévention, ou le défaut de goût, rendoit un François incapable de juger de la Musique Italienne, pourquoi auroit-il pû goûter les ouvrages de ces Auteurs, autant estimez en Italie qu'ils le sont en France?

Ceux
des Ita-
liens.

Quelques bonnes que paroissent ces raisons, les Italiens n'y sont point sensibles. Ils ne démordent pas de l'idée qu'ils ont de leur Musique, & ils l'estiment autant qu'ils estiment peu la nôtre, qu'ils affectent de mépriser, plus qu'ils ne la méprisent réellement.

En

Entre des sentimens si oposez, il y a Concili-
 un juste milieu , dont les connois- liation
 seurs des deux nations conviennent de ces
 aisément. Buononcini, Maceti, grands senti-
 dans l'harmonie , gracieux dans le mens.
 chant , sçavans dans la composition ,
 avoient tâché de plaire universelle-
 ment. Ils n'avoient point osé ris-
 quer des sons trop recherchez &
 uniquement faits pour les connois-
 seurs. Vivaldi , Tartini , Andreasani,
 & les autres Compositeurs dans
 le goût d'aujourd'hui , ont travaillé
 plutôt pour les Musiciens que pour
 les amateurs de la Musique. Leurs
 ouvrages ne peuvent souffrir ni des
 oreilles ignorantes , ni une exécution
 médiocre. Cependant on doit
 leur rendre la justice de n'avoir point
 ignoré le gracieux. Ils ont réussi ,
 lorsqu'ils ont voulu l'allier au difficile,
 & rien n'est plus brillant & plus chan-
 tant que les quatre Saisons de Vi-
 valdi.

Le mépris que les Italiens affectent pour notre Musique est un éfet de leur prévention , bien plus que de la foiblesse de nos Compositeurs. J'ai vu Montanari, premier Violon de Rome ,

me , enchanté des Sonates de le Clerc. J'ai connu Philipppo & Silvestrino , deux des meilleurs Musiciens qu'il y eut en Italie. Tous deux rendoient justice aux Sonates que Macerî a faites en France , quoique cinquante personnes me disent , sans les avoir jamais entendues , que puisqu'il y avoit mêlé le goût François, elles ne valaient pas grand chose. Ce ne sont pas les Musiciens de la première classe qui méprisent nos Compositeurs. Ils leur rendent la justice qui leur est due. C'est une foule de racleurs , à qui elle est aussi inconnue qu'ils le sont eux-mêmes de nous. Ne croyez pas cependant que je veuille égaler nos Violons François aux Italiens. Je sçai combien ils en sont encore éloignez. Mais peut-être si nous n'avions à combattre que ceux d'aujourd'hui pour la composition , nous ne leur serions pas aussi inférieurs qu'ils le pensent.

Juge-
ment
sur les
Opéra
Ita-
liens.

Je viens à la Musique vocale. C'est celle où les Italiens prétendent avoir un avantage infini sur toutes les Nations. Ils sont aussi jaloux de la gloire de leur Opéra , qu'un

Jan-

Janséniste l'est de celle de Quésnel. J'ai vû pendant long-tems leurs meilleures Tragédies en musique. Elles ont des beautez auprès desquelles les nôtres n'arrivent pas. Mais aussi ont-elles de défauts, qui ne peuvent se souffrir que par l'usage & l'habitude. Le corps d'un Opéra, ou, si vous voulez, le corps de ceux qui le forme, n'est ordinairement que de si ou sept personnes, trois Femmes, trois Châtres & un Ténore, qui est ce que nous apellons Basse-taille. Voilà pour les sujets un Opéra complet. Ils n'ont point de Chœurs, excepté un seul à la fin du cinquième Acte, chanté par les mêmes Acteurs. Leurs ballets ne sont point amenez. On danse dans les intervalles des Actes, comme on joue du violon à la Comédie Française, aussi peu à propos & aussi mal. Au lieu de nos Filles de Chœur, qui parent & embellissent notre Théâtre, les Suivantes ou les Gardes des Princes & Princesses sont des Portefaix qu'on louë à un demi teston par représentation. Il y en a ordinairement une vingtaine de chaque côté

côté du Théâtre. Ils y font le rôle de la statuë au Festin de Pierre. Leurs décorations sont superbes. La Salle d'Aliberti à Rome a sept rangs de loges. On a vû souvent sur le Théâtre un carosse traîne par six chevaux éfectifs. On peut juger par - là de son étenduë. Leurs machines en récompense sont infiniment au-dessous des nôtres , soit pour la quantité , soit pour la promptitude & la vîtelle de l'exécution. Leur récitatif est excessivement court. Un Acteur ne dit guères que six ou sept vers qu'ils ne soient suivis d'une ariète. Cette quantité d'airs , qui se succèdent mutuellement, empêche l'Opéra de languir & diversifie infiniment la Musique. Les Italiens disent leur récitatif beau. Je l'ai toujours trouvé ridicule & incapable d'aller au cœur. Il est vrai qu'il seroit assez difficile de faire un récit touchant sur des vers aussi mauvais que les leurs le sont ordinairement. Leurs airs sont d'un goût infini. Ils sont encore plus au-dessus des nôtres qu'ils ne le disent eux-mêmes. Quelque plaisir qu'on ait à les entendre en France , on ne sçauroit comprendre
com.

combien ils perdent , des qu'ils ne sont pas chantez par un gosier Italien. J'ai souhaité , après avoir entendu la Cazzoni , de n'entendre plus que ce soit , pour ne pas troubler l'idée flâteuse qui m'en restoit.

L'Opéra Italien n'a ni la majesté du spectacle , ni la diversité des danses & de Chœurs , ni le fréquent usage des machines. Malgré ces défauts , il plaît à tout le monde & risque moins d'ennuyer que le nôtre. Les airs , qui se suivent de moment en moment , & dont le goût, l'harmonie , la variété est toujours plus surprenante & plus agréable , suspendent si fort l'attention, sans la fatiguer, qu'un Opéra de trois heures paroît ne durer qu'un instant.

J'ai parlé à plusieurs Italiens qui ont été long-tems en France & qui ^{Des} en connoissent parfaitement la lan- ^{Opéra} gue. Ils trouvoient notre récitatif ^{Fran-} çois, beau , mais long. Ceux qui ne sçavent pas le François le trouvent long & ennuyeux. Il m'est arrivé quelquefois d'être mal placé à l'Opéra & de n'entendre pas les paroles. Le chant alors me sembloit

excessivement monotonique. Lulli a été le plus grand homme que nous ayons eu chez nous pour la composition. Le goût de Quinault pour le Poëme Lyrique n'a point nui à la beauté de son récitatif. J'ai toujours remarqué que le récitatif d'un Opéra est bon ou mauvais, selon la bonté des vers. Thétis & Pélée a peut-être moins coûté de peine à mettre en Musique que Tarsis & Zélide. Quelle différence pour la beauté du chant ! Mais les paroles de Thétis sont de Fontenelle, & celles de Tarsis sont de la Serre. Nos airs ne sont point assez varieés. Ils se ressemblent trop, & il y en a trop peu dans nos Opéra. Nous avons souvent cinq ou six scènes de récitatif sans interruption. Pour qui n'aime que la Musique, dit un Italien, cela devient ennuyeux. L'Opéra est fait pour le chant, & point du tout pour la déclamation. Je vais voir représenter l'Andromaque de Racine, lorsque je veux être touché par la représentation d'une Tragédie. Mais c'est pour entendre chanter que je vais à l'Opéra. Si on y récite

cite long tems , on m'ennuye bientôt.

Vous connoissez les Comédies Ita- ^{De la}
liennes. Leurs principales pièces sont ^{Comé-}
celles que vous avez vû jouer à Paris. ^{die Ita-}
Il y en a quelques nouvelles qui ^{lienne,}
sont dans le même goût. Je doute
qu'ils les exécutent aussi bien qu'elles
le sont chez nous. Du moins je n'ai
pas vû de Troupes en Italie , qui m'ait
paru aussi bonnes que celle que nous
avons de cette Nation à Paris.

Les Italiens goûtent fort le Théâ- ^{Et de}
tre François. Ils rendent justice à nos ^{la Co-}
Tragiques , & Corneille & Racine ^{médie}
sont aussi estimez chez eux que chez ^{Fran-}
nous. Il y a souvent à Turin & à ^{çoise,}
Gênes de Comédiens François , ain-
si que dans toutes les Cours de l'Eu-
rope. Mais je doute qu'il y ait de
nos Opéra ailleurs qu'en France. J'ai
vu dans tous les Pays étrangers où
j'ai été , une Comédie Française &
un Opéra Italien. Ce goût univer-
sel de l'Europe ne semble-t-il pas
fixer le mérite de nos Théâtres ?
Puisque les Etrangers recherchent
nos Comédiens : s'ils trouvoient no-
tre chant aussi-bien que nos vers ,
X 2 pour.

pourquoi n'auroient-ils pas des Opéra François, comme il ont des troupes de nos Comédiens ?



L E T T R E I I I.

*Sur les Comédiennes Italiennes
& Françaises.*

IL y a plus de différence entre les caractères des Comédiennes Italiennes & celui des François, qu'il n'y en a entre notre Opéra & le leur. L'éducation, le préjugé, la coutume, les récompenses sont les quatre choses qui produisent l'éloignement qu'il y a des mœurs & de la façon de vivre des unes aux autres.

Injuste
mépris
que les
François
ont
pour
les Comédiens.

Il semble que nous ayons été jaloux du progrès qu'avoit fait notre Théâtre & de l'applaudissement qu'il a eu chez toutes les Nations. Nous avons affecté de répandre l'ignominie & l'infamie sur ceux qui par leur talent illustrent notre Patrie. Contens de louer & d'estimer le Poëte, nous avons poussé le mépris jusqu'à

qu'à l'excès pour les Comédiens , quoique le Public leur fut autant redevable de ses plaisirs qu'aux Auteurs mêmes. La Chammélé , Baron , Beaubourg , ont été dans leur art d'aussi grands personnages que Corneille & Racine. Il faut autant de peine , de soin , de travaux , de génie & de naturel pour former un grand Comédien , que pour faire un grand Poète. L'un est même plus rare que l'autre. Nous voyons dix Poètes fameux dans le siècle d'Auguste. Roscius est le seul bon Comédien qu'il ait produit.

Lorsque j'examine ce qui peut avoir occasionné ce caprice , je n'en sçaurois deviner la cause. Successeurs des Grecs pour le goût du Théâtre , pourquoi n'avons - nous point imité leur façon de penser sur ceux qui le font valoir ? Je ne puis revenir de ma surprise , lorsque je regarde la sépulture accordée avec peine à Molière , à qui notre Nation est plus redevable qu'aux gens à qui on élève des Mausolées. L'Europe entière nous regarde , ou comme des barbares , ou comme des insensés ,

X ; quand

quand on apprend dans les Pays étrangers, qu'une Actrice, qui fut unique dans son genre, & qui joignit mille vertus aux plus rares talens, a été enterrée à la voirie, & qu'on lui a refusé une grace qu'on accorde à des scélérats qui meurent sur l'échafaut.

Ceux Les Italiens sont bien éloignez d'a-
qui ex- voir des préjugés aussi ridicules. Véri-
cellent, tables amateurs des beaux Arts, ils se
com- gardent bien de flétrir ceux qui les
bien ef font briller. Senesini, Scalfi, Fafarli-
timez font briller. Senesini, Scalfi, Fafarli-
en Ita- ni, sont aimez, chéris à Rome. Non-
lie. seulement on ne les regarde pas com-
me indignes de la sépulture; mais lorf-
qu'on sera assez malheureux pour être
obligé de leur rendre les derniers hon-
neurs, on joindra avec le regret de
les perdre, tout ce qui pourra faire
connoître combien on les estimoit.

Et en Ce ne sont pas les seuls Italiens,
Angle. amateurs du spectacle, qui pensent de
terre. cette façon. Les Anglois, qui se sont
acquis à bon droit la réputation de
penser juste, nous ont fait sentir no-
tre barbarie, dans les honneurs funé-
bres qu'ils ont rendus à la célèbre Ma-
demoiselle Oldfields †, la le Couvreur
† Vol- taire, de

de Londres , enterrée au milieu de *Lettres*
 leurs Rois & de leurs Généraux. *sur les*

Ce sont ces distinctions & ces ré- *An-*
 compenses qui inspirent aux Comé- *glois.*
 diennes Italiennes des sentimens qui *pag.*
 sont inconnus aux nôtres. Elles par- *196.*
 ticipent à tous les honneurs de la so- *Diffé-*
 ciété civile. Elles sont encouragées *rence*
 par les égards qu'on a pour leur ta- *entre*
 lent , & leur profession n'ayant rien *les Co-*
 que de brillant , elles tâchent de ne *mé-*
 point se rendre méprisables par des *dien-*
 débauches outrées. *nes d'I-*
talie &
celles
de

Nos Comédiennes Françoises au *de Fran-*
 contraire semblent vouloir profiter de *ce.*
 l'idée que nous avons d'elles. El- *Causes*
 les usent de l'avantage d'être regar- *de cer-*
 dées comme libertines , & comme *te diffé-*
 leur art les expose à être méprisées , *rence.*
 elles ne sont plus retenues par des
 sentimens qui leurs deviennent inu-
 tiles. Je sçai qu'il en est quelques-
 unes que leur tempéramment , souté-
 nu par un caractère d'honneur , a ga-
 ranties de ces excès , & qui malgré
 le préjugé commun , ont forcé le Pu-
 blic à leur accorder son estime. Il
 est vrai que ce cas arrive beaucoup
 plus aisément chez les Comédiennes

que chez les Filles de l'Opéra. Ces dernières regardent la vertu comme l'Opéra un pays inabordable.

font Nous ne devons accuser qu'eux du peu de conduite de nos Actrices encore moins lorsque j'avais quelqu'un, que je ver- l'abaisse, que je le plonge dans le tueuses l'écart, que je le couvre d'ignominie, j'éteins en lui toutes les semences d'honneur, j'étouffe dans son cœur tout sentiment de la vraie gloire, & je ne laisse d'autre passion en lui que l'intérêt & l'amour du gain.

L'avidité des richesses, est encore pour nos Filles de l'Opéra un apas plus séduisant que pour nos Comédiennes. Celles-ci ont pour la plupart de quoi vivre. Mais les autres, & principalement celles qui sont dans les Chœurs, n'ont pas de quoi acheter des gants & de la poudre, de leurs appointemens. Il faut nécessairement qu'elles fondent leur cuisine sur la bourse d'un amant.

Gros
gages
des
chan-
teuses
Italien-
nes.

Les chanteuses Italiennes ont des gages très-considérables. La Faustine en Angleterre avoit près de trente mille livres par an de notre mon-
noye.

noye. Comme il n'y a jamais plus de trois ou quatre femmes dans un Opéra, elles ont toujours des apointemens qui vont au-delà de leur nécessaire.

Je ne sçaurois mieux vous faire connoître la différence des mœurs de notre Opéra à celles du Théâtre Italien, que par la vie abrégée de deux ou trois de nos Actrices, opposée à celle de quelques Chanteuses d'Italie. Je me flâte que ce paralelle vous réjouira. Vous l'aurez par la première poste.



LETTRE IV.

Histoire de la Campourfi.

DE mille aventures galantes que m'offre le Palais-Royal, je me contente d'en choisir une ou deux des moins chargées d'incidens. Je commence par la Campourfi, que vous connoissez. Son pere montroit à jouer de la viole. Le joli minois de la Granier, c'étoit ainsi qu'on apelloit sa fille, lui attiroit un grand nom.

nombre d'Ecoliers. Parmi ces jeunes gens, il y en eut un qui sçut mieux l'art de plaire que les autres. Il toucha le cœur de la jeune Granier. Le Ciel ne l'avoit pas douée d'un tempérament fort cruel. Elle aimoit trop son amant pour le faire languir ; il fut heureux. Son bonheur fut interrompu par le départ de sa Maîtresse, dont le pere vint à mourir. Elle partit avec sa mere & une de ses sœurs, pour aller à l'Opéra de Marseille. L'éloignement eut bientôt effacé le souvenir de son amant. Mais son cœur étoit trop tendre pour rester sans occupation. Elle prit du goût pour un Acteur, appelé Galaudet, jeune homme d'une jolie figure. Il ne fut pas long-tems à s'apercevoir de sa bonne fortune. Il aima tout autant qu'il étoit aimé. Plaisirs secrets, jouissance parfaite, tout lui fut prodigué. Mais comme c'est le sort de l'amour de s'éteindre lorsqu'il n'a plus rien à désirer, la Granier s'aperçut que les feux de Gaulet devenoient moins violens. Elle se flâta de les ranimer par un peu de jalousie, & voulut
lui

lui donner un rival. Elle choisit un nommé Campourfi, qui, touché des agaceries de sa nouvelle Maîtresse, lui offrit de l'épouser. Elle y consentit, d'autant plus aisément, que son amant quitta l'Opéra dans ce tems-là pour aller à Lyon. Le mariage fut conclu aussi-tôt que proposé.

La Campourfi, c'est ainsi que je l'appellerai dorénavant, n'avoit pas fait choix par goût de son époux. Aussi, dès le troisième jour de ses nûces, elle lui donna pour collègue le Comte de Vintimille.

Pendant un tems, elle se contenta d'un seul amant. Mais Vintimille ayant été obligé d'aller pour quelque mois dans ses terres, le Duc de Popoli passa malheureusement pour lui à Marseille. Il vit la Campourfi à l'Opéra, elle lui plût, les premières propositions se firent par une Coëffeuse, & le marché fut conclu à vingt cinq louis. Le Duc soupa dès le soir même avec elle. Il fut si content de sa bonne fortune, qu'il ajouta vingt louis à ceux qu'il avoit promis. Il lui fit present d'un cachet d'or qu'il lui envoya le lendemain,

main , & la Campourfi en quinze jours de tems tira bien de son nouvel amant deux cens pistoles , ou en argent , ou en bijoux. Le Duc étant parti pour l'Italie peu de jours après , l'Opéra vint à Aix. La Campourfi y fit un nouvel amant , apellé de Jouques , aussi aimable qu'il étoit facile à tromper. Il ne languit pas davantage que ses Prédécesseurs , & dès le second jour il fut le possesseur des charmes les plus secrets de sa Maîtresse.

Elle avoit avec elle une sœur , qu'on apelloit Toinon. Comme sa présence étoit quelquefois incommode , de Jouques résolut de lui trouver un amant qu'il occuperoit , & empêcheroit qu'elle ne lui fût à charge. Il choisit pour cet emploi un jeune Conseiller au Parlement , nommé Monvallon , qui accepta cette charge avec plaisir. La difficulté étoit de voir Toinon en liberté. Elle étoit toujours avec sa sœur , qui ne la quittoit que dans les momens où elle étoit avec son amant , & alors elle la remettoit en garde à sa mere. La cause de ces soins redoublés pour
Toi-

Toinon consistoit dans un prétendu pucelage , qu'on* disoit qu'elle avoit & dont on exigeoit cinquante louis. Monvallon n'étoit point en état de donner pareille somme , & il vouloit pourtant trouver le moyen de se rendre heureux.

Pour y réussir , il s'avisa d'un plaisant expédient. Un jour que la Campourfi ne chantoit point & qu'elle avoit mené sa sœur avec elle à l'Opéra , tu devrois bien : dit Monvallon à de Jouques , me rendre un service signalé. Si tu pouvois mener ta Maîtresse dans quelque'endroit , où tu l'occupasses assez gracieusement pour l'obliger à y passer une demi-heure , je prendrois ce tems-là pour obtenir les dernières faveurs de Toinon. Je t'entends , répondit de Jouques. Je vais proposer à la Campourfi de descendre dans sa loge , & je te promets , si elle y consent , de l'amuser de façon qu'elle ne pensera pas à sa sœur. Ce projet réussit , ainsi que ces amans l'avoient projeté. La Campourfi , auprès de qui de Jouques faisoit des prodiges , s'applaudissoit d'être seule avec lui. Elle

ne

ne se figuroit pas qu'il y eût rien à craindre pour la sœur qu'elle avoit laissée dans l'amphithéâtre.

Cependant cette cadette s'occupoit aussi gracieusement que son aînée. A peine Monvalon avoit jugé que son ami retenoit l'Argus de Toinon, qu'il étoit sorti avec elle de la salle de la Comédie, & dans le premier détour de la rue, il étoit entré dans une maison qu'il connoissoit & où il trouva toute l'aisance dont il avoit besoin pour l'expédition qu'il alloit faire. Comme il craignoit que de Jouques ne retînt pas la Campourfi assez long-tems, il fut obligé de se contenter dans moins de demi heure de donner trois seules marques de sa tendresse à Toinon, qui malgré le soi-disant pucelage & la demande de cinquante louis, lui parut n'être point novice dans pareil cas. Il arriva assez à tems pour que la Campourfi, qui étoit encore entre les bras de de Jouques, qui s'étoit surpassé, ne pût avoir aucun soupçon.

Quelque-tems après cette aventure, il en arriva une à de Jouques qui
ne

ne lui fut pas aussi agréable. Le Duc de Popoli étoit revenu d'Italie. Il passa par Aix & voulut voir la Campourfi. Ayant sçu qu'elle avoit un amant en titre, il lui fit proposer un rendez-vous secret. La Dame lui avoit trop d'obligation pour lui refuser cette bagatelle. Il ne fut différé que jusqu'à neuf heures du soir. Le Duc se rendit à cette heure chez elle. De Jouques ignoroit parfaitement ce qui se passoit. Sa Maîtresse lui avoit dit qu'elle se trouvoit incommodée & qu'elle se coucheroit de fort bonne heure. Il l'avoit cru pieusement, & s'étoit retiré. Le hazard lui fit rencontrer le Marquis d'*** qui le mena avec Monvalon souper chez la Catalane, dont il étoit amoureux, & qui logeoit dans la même maison que la Campourfi.

Sur la fin du repas, Monvalon s'étant levé de table, descendit dans la cour pour quelques nécessités. En passant devant la chambre de la Campourfi, il aperçut un homme assis sur les pieds de son lit, & la servante qui portoit un consommé. Surpris de la vision, il remonta chez
la

la Catalane & dit à de Jouques ; je crois , mon ami , que la Dame de tes pensées se doit trouver mieux. Car j'ai vû un homme en habit galonné avec un point d'Espagne en or , qui lui faisoit avaler un bouillon. De Jouques crut d'abord qu'il plaisantoit. Mais l'habit galonné d'un point d'Espagne en or ayant frappé la Catalane , je parie dit - elle , que c'est le Duc de Popoli. Je ne sçai , continua Monvallon , si c'est un Duc , ou un Marquis. Mais je sçai bien que si c'est un Médecin , son deshabilité n'a rien de lugubre.

De Jouques voulut descendre pour voir ce dont il étoit question. On lui fit comprendre combien seroit sot le personnage qu'il joueroit , & que ce qu'il y avoit de mieux pour lui étoit d'avalier la pilule. Je vais voir , dit la Catalane , si c'est le Duc de Popoli , & si sa porte n'est plus entr'ouverte , nous attendrons qu'il sorte. Nous n'avons qu'à descendre dans la salle sans faire de bruit. Ce parti fut jugé le plus sage. Ils n'attendirent pas long-tems à être éclaircis. Il étoit deux heures après-minuit , &
le

le Duc , qui selon toutes les aparen-
ces , avoit bû la moitié du bouillon
qu'on avoit porté à la Campourfi ,
n'ayant pas jugé qu'il eût assez rétabli
ses forces pour travailler jusqu'au
jour , sortit une demie-heure après.
La Catalane le reconnut , Monvallon
en rit , & de Jouques en resta pétrifié.

Comme son air embarrassé augmen-
toit les plaisanteries qu'on lui faisoit ;
vous avez tort , dit-il , de croire que
je sois sensible autant que vous vous
le figurez à cette aventure. La ma-
nière dont je la prendrai vous désabu-
sera. Il tint parole. Le lendemain
il fut le premier à en badiner & vé-
cut toujours avec sa Maîtresse , com-
me s'il ne s'étoit passé rien du tout.
Son système étoit qu'il falloit que cha-
cun fit son métier , & qu'un homme
qui aimoit une fille de l'Opéra devoit
savoir qu'elle ne faisoit pas vœu de
chasteté.

Deux jours après cette aventure , il
en arriva une à peu près semblable à
Monvallon. Il avoit , à force d'y pen-
ser , trouvé le secret de voir sa Maî-
tresse en particulier. L'endroit qu'il
avoit choisi n'étoit pas à la vérité bien

Y char-

charmant. Mais enfin l'amour lui en rendoit l'odeur moins désagréable. Le frere de de Jouques , apellé d'Arbaud , Officier des Galères , qui venoit souvent chez la Campourfi , s'aperçut du manége de Toïnon.

Il avoit une fort belle bague , de la elle avoit envie. Il lui proposa , dont troquer pour un des rendez - vous qu'elle donnoit à son amant. Le parti fut accepté après maintes minauderies. Monvalon se trouvant pressé de quelque nécessité , fut fort étonné de voir la porte des lieux secrets fermée & d'y entendre un bruit qu'il étoit coutumier d'y causer. La curiosité l'ayant porté à regarder par la ferrure , quelle fut sa surprise d'y voir d'Arbaud avec sa Maîtresse , qui ne s'amusoient pas à perdre le tems en discours frivoles ! Il fit un tapage enragé à la porte. Ah ! de par tous les diables , disoit-il , vous payerez les cinquante louis , Monsieur d'Arbaud. Il ne sera pas dit que vous veniez dépuceler *gratis* d'honnêtes Filles de l'Opéra. Les Amans furent obligez d'ouvrir la porte. Toïnon eut recours aux larmes. D'Arbaud

baud paroissoit honteux du cas. Ho , ho , disoit Monvalon , & qui a appris à M. d'Arbaud les plaisirs qu'on goûte dans ces retraites odoriférentes ? Je croyois être le seul à qui le chemin en fut connu. Puisqu'il n'en n'est point ainsi, je lui cède tous mes droits. Allez , vivez en paix tous les deux , croissez & multipliez. Je ne vous troublerai plus dorénavant. Il leur tint parole. Car il quitta Toinon dès ce moment.

Quelque-tems après , l'Opéra retourna à Marseille , & Vintimille étant arrivé de ses terres , de Jouques comprit qu'il alloit être sacrifié à l'ancien Amant. Il se retira & prit lui-même son congé. Vintimille se remit avec la Campourfi. Mais ils ne restèrent pas long-tems ensemble. Il avoit appris une partie de la conduite de sa Maîtresse , & des gens charitables prirent le soin de ne pas lui laisser ignorer le reste. Ils se brouillèrent , & Vintimille s'étant attaché ailleurs , la Campourfi partit pour l'Opéra de Lyon.

En y arrivant , elle y trouva Gauldet , cet Acteur de l'Opéra qu'elle

le avoit aimé autrefois. Ses feux se rallumèrent. Elle ne put le voir sans sentir qu'il lui étoit toujours cher. L'absence avoit aussi réveillé l'amour de son amant ; ils s'aimèrent de nouveau. Mais il leur arriva une étrange catastrophe , quelque-tems après le renouvellement de leur connoissance. Ils se plaignirent tous deux que l'amour leur avoit prodigué des fruits , dont les fleurs se sèment dans les Temples de Cythère. Ils s'accusèrent mutuellement de l'altération de leur santé. Les Chirurgiens qui se mêlèrent du cas , leur certifièrent en forme que leur maladie étoit certaine Galaudet. fit un éclat infini. Il prétendit que sa Maîtresse seule pouvoit lui avoir fait présent du bijou dont il étoit possesseur. La Campourfi jura devant le Corps des Filles de l'Opéra , auquel présidoit la Mariette , qu'elle n'avoit vû que lui , & qu'elle ne doutoit point qu'il ne fut cause de l'état douloureux où elle étoit. Ce procès n'ayant pû être plaidé , sans que le Public en fut informé , la Campourfi quitta Lyon & fut à Paris quelque-tems à chercher pratique. Comme elle est fort
jolie ,

jolie, elle n'eut pas de peine à trouver. Le Comte de M..... fut quelque-tems sur son compte. Elle a passé de lui au Comte de S.... F.... & est entrée depuis à l'Opéra de Paris, par le crédit de sa bonne amie la Mariette.



LETTRE V.

Histoire de la Mariette.

LE premier amant de la Mariette, fut le Comte de Mirand. Elle étoit Danseuse à l'Opéra de Toulouse, lorsqu'il devint amoureux d'elle. Il fut bien-tôt aimé. Aussi le méritoit-il par sa figure, par son esprit & par les manières qu'il avoit pour elle. Ces bonnes qualitez ne le mirent cependant pas à couvert de ses infidélitez.

La première que sa Maîtresse lui fit fut en faveur d'un Albanois nommé Marc, venu à la suite de l'Ambassadeur de..... Il la vit, il en devint amoureux. Il étoit riche
&c

& bienfait. En faut-il davantage pour émouvoir une fille de l'Opéra : *Amour, tu perdis Troye. Or, précieux métal, que tu gagnes de cœurs!* Le Comte fut sacrifié, & l'Albanois obtint autant de rendez-vous qu'il en voulut.

Il sembla que le Ciel voulut faire tomber sur lui la perfidie de sa Maîtresse. L'Ambassadeur devint amoureux d'elle & trouva mauvais qu'un Gentilhomme de sa suite voulût lui disputer le cœur d'une femme qu'il aimoit. L'Albanois ne croyoit point que l'amour exigeât des égards, & quand il auroit cru, il étoit trop amoureux pour en avoir. La haine & le dépit agissant sur l'Ambassadeur, il l'accabla d'injures, & le toucha si fort, que l'Albanois s'oublia jusqu'au point de porter la main sur son Maître. Celui-ci jura de le faire périr. Il se plaignit au Ministre. L'infortuné amant de la Mariette fut rétuit à se sauver, & quelque tems après, se trouvant sans argent dans le cœur du Royaume où il se tenoit caché, il fut obligé de s'engager. L'Ambassadeur étant retourné

à....., Marc crut pouvoir reparaître. Il étoit Soldat & n'avoit pas un sol pour se dégager. Heureusement son Capitaine étoit de Toulouse. La Mariette, touchée du souvenir des plaisirs passés, obtint son congé absolu. N'ayant plus aucune ressource, il se mit Danseur à l'Opéra. Vous l'avez revû depuis à Marseille, où la Mariette arriva peu après. Elle y fit au bout de huit jours la conquête d'un nommé Bouisson, à qui pendant dix-huit mois, elle a plus fait verser de pleurs que les sœurs de Phaëton n'en répandirent.

Il aimoit véritablement & n'étoit point du tout aimé. Comme il payoit excessivement, il passoit pour l'aimant en place. La Mariette avoit soin de lui choisir bon nombre de Substituts. Le Chevalier d'Albert Saint Hippolite étoit le premier. On prétend même qu'il étoit le maître du cœur, & que les autres, ainsi que Bouisson, n'étoient faits que pour apporter à l'offrande. Son départ pour Lyon fut un coup de poignard pour son amant. Le pauvre

vre garçon fut près d'un an à pouvoir se consoler.

Elle n'étoit point dans une pareille affliction. Aussi ne fut-elle pas long-tems sans faire un nouvel amant. Elle choisit Terrasson , Conseiller à la Cour des Monnoyes , qui jouissoit de trente mille livres de rente. Quoiqu'il fut marié , cela n'empêcha pas que ses affaires ne fussent bien-tôt conclues. Mais ce fut si malheureusement pour lui , qu'en deux ans il fut réduit au point d'abandonner sa femme , ses enfans , & de faire une banqueroute de plus de cinq cent mille livres.

L'éclat que ce désordre avoit causé obligea la Mariette de partir pour Paris. Elle est actuellement à l'Opéra avec Monsieur le P... de C... qui , dit-on , l'aime passionnément. J'ai d'autant moins de peine à le croire , qu'elle joint beaucoup d'esprit au manége le plus rusé.



LETTRE VI.

Histoire des deux Sœurs Gaumini.

L'Histoire de Mariette vous aura laissé quelque chose de rude dans l'esprit. Celle des deux Gaumini l'adoucirà. Vous connoissez la cadette, qui chante dans les Chœurs à Paris, & vous pouvez avoir vû l'aînée à Rouën & à Bourdeaux. Il lui est arrivé à Toulouse une aventure assez plaisante.

Le Baron de S. en étoit excessivement amoureux. Elle se figura qu'il l'aimoit assez pour pousser la folie jusqu'au point de l'épouser. Elle le proposa au Baron, qui surpris d'une extravagance pareille, ne pût s'empêcher de lui dire ce qu'il pensoit d'une telle proposition.

La Gaumini ne se rebuta point par le peu de réussite qu'avoit eue une première tentative. Elle revint souvent à la charge & le menaça de le quitter entièrement. Le Baron qui

Z

l'ai-

l'aimoit à l'excès , n'osoit rompre avec elle; il songeoit à gagner du tems tant qu'il pouvoit. Enfin, fatigué de ses importunités , il eut recours à un stratagème des plus comiques.

Il avoit un homme d'affaires, qui demouroit dans une de ses terres auprès de Toulouse. Il lui proposa de s'habiller en Prêtre & de le marier avec sa Maîtresse dans la Chapelle du Château. Le Domestique consentit à tout ce que voulut son Maître. Le Baron , charmé de l'expédient qu'il avoit trouvé pour jouir en paix de sa Maîtresse, lui dit qu'il étoit résolu à l'épouser. Mais qu'il falloit, par les égards qu'il devoit à sa famille , que ce mariage fût ignoré. Il ajouta qu'il avoit gagné un Prêtre qui les épouserait dans une de ses terres.

La Gaumini au comble de la joye voulut partir sur le champ. Il n'y avoit que deux lieues de Toulouse au Château du Baron. Il y arrivèrent à l'entrée de la nuit. L'homme d'affaires s'étoit déjà masqué. Les amans passèrent dans la Chapelle & reçurent la bénédiction nuptiale du Prê-

Prêtre , après quoi ils retournèrent à Toulouse.

La Gaumini resta un an dans la bonne foi. Mais le Baron étant venu à se dégoûter , lui aprit l'état & le nom de celui qui les avoit mariez. Cette nouvelle la rendit furieuse. Elle vouloit porter ses plaintes au Parlement. Les amis du Baron lui conseillèrent de ne point laisser éclater cette affaire. Il donna cinq cens écus à la Gaumini , & le mariage fut rompu.

Elle alla ensuite à Lyon , où elle ruina un Négociant. De-là elle vint à Marseille. Mais n'ayant trouvé que des amans , qui ne suffisoient pas à la dépense qu'elle faisoit , elle alla à Rennes , où je croi qu'elle est encore.

Sa sœur , que vous voyez tous Avant les jours dans les Chœurs , à Paris , ture de perdit son pucelage pour douze ceri- la ca- les , c'est d'elle-même que je le sçai. dette Gaumi- Elle étoit fort jeune. Un homme , ni. l'ayant emmenée dans sa chambre , sous prétexte de lui faire present d'une corbeille de fruits , en eut les dernières faveurs , & comme il n'étoit

ni amant , ni discret , il fit venir un de ses amis , qui s'étoit caché dans une chambre prochaine & qui fut aussi heureux que lui. Elle eut ensuite plusieurs amans , parmi lesquels elle aima à la fureur un Comédien , nommé du Lac , dont elle eut un enfant. Ayant été obligée de le quitter , elle entra à l'Opéra de Marseille. De-là elle alla à Lyon , où elle resta quelque-tems. Dans la suite la Mariette trouva le moyen de la faire entrer dans les Chœurs à Paris.

Je vous avois promis quelques aventures de nos Filles de Théâtre. J'ai choisi celles qui sont les moins connues. Il auroit été inutile que je vous entretenisse de celle de la Pellissier & de la Le Grand. Elles ont trop fait de bruit pour que vous les ignoriez.





LETTRE VII.

Histoire d' Angéline.

JE vais vous mettre à même , par le recit des aventures d'une Comédienne Italienne , de comparer les mœurs des deux Théâtres. Angelina nâquit à Naples de parens excessivement pauvres. Son pere étoit Sculpteur en bois , mais si ignorant dans son métier, qu'il avoit grand peine à entretenir sa femme & sa fille. Vis-à-vis de chez lui logeoit un jeune homme nommé Antonio , fils d'un Riche Négociant. Il voyoit souvent Angelina , il en devint passionnément amoureux , & fut assez heureux pour ne lui être pas indifférent. Quelque distance qu'il y eut entre eux deux , il demanda à son pere la permission d'épouser Angelina. Ce fut inutilement. Ce Négociant , uniquement touché de l'apas des biens , s'emporta contre son fils & lui défendit absolument de voir sa Maitresse.

Antonio étoit trop amoureux pour obéir. Il continua les assiduez auprès d'elle. Son pere l'ayant appris, crut que l'absence le guériroit. Il l'envoya en Espagne auprès d'un Commerçant de ses amis. L'adieu de ces amans fut tendre. Ils versèrent des pleurs, ils se plaignirent du sort, ils firent mille sermens de ne s'oublier jamais. Mais enfin il fallut céder. Antonio partit pour Cadix.

Angéline, éloignée de lui, se consoloit dans l'espérance de le revoir. Quel fut son désespoir, lorsqu'elle apprit que le vaisseau sur lequel il étoit avoit été pris par un Corsaire d'Alger ! La nouvelle de l'esclavage de son amant, pensa lui couster la vie. Les pleurs étoient la seule consolation qu'elle eût dans son malheur.

Au milieu de ces inquiétudes, elle se vit réduite à de nouveaux embarras. Son pere ennuyé d'un métier, qui ne lui donnoit pas de quoi vivre, quitta la Sculpture ; & s'étant aperçu que sa fille avoit une fort belle voix, il la fit entrer à l'Opéra de Naples.

Dans

Dans peu de tems , elle fit de si grands progrès dans la musique & dans le goût du chant , qu'elle gagna bien-tôt des apointemens considérables. De Naples ayant été à l'Opéra de Gènes , elle y aprit une nouvelle qui redoubla tous ses malheurs.

Le pere d'Antonio avoit été obligé de faire banqueroute pour la perte d'un navire. Il étoit réduit dans l'état le plus pitoyable. L'amoureuse Angelina , ne put sçavoir la situation du pere de son amant , sans y être sensible. Elle lui fit remettre quarante pistoles à Livourne , où il avoit été obligé de se sauver , sans qu'il pût connoître la main charitable d'où lui venoit ce bienfait.

Elle n'oublioit pas cependant de travailler aux moyens de retirer son Amant d'esclavage. Elle épargnoit le plus qu'il lui étoit possible , & amassoit ainsi de l'argent pour sa rançon. L'occasion lui eût procuré le moyen d'abréger tant de soins , si elle avoit pensé comme nos Comédiennes Françoises. Le Marquis Massimiani , Gentilhomme Romain, vit Angéline à l'Opéra de

Génes. Il en devint éperdument amoureux & fit tout ce qu'il put pour s'en faire aimer, mais inutilement. L'idée d'Antonio étoit trop parfaitement gravée dans son cœur, pour que rien pût l'en effacer. Il lui offrit mille pistoles pour le prix des dernières faveurs. C'étoit la rançon de son amant. Le pas étoit glissant. Elle crut qu'elle seroit indigne de lui, si elle lui procuroit la liberté par un moyen aussi honteux. Elle refusa généreusement les offres du Marquis, qui surpris de trouver sa Maîtresse inattaquable de tous côtez, se douta qu'elle avoit le cœur pris.

Il la pria de l'avouer naturellement. Angelina lui raconta de quelle manière elle s'étoit attachée à Antonio, & les mesures qu'elle prenoit pour sa liberté. Le Marquis, touché au vif de la générosité & de la vertu d'une fille aussi sage, la força d'accepter quatre cens pistoles, qui manquoient à l'argent qu'elle avoit épargné pour la rançon de son amant, qui montoit à huit cens. Au lieu de votre amour, lui dit-il, belle Angelina, accordez moi dorénavant votre ami-

amitié. Votre candeur & votre confiance me la rendent chère. Je veux que vous me regardiez comme votre frère, & vous verrez que je vous servirai utilement.

Il lui tint parole, & par son crédit les affaires du pere d'Antonio s'accommodèrent en partie. Angelina remit les huit cent pistoles au Résident de France, qui les fit tenir à Alger au Consul de la Nation, pour payer la rançon d'Antonio. Cet Amant fortuné arriva à Gènes peu de tems après.

Sa Maîtresse, après ce qu'elle avoit fait crut pouvoir espérer que le pere ne s'oposeroit plus au mariage de son fils. Le Marquis Massimiani se chargea de lui en écrire. Le Négociant qui avoit mille obligations à ce Seigneur, dont il ne pouvoit pénétrer la cause, n'hésita pas un moment à consentir à ce qu'il vouloit. Le seul éloignement de son fils, dont on ne lui avoit pas appris le retour, sembloit rendre ce consentement inutile. Mais qu'elle fut sa joye, lorsqu'il le vit arriver chez lui, dans le tems qu'il s'y attendoit le moins, & qu'il

qu'il aprit qu'il devoit sa liberté à sa Maîtresse ! Angelina resta encore quelque - tems à l'Opéra après son mariage. Elle entra ensuite dans les Concerts du Cardinal Ottoboni , & ayant par sa conduite gagné de quoi rétablir entièrement les affaires de son beau pere , elle se retira avec lui.

Cette histoire a quelque chose de si sage & de si vertueux , que vous penserez qu'il est impossible d'en tirer un juste préjugé pour les mœurs des autres Comédiennes Italiennes. J'en conviendrai avec vous. Mais examinez-les toutes , & vous ne verrez jamais dans leur conduite des déréglemens outre. Vous avez connu la Cossini à Londres. Elle avoit un amant. Pourroit-on se récrier là-dessus sans une espèce de pédantisme ou de cagoterie ? Une femme peut avoir une inclination , sans qu'on soit en droit de la mépriser. Il n'est pas un homme qui ait le moindre usage du monde , qui ne soit pénétré de la vérité de cette proposition , qu'il faut qu'une femme soit plus sage pour n'avoir qu'un amant , que pour
n'en

n'en point avoir. Quel éfort fait-elle de se passer d'un plaisir qu'elle ignore ? Mais lorsqu'elle a senti la douceur d'être trouvée aimable, que l'amour lui a prodigué les faveurs les plus chères, qu'elle a été initiée aux mystères les plus cachez, je soutiens qu'il faut une vertu infinie pour ne pas succomber à la tentation de multiplier ces plaisirs. Vous sçavez la maxime de Bussi, *ce n'est pas l'amour qui nous perd, c'est la manière de le faire.* Je finis cette réflexion. Il y auroit du ridicule à exiger que les Comédiennes Italiennes fussent plus sages que les autres femmes. C'est bien assez qu'étant plus exposées qu'elles, elles ayent autant de vertu. Si après avoir lû ma lettre, vous n'êtes pas de mon sentiment, examinez à Paris la Troupe François & l'Italienne. Vous y verrez des argumens vivans & démonstratifs.





LETTRE VIII.

Sur le caractère des Italiens.

IL ne peut y avoir parmi les Italiens ni Historiens, ni Philosophes. Les grands sujets sont défendus chez eux. L'Inquisition est ennemie de la Métaphysique. Cette science donne à l'esprit trop de liberté. La vérité de l'Histoire passée ne peut se montrer dans un pays, où elle condamne perpétuellement les actions & la conduite de ceux qui vivent. Les Italiens n'ont qu'un seul Historien. Encore est il Vénitien. Fra-Paolo a saisi le moment pour écrire, que la République étoit brouillée avec la Cour de Rome.

Vous connoissez leurs bons Poètes, le Tasse, l'Arioste, le Guarini, le Pétrarque. Depuis eux le tems n'a pas formé de Poètes, qui les ayent égaux ou même approchez. Les Théologiens écrivent perpétuellement en Italie & ne causent jamais de schismes. Ils font de gros volumes, qu'ils

qu'ils n'entendent point, & ils n'exigent pas que les autres les entendent. Plus une chose est obscure & mystérieuse, & plus elle devient respectable pour le petit peuple. Les Grands ne se donnent ni la peine de la croire, ni celle de l'éclaircir. Je pense qu'après les Hollandois, il n'est pas de peuple qui ait autant de bon sens. Pendant six mois que j'ai été à Rome, j'ai toujours vû dans la conduite des gens chargez des affaires la sagesse la plus consommée.

On s'égosille dans le Pais Protestant à force de crier contre la Cour de Rome. Le Pape & les Cardinaux sont ordinairement le sujet des déclamations des Réformez. J'en ai fait convenir plusieurs avec qui j'ai été en société à Rome, que c'étoit bien injustement. Le luxe des Cardinaux, dont on parle tant, a beaucoup moins de splendeur & de faste que la simplicité chrétienne d'un Evêque Anglican, dont les revenus sont fort considérables & qui porte le titre de Lord. Il est vrai que quelques Cardinaux, qui ont de grands biens de patrimoine soutien-

Que le
luxe de
la Cour
de Ro-
me est
beau-
coup
moin-
dre
qu'on
ne le
fait.

nent

278 VIII. LETTRE

nent la dignité de leur rang. Mais n'est-ce pas exiger une chose absurde que de vouloir réduire plusieurs Fils de Maisons souveraines, qui sont revêtus de la Pourpre, à la façon de vivre d'un Curé Janséniste, ou d'un Ministre Luthérien, qui ne crie si fort, que parce qu'il ne peut jouir d'un pareil bonheur ?

Dou- Depuis que l'Inquisition est établie
 ceur de à Rome, je doute qu'elle ait jamais
 cette fait arrêter un Etranger. Lorsqu'il
 Cour y en a quelqu'un qui tombe dans un
 pour cas de sa Jurisdiction, elle se conten-
 les Pro- te de lui ordonner de sortir de l'Ita-
 testans lie. Il est aisé de constater la véri-
 Etran- té des faits que j'avance. Nombre de
 gers. François & d'Anglois ont été à Ro-
 me & ne s'y sont pas plus contraints
 qu'ailleurs, la chose leur est impos-
 sible. Vous n'avez jamais oui dire que
 qui que ce soit se soit plaint d'avoir
 été arrêté. Ce n'est pas la faute de
 bien des Réformez. Ils parlent aussi
 librement à Rome qu'à Londres. Mais
 les Italiens n'y font pas attention, &
 s'ils ne voyoient pas des Anglois, qui
 affectent de parler & de tourner le
 dos dans les Eglises, lorsqu'on dit
 la

la Messe, je croi qu'ils ignoreroient s'il est des Réformez.

Il n'en est pas de même chez les Décla-
 Protestans. Il semble que l'idée de ^{mation}
 la Cour de Rome soit un poison qui ^{desPro-}
 les rendent furieux. Quelques Minis- ^{testans}
 tres se prêtent à cette manie & la ^{contre}
 poussent jusqu'à l'excès. Je ne sçai ^{elle.}
 si vous avez jamais lû un livre fait
 par M. Jurieu, intitulé, *l'Accomplis-*
Jement des Prophéties, ou la délivran-
ce prochaine de l'Eglise. Ouvrage dans
lequel il est prouvé que le Papisme est
l'Empire Antichrétien, que cet Empire
n'est pas éloigné de sa ruine, que la per-
sécution présente peut finir dans trois
ans & demi, après quoi commencera la
destruction de l'Antechrist, laquelle s'a-
chévera dans le commencement du siècle
prochain. Ce livre est en deux volu-
 mes *in-douze*. L'Auteur y a expli-
 qué à sa mode toute l'Apocalipse,
 & a prétendu démontrer la vérité
 de son sentiment. Je ne conçois
 pas comment un homme qui avoit
 du génie, car on ne sçauroit lui en
 refuser, a pû donner dans une pa-
 reille vision. Ce qu'il y a de plus
 étonnant, c'est qu'il croyoit ferme-
 ment

ment que Dieu avoit fait naître le Roi Guillaume pour être l'exécuteur de ses grands desseins & pour détruire les Persécuteurs de France. *Il s'imagina*, dit l'Auteur de la vie de Bayle, *qu'il devoit lui-même aider à la chose, & après avoir rêvé toute une nuit, il se figura avoir trouvé une manière de ponton pour faire débarquer en France autant de Soldats qu'on voudroit, en dépit des Milices qui seroient sur les Côtes.*

Cependant ces écrits, tout ridicules qu'ils sont aux yeux d'un Philosophe, ont persuadé plus de Réformez, que les fameux Ouvrages du Ministre Claude, pleins de force & d'érudition. Le peuple veut être leurré de chimères. Dès le commencement de la séparation des Protestans, on l'amusoit des pareilles sottises. J'ai lû à Worms un livre de Luther. Le Pape y est peint à la tête avec ses habits Pontificaux. Il a de grandes oreilles d'âne & une troupe de diables auprès de lui qui lui mettent la thiâtre sur la tête. Le peuple n'a pas été le seul, sur qui de pareilles folies ayent fait quelque impression. Il y

a

a eu des gens de lettres à qui elles ont paru une suite de la révélation de Dieu. Voici les termes dont se sert Sleidan. * *Luther fit faire une peinture pour rire, ce semble, toutefois prédisante ce qui devoit advenir. Le Pape revêtu chevauche une grosse Truye qui a amples tetins, laquelle il broche de ses esperons. Cependant il fait la bénédiction à ceux qui d'avanture se rencontrent; de la gauche il tient l'excrément humain encor tout chaud. La Truye sentant l'odeur, leve le grouin vers sa proye. Mais lui se moquant d'elle, & reprenant l'excrément, il faut, dit il, que tu endures que je monte dessus toi, & que je te donne de mes esperons malgré que tu en ayes. Il y a long-tems que tu me romps la tête du Concile, pour me diffamer plus librement. Voici le Concile que tu me demandes. Par cette Truye il signifioit l'Allemagne. Plusieurs Papistes reprochoient en lui les railleries comme mesfaisantes & peu honnêtes. Mais il avoit ses raisons qui le mouvoient, & gens sensés esti-*

* Histoire de l'état de la Religion & République sous Charles-Quint, par Jean Sleidan. liv. 16. pag. 264.

282 VIII. LETTRE

estimoient qu'il voyoit plus loin. Car même en ses livres on trouve plusieurs prophéties des choses de grande conséquence déjà accomplies.

Vous voyez que ces sortes d'images étoient regardées, comme quelque chose de bien essentiel à la dispute dont il s'agissoit. Qu'auroit-on dit, grand Dieu, si M. de Meaux avoit été mettre pareille pasquinade à la tête de ses Variations ? Si les Théologiens qui ont causé des différends dans la Religion, il y a deux cens ans, revivoient aujourd'hui, ils seroient étonnez de voir combien les habiles gens, qui sont venus après eux, ont poussé loin une matière qu'ils n'entendoient que médiocrement. Calvin & Beze seroient fort heureux de servir de Freres Lais à du Moulin & à M. Claude. Je ne pense pas que les Théologiens Catholiques du Colloque de Poissi eussent brillé auprès de Messieurs Nicole & Arnaud, & de M. de Meaux.



LETTRE IX.

Sur les Espagnols.

LA bonne Philosophie est incon-
 nue en Espagne. Il n'est pas de ^{La bon-}
 pays dans l'Europe où il soit plus ex-^{ne Phi-}
 pressément défendu de penser & d'a-^{loso-}
 gir en conséquence. Il en couta cher ^{phie in-}
 à Galilée d'avoir rendu publique une ^{connue}
 découverte que la vérité a confirmée. ^{en Es-}
 En un mot, ce Philosophe fut en- ^{pagne.}
 fermé dans l'âge le plus avancé, pour
 avoir démontré une proposition que
 l'ignorance des Moines n'aprouvoit
 point. C'auroit été encore pis en
 Espagne.

Les Italiens n'écrivent pas, mais
 ils pensent ce que les autres écrivent.
 Gênés par l'Inquisition, ils se con-
 tentent de nourrir leur esprit des
 ouvrages des autres Nations. Les Es-
 pagnols n'écrivent ni ne pensent.
 Leurs Livres Philosophiques sont des
 rames d'idées fausses & gigantesques,
 puisées dans les ouvrages inintelli-

284 IX. LETTRE

gibles d'Aristote & de ses Disciples, dont les Moines leur permettent la lecture. L'étude de la Philosophie ne sert chez eux qu'à augmenter les ténèbres & le cahos de leur imagination.

Erat Leurs Bibliôthèques ne sont com-
des posées que de Théologiens, de Ro-
Scien- mans & de Poètes. Ils ont eu quel-
ces. ques grands Ecrivains. Mais quelque
dans ce talent que la nature leur eût prodigé,
Royau- ils n'ont pû s'affranchir entièrement
me. du génie de la Nation. Vous connoissez la conquête du Mexique. Cette histoire un morceau à comparer avec ce que l'Antiquité nous a laissé de plus parfait. L'Auteur est malheureusement tombé dans le récit d'une foule de miracles, dignes d'être écrits par un Pere Servite ou par un Mathurin.

Bigote- Miguel de Cervantes est le seul Es-
rie de pagnol, dont les Ouvrages ne soient
ses pas mêlez de plusieurs traits de dé-
meil- votion. Il n'a pourtant pas été en-
leurs tièrement exempt du défaut de sa-
Ecri- Narion, & tout grand homme qu'il
vains. étoit, il n'a pu éviter cet écueil dans l'Histoire de l'Esclave Algérien. Il fait avoir plusieurs conversations à
 fa

sa Maîtresse avec *Leſa Maria*; la *Madona* vient toutes les nuits lui ordonner d'aller en Eſpagne, & le nœud de cette epiſode, une des plus touchante du Livre, n'eſt fondé que ſur un miracle.

Quelque génie qu'ait un Auteur, il ne put jamais vaincre entièrement les préjugés de l'éducation. Tout homme qui connoîtra les mœurs des Peuples, diſtinguera de quelle nation eſt un Auteur, dans quelque langue qu'il ait écrit. Je n'ai jamais lû de Livres Anglois, où il n'y ait quelque choſe contre les François; d'Italiens, où il ne ſe trouve d'idées folles; d'Eſpagnols, qui ne ſoient farcis de miracles, & de François, où l'Auteur ne ſe loue dans ſa Préface.

La dévotion des Ecrivains Eſpa- Ce que gnols ſ'étend juſqu'à leur Théâtre. c'eſt La Vierge, les Apôtres, S. Jérôme, que le S. Chryſoſtome, les Myſtères les Théâ- plus auguſtes de la Religion, ſont tre Eſ- pagnol. le ſujet de pluſieurs de leurs Comédies. Ce n'eſt pas que bien des Poètes, & entr'autres Don Lopès de Vega, excellent Comique, n'ait

286 IX. LETTRE

n'ait fait des Pièces profanes. Mais elles ne plaisent qu'aux Grands & à quelque gens de bon goût. Le Peuple aime mieux voir deux Saints sur le Théâtre, qu'Achile & Agamemnon.

Tout homme en Espagne qui sait lire & signer son nom, prend grand soin d'orner son nez d'une paire de lunettes fort amples, dût-il voir beaucoup moins que s'il n'en portoit pas. Il faut qu'il se résolve de passer pour ignorant, ou de se soumettre à l'usage.

Galan-
terie
des Es-
pa-
gnols,

On dit que ce pays est le pays de la galanterie. Je le regarde comme l'antipode. Peut-on appeler galanterie de racler pendant toute une nuit une maudite guitare sous une fenêtre, d'entendre huit ou dix Messes, pour donner de l'eau benite en sortant de l'Eglise à sa Maîtresse, & de se morfondre à lorgner à la promenade de deux cent pas de loin ? Ceux qui ont parlé de cette façon, n'ont connu les amours des Espagnols que dans

Leurs
céré-
monies
& leurs
autres.

des Romans faits à Paris. Le cérémonial est une des choses que cette Nation observe avec le plus

plus d'exactitude. Les affaires les plus pressantes dussent-elles périlcliter, il faut que l'étiquette soit respectée. Les titres sont ici en si grande abondance, que joint à la quantité des noms de Baptême, un homme peut former un volume de leur seule énumération. Je vous envoie, pour vous amuser, l'adresse de l'Épître Dédicatoire de l'Histoire du règne d'Auguste I I. Roi de Pologne, dédiée par l'abbé de Parthenay à l'Ambassadeur d'Espagne.



LETTRE X.

Sur les Flamands.

LE quart des habitans de Bruxelles sont apellez Monseigneur. Entêtement des Flamands
Il y a plus d'Excellences dans cette ville, qu'il n'y a à Rome d'Evêques *in partibus*. sur la
En Flandre tout est Baron, Noble, Comte, Marquis. Les Allemands sont bleffe.
des Bourgeois, sur le préjugé de la Noblesse, eu égard aux Flamands. Un
homme dès qu'il s'éveille le matin, prend

prend grand soin de se dire à lui-même qu'il est Gentilhomme, le reste de la journée il ne le laisse ignorer à personne, & quiconque l'approche l'apprend bon gré malgré qu'il en ait. Les Seigneurs Bruxellois sont dans une consternation infinie de ce que la présence de l'Archiduchesse les empêche de se promener dans la ville en carrosse à six chevaux. Leurs seize quartiers sont blesez de n'être voiturés que par deux.

Déca- La Peinture est ici dans un triste
dence état. Il ne reste plus de l'Ecole de Ru-
de la bens & de Van Dyk, que quelques
Peintu- tableaux dans les Eglises & dans les
re chez Cabinets des curieux. Les Peintres
eux. répandus aujourd'hui dans la Flandre
sont de véritables barbouilleurs. Il
y en a un à Bruxelles qui copie par-
faitement. Mais qu'est-ce que cela,
eu égard aux grands hommes qui ont
vécu dans ce pays?

Une Comédie Française de Province roule dans les grandes villes. Je lui ai vû estropier le Rhadamiste de Crébillon.

Rousseau est ici. On y pense sur lui comme nous faisons à Paris. On
est-

DU M. D'ARGENS. 289
estime son édition de Soleurre : on
ne lit point ces derniers ouvrages.



LETTRE XI.

Sur les Allemands.

TOUT Livre en Allemagne, qui n'est pas en trois volumes *in-folio*, est regardé comme nos brochures de deux ou trois feuilles d'impression le sont à Paris. Un Auteur Allemand dont la matière ne sera pas vaste, s'il n'a ni Commentateur, ni Glossateur, ne passe guères six ou sept volumes. Mais si un Commentateur a pris soin de l'éclaircir, ses remarques font aller le livre jusqu'au douzième volume. Il arrive quelquefois qu'on donne de nouvelles explications sur le Commentaire. Alors un Auteur fait une Bibliothèque. Vous me demanderez de quoi sont remplis ces *in-folio*. *Sunt verba & voces, pretereaque nihil.*

Il n'est pas que vous n'ayez jetté les yeux sur le *Theatrum vite humana*

B b

en

290 XI. LETTRE

en dix volumes énormes. Vous y trouverez moins de bonnes choses que dans la seule première feuille du Dictionnaire de Bayle.

Eloge
dequel-
ques-
uns. Il y a pourtant de grands hommes en Allemagne. Vous avez lû le Traité *De jure belli & pacis*, de *Grotius*,* Ouvrage utile aux Princes & aux Peuples. *Le droit de la Nation & des Gens*, par le Baron de Pufendorf qui étoit Allemand, ne lui est pas inférieur, & on estime avec raison son introduction à l'Histoire Universelle. Ces deux Ouvrages n'ont rien de l'horrible cahos des Livres des Sçavans en *us*.

De la
Poësie
Alle-
mande. La Poësie n'est pas faite pour les Allemands. Pégase seul peut les inspirer. Les Muses fuyent une langue aussi dure. Charles-Quint disoit, que s'il vouloit parler à Dieu, ce seroit en Espagnol, à sa Maîtresse en Italien, à ses amis en François, à ses chevaux en Allemand. Leurs Comédies & leurs Tragédies sont si mauvaises, qu'ils ne se donnent pas la peine de les voir représenter. Il y a

* *Grotius* est né en Hollande, mais il a écrit cet Ouvrage en Allemagne.

DU M. D'ARGENS. 291

des Troupes Françoises dans toutes les Cours d'Allemagne.

Les beaux Arts sont chéris & cultivez dans ce pays, & quoiqu'il n'y ait pas de Peintres ni de Sculpteurs d'une grande réputation, les Etrangers qui excellent y sont parfaitement bien reçus. La Musique y est fort aimée & sur-tout l'Italienne. C'est le goût de l'Europe entière. On n'y méprise pourtant pas la nôtre, & les Allemands ne se laissent pas surprendre aisément à la prévention.

Ils sont francs, honnêtes gens, braves soldats, remplis de candeur & de probité, incapables de se pré- venir pour une nation plutôt que pour l'autre. Quoique nous soyons en guerre, la vérité n'en doit pas moins être dans la bouche d'un François qui fait gloire de l'aimer.



LETTRE XII.

Sur les Turcs.

MILLE gens en France regardent les Turcs comme une Nation

B b 2 bar.

barbare, à qui le Ciel n'a donné que les idées les plus communes & les plus grossières. On revient bien de ce préjugé, pour peu qu'on les ait fréquentés. Quand je vous parle des Turcs, c'est des Lévantins, ou Sujets du Grand-Seigneur, des Arabes & des Persans. Je n'y comprends point cette foule de Voleurs & de Bandits, ramas & excrément de toutes les Nations, établis sur la Côte d'Afrique.

Probi-
té des
Turcs.

Pendant six ou sept mois que j'ai demeuré à Constantinople, j'ai étudié avec un soin infini les mœurs & les coutumes des habitans. J'ai reconnu dans tous les Musulmans beaucoup de bon sens, de probité & de candeur. Les banqueroutes, si fréquentes en France, sont presque inconnues dans le Levant. La bonne-foi y sert de Notaire. On y ignore les contrats d'assurance & de garantie. Les dépôts s'y font sur la bonne-foi, ou tout au plus sous seing-privé. Il seroit absurde de croire qu'il n'arrive jamais aucune friponnerie. Les Turcs sont hommes & sujets à l'humanité. Mais
sur

DU M. D'ARGENS. 293

sur ce qui regarde la probité , je les crois plus exacts que les autres.

Nous les regardons comme des ^{Etat} gens à qui les Sciences sont incon-^{des} nues. C'est avec aussi peu de rai-^{Scien-} son. Ils n'étudient pas le Grec & le ^{ces} Latin. Ces langues ne leur sont d'au-^{chez} cun usage. Mais il y a des Collé-^{eux,} ges publics , où ils aprennent l'Arabe & le Persan. Leurs meilleurs Ecrivains ont écrit dans ces langues , & ce sont les seules qui leur deviennent nécessaires. Il n'y a chez les Turcs , ainsi que chez nous , que deux sortes de personnes qui s'appliquent à l'étude , les Ecclésiastiques & les gens de loi , ce qui revient à nos Théologiens & à nos gens de robe. Il leur seroit aussi inutile d'entendre S. Augustin , S. Thomas , Cujas & Bartole , qu'aux nôtres de sçavoir les Commentaires sur l'Alcoran , le recueil des Fetfa des Muphtys , & les Ordonnances du Grand Seigneur.

Ils ont quelques Historiens assez ^{Leurs} bons , mais en fort petit nombre. ^{Philo-} Les Philosophes ne leur manquent pas. La plupart sont Arabes & Per-^{phies.}

194 XII. L E T T R E

sans mauvais , obscurs & diffus ; mais pourtant plus sensez , plus nets plus intelligibles & moins en état de brouiller le jugement que le Docteur Scot & les autres Docteurs subtils de l'Ecole. Lisez Avicenne & Averroès , vous n'y trouverez rien qui approche du ridicule des *à parterei* , ou *à parte mentis*. Que diroit un Turc , si après dix ans d'étude , son Maître ne lui avoit rempli l'esprit que de mors bisarres de forme substantielle , d'argument *in Baroco* , de syllogisme *in baralipton* ? Il jugeroit de nous peut-être moins avantageusement que nous ne pensons de lui.

Leurs Poëtes. La Poësie n'est pas inconnuë chez ces Peuples. Ils ont plusieurs Poëtes. A la vérité ces Ecrivains ont le cerveau un peu échauffé , & leurs métaphores & leurs images sont excessivement hyperboliques. Il y a pourtant du beau & du bon dans leurs ouvrages.

Homé- Je connoissois un jeune Poëte Turc ,
re dé- nommé Achmet Chelebi , qui parloit
fendu fort bien Italien. Ils m'a appris une
sur le chose assez particulière , & qui eût
mélan- servi

servi infiniment à Madame Dacier ^{ge des}
 dans ses disputes sur Homère. Com- ^{Dialec-}
 me nous parlions souvent des ta- ^{tes}
 lens que demande la Poësie, il me ^{Grec-}
 dit que la Langue Persane & l'Arabe ^{ques,}
 étoient une des choses les plus es-
 sentiellles à la versification Tur-
 que, par la quantité de mots & de
 tours de phrales; qu'on étoit obligé
 d'emprunter de ces langues étrangé-
 res, pour donner à la Turquie plus
 de force & plus de douceur en mê-
 me-tems. Comment, lui dis-je,
 vous mêlez des termes & des expres-
 sions de plusieurs idiômes dans vos
 Poësies: C'est ainsi, me dit-il, que
 tous les Ouvrages qui sont pour les
 Sçavans doivent être écrits. Cette
 Langue s'apelle le Turc Farfi. On
 ne la parle que dans le Sérail & chez
 les Gens de science. L'Arabe sert
 à donner plus de force, le Persan
 plus de tendresse, & le mélange
 de ces trois idiômes ne fait qu'un
 langage plus parfait. Il y a à la vé-
 rité bien des Livres qui ne sont écrits
 que dans un seul idiôme. Tels sont
 principalement les Historiens, qui
 doivent être à la portée de tout le

monde. Mais pour les Poètes , surtout les bons , ils se servent du Turc , de l'Arabe & du Persan , selon qu'ils jugent qu'il convient à leurs ouvrages.

Je trouvai ce qu'Achmet Chelebi m'avoit dit si extraordinaire , que j'en parlai au Comte d'Aillon , neveu du Marquis de Bonac , qui sçavoit parfaitement le Turc. Il me dit la même chose. Le Noir & Fournetis , deux Dragomans de l'Ambassadeur , me confirmèrent dans cette opinion.

Réflexions
sur un
mot de
M. de
Fontenelle
touchant
cette
maxime.

J'ai réfléchi depuis que c'étoit avec quelque espèce d'injustice que Mr. de Fontenelle avoit comparé Homère , lorsqu'il avoit employé plusieurs dialectes dans son Iliade , à un homme qui composeroit un Poëme en Picard , en Champenois , en Languedocien & en Breton. Ces idiomes , n'ont point entr'eux le même rapport que les dialectes différentes des Grecs. Il y a même apparence qu'il en étoit chez les Grecs comme chez les Turcs ; c'est-à-dire , que leurs sçavans se servoient de ce qu'ils trouvoient de beau dans les idiô-

idiômes différens. Aussi voyons-nous que Pindare en a employé quelquefois deux différens dans ses Odes.

Je ne fais point cette réflexion pour condamner M. de Fontenelle. Les grands hommes, tels que lui, méritent que quelque raison qu'on croie avoir, on suspende son jugement; & quand il y auroit encore plus d'apparence à ce que je dis, l'autorité d'un génie aussi beau & aussi étendu me feroit douter de la justesse de mon raisonnement.

Les Turcs sont mauvais Musiciens, ou, pour mieux dire, ils ne ^{Musiciens} le sont point du tout. Ils jouent de ^{que des} la guitare, du tamboura, du tympanon quelques airs, qu'ils apprennent par routine, comme nos borgnes & nos aveugles apprennent à jouer du violon & de la vielle. ^{Turcs.}

J'ai vû des Comédies Turques à ^{Leurs} Constantinople. Les Troupes qui ^{Comé-} jouent devant les hommes n'ont point ^{dies.} de femmes, & il n'y a point d'hommes dans celles qui représentent devant les femmes. Ces Comédiens n'ont pas de Sale. On les envoie cher-

298 XII. LETTRE

chercher dans les maisons des particuliers qui veulent les voir. Les Pièces qu'ils représentent sont des impromptu, tels que la plupart des scènes de notre ancien Théâtre Italien. Voici le sujet d'une Pièce, que je vis représenter chez l'Ambassadeur de Moscovie.

Sujet d'une de leurs Comédies. Un pere part de Constantinople pour s'en aller à Alep. Il recommande à son fils une Esclave Georgienne, qu'il avoit achetée & dont il étoit amoureux. Son fils devient lui-même sensible aux attraits de la Maîtresse de son pere. Il ne peut s'empêcher de le lui dire. Elle l'écoute & vient à l'aimer à son tour. Le fils forme le dessein de l'enlever & d'aller à Andrinople. Le pere arrive dans ce tems-là & rompt tous les projets. Le fils tombe dans une affreuse mélancolie. Le pere craignant que son fils ne meure, cherche le sujet de sa tristesse, & l'ayant appris, il lui donne sa Maîtresse, dont il lui fait un sacrifice.

Vous voyez qu'il n'y a rien d'extravagant dans ce sujet. Il est vrai que la Pièce dure trois ans, au lieu de la ré-

régle des vingt-quatre heures, que les bienséances n'y sont pas mieux observées, que le stile en est si ordurier, qu'il n'y a point de Soldat aux Gardes qui ne fut scandalisé de certaines scènes.

Les Comédiens qui jouent les rôles des femmes, sont des jeunes gens d'une très-jolie figure. J'ai vû chez la femme du Chancelier de France, nommée Madame Belin, une Troupe de Comédiennes Turques. Nous étions cinq ou six, qu'on avoit fait entrer en secret. J'ai trouvé une troupe aussi mauvaise que l'autre. Celle des hommes me paroïssoit même plus suportable.



LETTRE XIII.

Sur la Religion des Turcs.

JE n'avois pas moins d'envie de m'instruire de la Religion des Turcs, que de leur façon de penser sur les sciences. Achmet Chelebi n'étoit pas propre à me fournir ces éclair-

300 XIII. L E T T R E

éclairciffemens. Il étoit auffi mauvais Turc, que bien des Poëtes François font mauvais Catholiques. Je fentois qu'il ne me donneroit que de nouveaux doutes fur le ridicule affreux que nous attachons à la croyance Mufulmane. Je voulois un homme, qui perfuadé de fa Religion, voulût la défendre fincèrement. Je me faisois un plaisir de voir fi on pourroit excufer cet amas d'extravagances qui font répandues dans l'Alcoran. Un Médecin Juif me fit connoître un Effendi, apellé Osman, grand Théologien Turc, & parlant parfaitement l'Italien.

Défen- Je lui propofai d'abord plusieurs
fes de questions. La première fut fur la
Mahomet, façon dont Mahomet avoit étendu
par ra- fa Religion, je veux dire, fur les
port violences, & les brigandages qu'il
aux avoit exercez pour la faire recevoir.
violences Ecoute, me dit-il, tu es dans le
qu'il préjugé de tous ceux de ta Nation.
à exer- Notre Prophète ne s'est porté à ces
cées, excès, que parce qu'il y a été forcé
par le Tout-puiffant, qui vouloit l'obliger à punir un Peuple dont les vices avoient comblé la mefure. Re-
gar-

garde dans la Bible, qui est un Livre Sacré dans ta Religion. Tu verras que Dieu ordonna aux Juifs de massacrer & d'exterminer jusqu'aux enfans à la mamelle de certaines Nations qui avoient mérité sa colère. Pourquoi loues-tu & approuves-tu dans les uns ce que tu blâmes dans les autres ? Avant de condamner une action, il en faut regarder le motif. D'ailleurs, Mahomet avoit des droits pour recouvrer le *Cherifat* de la Méque, que ses Ancêtres avoient possédé pendant plusieurs générations, & ayant été traversé dans cette entreprise par plusieurs Princes voisins, il usa de représailles. Si tu veux regarder Mahomet comme l'Envoyé de Dieu, tu ne peux point lui faire un crime d'avoir obéi, ainsi que les Chefs du Peuple Juif firent autrefois. Si tu veux le considérer comme un Prince, pourquoi condamnes-tu en lui ce que tu loues dans Alexandre, dans Jules-César & dans une partie des Monarques du monde.

Notre Prophète n'a jamais con-
damné personne à mort, à cause de
sa Religion. Il s'est contenté d'im-
poser

Tolé-
rance
Turcs,

poser un tribut à ceux qui ne vou-
loient point embrasser la Loi. Regar-
de toutes les Religions, tu les ver-
ras permises & exercées au milieu de
la Ville Impériale avec autant de tran-
quilité que dans les Etats de ton
Prince.

Comment Je viens, continua *Osman Effen-*
di, à la pluralité des femmes & à la
liberté que nous avons d'entretenir
plusieurs concubines. Cette maxi-
me, que vous condamnez vous au-
tres Chrétiens, est aussi ancienne que
le monde. *Lamech* n'épousa - t'il pas
deux femmes, peu de tems après la
création de la terre; c'est-à-dire, dès
qu'il y eut quelques femmes de plus
qu'il n'y avoit d'hommes? Cependant
il ne fut pas censuré de Dieu pour
une telle conduite. Jacob ne prit-il
pas les deux sœurs en mariage dans
le même tems, & n'avoit-il pas outre
cela des concubines? David le Pro-
phète, n'eut-il pas plusieurs femmes,
& dans les derniers jours de sa vie,
qui furent destinez à la pénitence, se
fit-il un scrupule de faire choix d'une
jeune beauté? Salomon, le plus sa-
ge des Rois, inspiré de Dieu n'en
fut

fut point abandonné, pour avoir un nombre infini de concubines, mais pour avoir idolâtré par complaisance pour elles, ce qui lui fut également arrivé, s'il n'en eût eu qu'une & qu'il l'eût assez aimée pour pousser la complaisance jusqu'à cet excès horrible. Considère combien notre coutume est plus utile à la société, que celle des Chrétiens. Lorsqu'une femme chez toi se trouve stérile, son mari devient inutile à l'Etat. Il est puni lui-même, sans l'avoir mérité, des défauts de son épouse, & privé pour jamais du doux nom de pere. De-là viennent les mauvais ménages & la débauche outrée dans laquelle se plongent ceux de ta Religion, & que tu reproches à tort aux Musulmans, à qui la Loi divine, que leur a donné leur grand Prophète, permet par une sage maxime la pluralité des femmes, que la Nature semble nous conseiller.

Tu te récries mal-à-propos sur les Ce
 plaisirs de notre Paradis. Les raille- que les
 ries que tu en fais ne décident rien, ^{Turcs} disent
 à moins que tu ne veuilles exiger que ^{sur leur}
 des plaisanteries servent de raisons. Para-
 Je veux te convaincre, poursuivit dis.
 Osman,

Osman, par tes propres préjugés. Tu penses qu'un jour tu reprendras ton même corps & que tu seras dans le Paradis comme tu es actuellement dans le monde. Or si tu crois donc que l'odorat, la vue, le goût, le toucher, seront rendus aux hommes, comme il faut nécessairement que cela arrive pour qu'ils aient leurs corps parfaits, quelle difficulté, ou plutôt quelle honte trouves-tu aux plaisirs délicieux que Mahomet nous promet? Lorsque Dieu créa Adam & Eve dans l'état d'innocence, supposé qu'ils y eussent toujours resté, n'auroient-ils pas goûté les charmes de l'amour, ses transports, ses soupirs, cette jouissance qui nous attend dans le Ciel? Tout cela ne leur eut point paru honteux. Ils auroient pourtant été dans un état aussi pur & aussi saint que celui où seront les Justes. S'il y avoit de la bassesse à contenir des desirs aussi innocens que ceux de l'amour, il y en auroit autant à jouir des plaisirs des autres sens. Or c'est ce qui n'est point, puisque les Anges mangent en Paradis. Aussi est-il dit dans la Bible, que la man-

ne,

ne, que le Tout-puissant fit tomber dans le desert, en faveur des Juifs errans, étoit la nourriture des Anges.

Quelques foibles que fussent ces raisons, j'étois surpris de voir qu'elles eussent une aparence de bon sens. Je ne m'étois pas persuadé qu'on pût colorer de pareilles imperinences. Son excuse pour la pluralité des femmes n'étoit pas ce qui me surprenoit. J'avois fait les mêmes réflexions que lui sur leur stérilité, & il est peu de gens à qui elles ne soient venues dans l'esprit. Mais quant au ridicule Paradis de Mahomet, j'ignorois entièrement ce qu'il pourroit me dire. *Nil est tam absurdum quod disputando non fiat probabile.*

Je comptois que cette conversa-
 tion ne serviroit qu'à m'éclaircir si les
 Turcs avoient quelqu'idée de leur
 Religion, qui pût en pallier le ridi-
 cule. Elle produisit en moi une ré-
 flexion que j'ai fait faire depuis à se-
 bien de mes amis Protestans & Ar-
 ménien. Messieurs, leur ai je dit,
 vous ne voulez que l'Ecriture & vous
 l'expliquez à votre fantaisie. Les

Turcs en font de même. Elle leur sert à prouver que les Anges mangent en Paradis. Je ne suis pas plus obligé de croire l'un que l'autre. Vous permettrez, dans le doute, que je m'en raporte à Origène, à Tertulien, aux premiers Peres de l'Eglise. Ils avoient vû les Disciples du Messie, ou peu s'en faut. Vous aurez assez de bonne-foi pour m'avouer qu'ils devoient être mieux instruits que ceux qui sont venus douze ou quinze cens ans après.



LETTRE XIV.

Sur les Hollandois.

Liberté
des
Hol-
lan-
dois.

C'EST ici le pays du bon sens & de la liberté ; la première de ces qualitez entraîne l'autre nécessairement. L'homme en Hollande n'est suiet qu'aux Loix. C'est elles seules qu'il craint & qu'il respecte. Libre dans tout ce qui ne va point contre l'Etat, il ne connoît d'autres Maîtres, que la vertu & son devoir.

On

On croiroit qu'il y a deux Nations ^{Leur} en Hollande , le bas Peuple & les Carac-
Bourgeois. Le caractère des uns est ^{tère.} aussi éloigné de celui des autres , que celui des François l'est des Portugais. Les Bourgeois sont affables , polis , serviables , incapables d'aucun mauvais procédé. La Populace y est brutale & insolente jusqu'à l'excès. Il est difficile de la réduire à changer. On peut faire des Loix qui ordonnent de servir l'Etat , de payer des impôts. Mais on n'en fait point sur la politesse , & tout ce qui n'a pas force de Loix n'oblige en rien les Hollandois. Une espèce d'égalité , qu'il faut qu'il y ait dans les Républiques , est en partie la cause de l'insolence du Peuple. Un Seigneur des Etats - Généraux , dont le carosse rencontre en chemin le chariot d'un Payfan , doit se ranger ainsi que le Manant. Il faut que tous les deux ayent la moitié de la peine. Ses Valets se garderoient bien d'insulter le Chartier , ou encore moins de le battre. Il est Citoyen de la République , il ne reconnoît le Magistrat que lorsqu'il est dans ses fonctions.

tions. Ailleurs chacun est égal.

Leur amour pour la Patrie. De cette liberté naît l'amour de la Patrie. Chaque Hollandois regarde la République comme une bonne mere , dont il doit conserver les privilèges. Ces sentimens sont si parfaitement gravez dans les cœurs, que rien ne peut les en effacer. La différence de Religion, par-tout ailleurs si nuisible , ne cause pas le moindre trouble. Celle de l'Etat est la Protestante ; mais loin de tyranniser les autres , elle assure leur repos.

Leur tolérance avan- tageu- se pour les Scien- ces. De ce ramas de Religions s'élève une foule de grands hommes & d'illustres Ecrivains. La liberté qu'ils ont de donner l'essor à leur génie, leur donne un avantage considérable sur les autres Savans.

La Hollande semble être la partie des Philosophes. Libres du joug qu'on impose ailleurs à la raison , ils sont les maîtres d'en faire usage.

C'est à la sage Police de ce Pays que l'Europe est redevable des Ouvrages des plus grands hommes. Sans cette liberté , si bien établie , la moitié des Œuvres de Bayle n'eussent ja-

ja-

jamais vû le jour. Une foule de Moines eussent fait supprimer l'impression, ou peut-être l'Auteur gêné n'eut jamais songé à composer ses Livres.

Le Commerce est l'occupation d'une bonne partie des Hollandois. ^{Cas} Comme il n'y a guères d'autre No- ^{qu'ils} blesse chez eux, que celle que donne ^{font du} la vertu & le mérite, on y voit peu ^{Com-} de ces illustres fainéans, dont le mé- ^{merce,} tier est de ne rien faire & souvent de mourir de faim. Un Commerçant ici ne croit point que son état soit vil; & comment le penseroit-il, puisqu'il est tous les jours à même, en sortant de son magasin, de remuer l'Europe entière! Il y a tel Marchand à Rotterdam & à Amsterdam, dont la voix peut décider du sort de la guerre ou de la paix.

On ne le prévient point dans ce ^{Leur} Pays ni pour ni contre aucune Na- ^{éloi-} tion. L'esprit, la science, le méri- ^{gne-} te sont chers aux Hollandois par tout ^{ment} où ils le trouvent. Je les ai enten- ^{de tou-} du parler de nos dernières guerres. ^{te pré-} Ils ne dissimuloient point leurs avan- ^{ven-} tages; mais ils ne cachoient pas leurs ^{tion.} per-

310 XIV. LETTRE

pettes. Plusieurs avec qui j'ai été en relation rendoient justice à la sagesse de notre Ministère d'à présent. Ils louoient la conduite & le secret des affaires. Ils avouoient que ceux qui sont à la tête de l'Etat le conduisoient parfaitement, & j'ai trouvé chez eux cent fois plus de candeur que chez des François, à qui j'ai entendu tenir là-dessus des discours pitoyables.

Eloge du Duc de Richelieu. Le Duc de Richelieu a été quelque-tems en Hollande. On dit ici de lui ce qu'on en dit à Paris. Aimable, poli, plein de génie, gagnant tous les cœurs & fait pour être aimé, voilà comme le représentent tous ceux qui m'en ont parlé. Tous m'ont tenu le même langage. On est heureux, quelque rang qu'on ait, lorsqu'on peut avoir une pareille réputation dans l'Europe entière.

Et de quel-ques Seigneurs François. Plusieurs personnes m'ont demandé s'il y avoit chez nous d'autres Seigneurs de son caractère. Je leur ai répondu que j'en connoissois qui méritoient les mêmes éloges. Vous voyez bien que cela tombe sur Mr. le Duc de Vaujour, & sur Mr. le Comte d'Ayen. Quoique je n'aye pas

DU M. D'ARGENS. 311

pas l'honneur de connoître le dernier , je ne craignois point de dire qu'il étoit fait pour plaire. La voix du Peuple est la voix de Dieu. Il est estimé trop généralement , pour que j'eusse peur de mentir en le louant.

J'ai été pendant mon séjour à la Con-
Haye à un fort beau concert , que ^{cert de}
donne le célèbre Francisco Lopez ^{Mr. de}
de Liz , Juif Portugais , qui a des ^{Liz.}
richesses immenses. Cette assem-
blée se tient chez lui tous les mardis ,
dans une sale superbe par la doru-
re & les ornemens. Tout honnête
homme peut y aller. Il est sûr d'être
parfaitement bien reçu. Les
rafraîchissemens & les confitures y
sont répandues avec profusion. On
dit que la dépense de ce concert va
à plus de quatre vingt mille livres
de notre monnoye par an. Je le
croirois sans peine. Je n'ai vû chez
aucun Prince Souverain rien d'aussi
magnifique.

J'ai eu une conversation assez plai-
sante avec ce riche particulier sur les
Filles de l'Opéra. Il doit les con-
noître mieux que personne. Elles lui

312 XIV.LET.DUM.D'ARGÈNS.

ont assez couté. C'est en vérité un fort honnête homme & généralement aimé dans ce pays. Après avoir été deux heures avec lui, il a eu une impatience infinie de me connoître. Quelque fâché que j'aye été de ne pouvoir pas le satisfaire, je n'ai point voulu violer la ferme résolution que j'avois prise de ne point me nommer en Hollande.

Je vous enverrai au premier jour mes doutes Métaphysiques. J'achève de les mettre en état de paroître. J'y joindrai une petite brochure Latine, intitulée ; *Superstitionis arcana revelata.*

F I N.

l
t
é
e
r.
e
t
e
r

ur
e-
e.
a-
na

